

COUTEAUX BAYANZI.

Combats navals. — Quand les villages étaient éloignés, et que le combat de terre ne donnait pas de résultat décisif, ils opéraient aussi par eau. Ces combats navals étaient très sérieux, car les pirogues cherchaient à s'aborder, se croisaient, et faisaient feu de tous leurs fusils à toute occasion propice. A distance, les pirogues basses sur l'eau ne s'apercevaient guère, et les guerriers dans leur accoutrement bizarre poussaient leurs cris stridents se répercutant sur l'eau, ressemblaient à des fantômes diaboliques. Parfois aussi des flottilles entières, armées en guerre, descendaient la rivière ou la remontaient pour aller combattre chez les tribus Bayanzi voisines. Au retour, l'on chantait les exploits mémorables, tandis qu'en cadence les pagaies fendaient l'eau.

Le retour du capitaine Hanssens. L'occupation du haut Congo. — Enfin Ibaka allait avoir l'occasion de présenter ses doléances au capitaine Hanssens. Le 1^{er} août, en effet, celui-ci couchait à Bolobo, de retour de son voyage aux Stanley-Falls. Il savait que j'avais eu des démêlés dont je lui exposai la nature. Il me félicita de mon initiative, de la décision montrée en une circonstance délicate, et surtout de la tournure que j'avais fait prendre aux événements. Notre situation naguère si précaire à Bolobo s'était tout à fait affermie. Les indigènes savaient enfin qu'ils pouvaient compter fermement sur l'appui du blanc et que sa présence ne constituait une menace pour personne. Aussi Ibaka reçut du capitaine Hanssens un accueil qui le décida à ne pas s'étendre sur ses démêlés avec moi. Il en fut question très brièvement et le vieux madré, pour un peu, aurait déclaré que j'avais agi au mieux de ses intérêts. Cette fois, l'arrêt du capitaine Hanssens à Bolobo devait être de plus courte durée encore qu'à la montée. Mais il me demanda en grâce que je voulusse bien l'accompagner à Léopoldville.

Il désirait, en effet, à cause de ses relations tendues avec le capitaine Sauley, ne pas se trouver sans témoin en présence de l'officier anglais. Les relations de service devaient cependant se poursuivre, et il importait surtout que les intérêts supérieurs fussent sauvegardés malgré les conflits d'ordre personnel. C'est dans ce but qu'il me pria de lui



PIROGUES DE COMMERÇANTS BAYANZI DESCENDANT LE FLEUVE.

servir d'intermédiaire à Léopoldville dans ses relations avec Sauley. La perspective de passer quelques jours en conversation avec le capitaine Hanssens, causeur disert et charmant, autant qu'observateur réfléchi, me causa une joie sincère. J'allais aussi revoir Léopoldville. Pour faire ressortir les inconvénients de l'organisation laissée derrière lui par Stanley, il me suffira de signaler que le capitaine

Hanssens, chef de tout le haut Congo, ayant sa base d'opérations à Léopoldville, n'avait aucune action sur l'officier qui y commandait. Celui-ci échappait complètement à son contrôle, alors que le sort de toute l'expédition dépendait dans une large mesure de son activité et de son bon vouloir.

Le capitaine Hanssens me confirma la fondation des Bangala. Aux Stanley-Falls, il avait laissé le lieutenant Wester avec Courtois. Amelot était malheureusement décédé. Sous le premier chef des Stanley-Falls, le mécanicien anglais Benni à qui Stanley avait, à cause de circonstances fortuites, ainsi que nous l'avons dit, confié le commandement de l'important centre arabe, le blanc n'avait laissé qu'un bien mauvais souvenir. Benni, à la descente du fleuve, pour échapper à la justice des hommes, se suicida à Irebu. L'histoire de l'occupation du haut Congo restera, malgré cette tache, une des pages les plus glorieuses et les plus pures de la conquête du Congo.

Hanssens laissa également trois Haoussas à Basoko, à l'embouchure de l'Aruwimi, pour occuper ce point. Mais j'appris par la suite, qu'une heure après le départ de l'expédition, les indigènes violant la parole donnée, massacrèrent nos hommes et les mangèrent.

Une visite à Léopoldville. — Dès mon arrivée à Léopoldville, j'allai saluer le capitaine Sauley. Il me reçut très aimablement, et sembla vouloir me réserver tous les bons procédés dont il s'était montré si avare envers les Belges et plus spécialement envers mes camarades de l'armée. Je lui exposai aussi la raison de ma présence à Léopoldville, et bien que le sujet de cette conversation offrit plus d'un aspect délicat et dangereux pour nos rapports futurs, il se déclara au contraire enchanté du rôle qui m'était dévolu. Par la suite, l'accueil que je reçus de lui fut toujours parfait, bien que je ne cherchasse guère à le rencontrer en

dehors du service. Très heureusement, le commandant en second de Léopoldville, le lieutenant de marine Anderson, était tout dévoué aux Belges et prêt à payer de sa personne pour assurer le bien général. Et comme il était chargé de l'approvisionnement du haut Congo, sa bonne volonté et son dévouement nous furent précieux.

Retour à Bolobo. — J'étais à peine à Léopoldville, que l'inaction me pesait, et que j'avais hâte de retourner dans le haut Congo. Les nouvelles reçues par le capitaine Hanssens n'étaient pas de nature à lui donner satisfaction. Comme son terme de service était expiré et qu'il laissait les stations du haut Congo en bonnes mains, il prit la résolution de rentrer en Europe, s'il n'obtenait du colonel de Winton les satisfactions auxquelles il aspirait, et qui n'étaient que légitimes. Il s'arrangea pour quitter Léopoldville à destination de la côte, de façon à faire coïncider mon départ avec le sien. Plus tard, j'appris que le capitaine Hanssens ayant obtenu gain de cause auprès de Francis de Winton, avait décidé de reprendre le chemin du haut Congo, afin de visiter encore les Stanley-Falls avant de rentrer en Europe. Il avait trop présumé de ses forces, et à peine eut-il pris cette décision qu'il mourut à Vivi, le 28 décembre 1884, emporté après quelques jours de maladie. Ce fut une perte immense pour notre œuvre. Nous autres Belges la ressentîmes particulièrement, car cette belle figure représentait à nos yeux l'élément national dans la haute direction de l'Association.

Je quittai Léopoldville au début de septembre 1884 à bord de l'*En Avant*, sur lequel avait également pris passage M. Casman, qui était désigné pour être attaché à la station de l'Équateur.

J'avais reçu pour instructions de conclure des traités avec certains chefs de la rive gauche du Congo, spéciale-

ment dans le voisinage de Tshumbiri où l'action française continuait à s'exercer. Nous touchâmes également à Gan-chu, sur la rive droite du fleuve, d'où de Brazza était parti naguère pour conclure avec le fameux Makoko, soi-disant chef suprême des Batéké, le traité qui fut si vivement opposé à l'Association internationale africaine, comme le titre de la France à la possession de la rive gauche du Congo.

L'En Avant marchait à très faible allure. Non seulement, il était surchargé à l'excès, mais il avait encore en remorque deux allèges bondées à couler de noirs et de marchandises. Tout le ravitaillement des stations en amont de Léopoldville, et elles devenaient chaque jour plus nombreuses, se faisait à l'aide de nos trois petits vapeurs, ainsi que de baleinières à rames, manœuvrées par des Zanzibarites.

Augmentation de la flottille du haut Congo. Mise en service du vapeur «Stanley». — Ces modes de transport étaient lents et devenaient absolument insuffisants. La Direction à Bruxelles avait senti le danger de cette situation à laquelle il était grand temps d'aviser et décida de renforcer la flottille du haut Congo par un vapeur de 35 tonnes, le *Stanley*.

Le transport de cette masse à travers la région des cataractes apparut à l'époque comme un exploit prodigieux. M. Valcke et le lieutenant Georges Lemarinel assumèrent cette tâche rude et ingrate. En présence des difficultés de transport, on avait imaginé de décomposer l'embarcation en sections étanches, dont chacune était placée sur un chariot à roues d'un diamètre considérable. On se proposait de mettre ces sections à l'eau à Issanghila, d'en effectuer l'assemblage et de faire naviguer le vapeur entre Issanghila et Manyanga. Il en fut ainsi, mais on s'aperçut tout de suite que la navigation était fort dangereuse et, après

des péripéties assez mouvementées, on dut reconduire le vapeur à la rive, le démonter et en effectuer le portage par la rive gauche du Congo. Celle-ci était moins accidentée que la rive droite, plus peuplée peut-être, et les populations semblaient y admettre plus facilement le lourd labeur du portage. Dès ce moment, on vit l'effort du



PIROGUE SERVANT AUX COMMUNICATIONS ENTRE VILLAGES RIVERAINS.

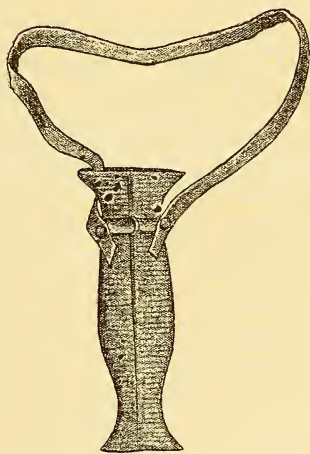
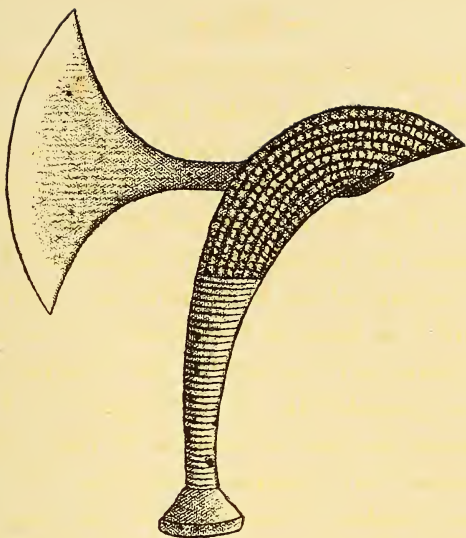
transport se déplacer vers la rive gauche et donner naissance aux stations de Matadi et de Lukungu qui, avant la construction du chemin de fer, eurent à faire face à un transport annuel de plus de cent mille charges.

Je me retrouvai à Bolobo vers le milieu de septembre 1884 et j'appris du lieutenant Ling Vannerus que tout était en bon ordre. Les Bayanzi, en mon absence, s'étaient tenus

tranquilles ainsi qu'ils l'avaient promis ; ils s'étaient presque complètement abstenus de visiter la station.

La fin de l'année 1884 fut signalée par de fréquentes visites des vapeurs de l'Association et des missions religieuses. Je l'ai déjà dit, la fondation des stations nouvelles et les exigences du ravitaillement imposaient à la petite flottille de vapeurs et de baleinières une activité excessive, eu égard à sa force de résistance et à sa capacité de transport. D'autre part, le service des transports entre le bas Congo et Léopoldville se développait, et l'on approchait du moment où, dans les stations du haut, nous allions pouvoir compter sur quelques douceurs. Nos exigences n'étaient pas grandes, l'enthousiasme qui nous soutenait nous empêchait de ressentir le profond dénuement dans lequel nous nous trouvions constamment ; ce qui ne nous empêcha pas d'apprécier les améliorations qui commencèrent à être apportées à notre condition matérielle. Il y a une justice à rendre à la direction de Bruxelles, c'est que le sort de nos agents au Congo était au premier plan de ses préoccupations.

Les débuts des missions protestantes. — Le premier missionnaire qui posséda un vapeur sur le haut Congo fut Grenfell. La mission dont il était le représentant avait en effet acquis le *Peace*, élégante embarcation, bien conditionnée pour l'exploration dont les aménagements permettaient d'embarquer deux ou trois voyageurs. C'est à son bord que Grenfell devait s'illustrer en accomplissant ses grands voyages d'exploration dans le bassin du Congo. Dès qu'il put disposer de ce vapeur, c'est-à-dire vers la fin de juillet 1884, il remonta le fleuve jusqu'à l'Equateur en compagnie du Rév. Comber, chef de la mission. Il poussa jusqu'à l'embouchure de l'Ubangi, où le capitaine Hanssens, accompagné du lieutenant Van Gele, l'avait devancé au cours de son



COUTEAUX BAYANZI.

voyage aux Stanley-Falls. Au mois d'octobre suivant, Grenfell reparut à Bolobo et remonta jusqu'aux Stanley-Falls; en passant, il visita l'Itimbiri et l'Ubangi. C'est incontestablement à nos compatriotes qu'est due la découverte de cet important tributaire du Congo, dont le cours supérieur avait été reconnu par des explorateurs illustres, notamment par Schweinfurth et Juncker.

Puis, ce fut au tour du Rév. Bellington, avec l'*Henry Reed*, d'apparaître sur les eaux du haut Congo. Mais aucun de ces missionnaires, en dehors du Rév. Grenfell, ne sembla s'intéresser aux découvertes géographiques. Ils cherchaient plutôt à remonter le Congo et à reconnaître les meilleurs emplacements pour leurs établissements futurs. Cependant ce ne fut que plus tard qu'ils s'établirent au delà de Kinshasa. Grenfell, séduit par les Bayanzi, s'installera à Bolobo et Bellington, en 1888, à Tshumbiri. Les œuvres d'évangélisation protestante avaient ainsi pris pied dans le haut Congo, alors que les missionnaires catholiques belges n'avaient encore rien entrepris et que l'on ignorait même au Congo qu'ils eussent le projet de venir s'y installer. Bien que le territoire fût immense, ce fut un grand avantage que se donnèrent les protestants en choisissant les populations chez lesquelles l'action de l'évangélisation chrétienne pouvait le plus efficacement s'exercer. Mais s'il serait vain de récriminer et de chercher les causes de l'intervention tardive des missions belges, il n'est pas inutile de mettre cette circonstance en lumière, ne fût-ce que pour permettre d'apprécier certains événements ultérieurs.

L'Association internationale, puissance souveraine. — Ces passages constants de voyageurs semblaient nous rapprocher du monde, et nous commencions à nous sentir moins isolés, tout en éprouvant davantage le besoin de

nouvelles. On nous apprenait qu'en Europe, l'avenir de l'Association internationale africaine était à l'ordre des préoccupations politiques générales. Elle était en négociations avec plusieurs puissances, notamment avec la France, les Etats-Unis et l'Allemagne. Déjà elle avait conclu un véritable traité d'amitié avec les États-Unis, et la France avait signé avec elle un arrangement au sujet du Niadi-Kwilu. Nous devenions quelque chose dans le concert des puissances et nous prenions de la fierté à nous compter parmi les modestes artisans de cette œuvre. Notre patriotisme trouvait une satisfaction à l'idée que le Roi réalisait ainsi la pensée qu'il avait eue de tout temps : l'expansion de la patrie et la création, au delà des mers, d'une plus grande Belgique. Nous ne savions pas encore que l'Association internationale allait bientôt participer à la Conférence de Berlin à l'égalité des autres puissances souveraines.

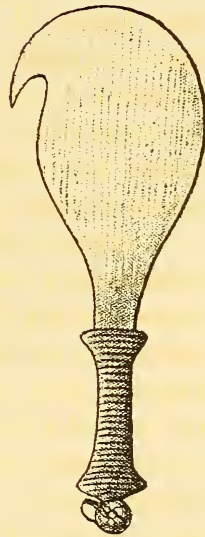
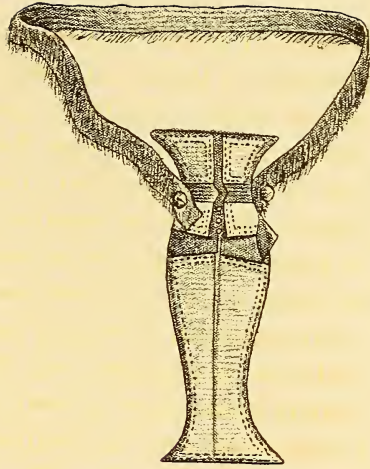
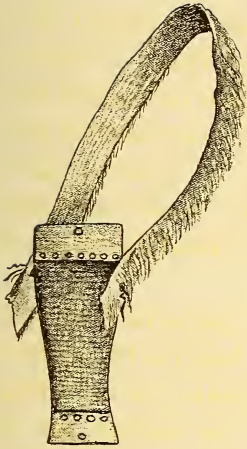
Les Arabes deviennent menaçants aux Stanley-Falls. — Mais la tâche était loin d'être accomplie au Congo. Il fallait continuer à maintenir en respect les populations et chaque jour amenait de nouveaux soucis. Les plus graves venaient de la présence des Arabes aux Stanley-Falls. Nous étions établis parmi eux, mais avec des forces si réduites qu'il nous fallait fermer les yeux sur leurs agissements. Ils affichaient, en effet, la prétention d'étendre plus avant vers l'Ouest le champ de leurs exploits sanguinaires. Toutes les nouvelles rapportées des Falls par les officiers, par les missionnaires, étaient concordantes sous ce rapport. Leur activité devenait réellement menaçante et des mesures énergiques s'imposaient.

C'est Van Gèle qui reçut la mission d'aller traiter avec Tippo-Tip. Il le fit magistralement, alliant la fermeté à une diplomatie éclairée, et il pesa sur Tippo-Tip en faisant valoir haut les appuis que l'Association s'était créés en

Europe. Il donna au lieutenant Werter un adjoint en la personne du lieutenant suédois Gleerup. Puis — c'était en janvier 1885 — Van Gèle, après un labeur excessif de trois années, rentra en Europe. Le gouvernement désirait recevoir des renseignements précis sur la situation de la région, afin que les mesures à prendre fussent concertées en pleine connaissance de cause, avec l'aide d'un officier de sa valeur et de sa clairvoyance.

En attendant, le colonel de Winton jugea nécessaire de renforcer la situation aux Falls. Il désigna le capitaine anglais Deane pour y commander. Tandis que cet officier s'acheminait vers sa destination, il fut attaqué par les indigènes à Monongeri, dans le district actuel de l'Aruwimi. Percé de dix coups de lance, Deane fut contraint de redescendre à Léopoldville, où, en présence des nouvelles alarmanites et malgré son état de santé qui laissait encore fort à désirer, il reprit bravement le chemin des Stanley-Falls. Coquilhat et moi-même avions vainement sollicité l'honneur d'occuper ce poste périlleux lorsque Van Gèle, qui avait reçu tout d'abord la mission de maintenir en respect les Arabes, était tombé malade et avait dû aller refaire sa santé à Madère.

Ce premier effort contre les Arabes aboutit d'ailleurs rapidement à un désastre. Deane fut tout de suite aux prises avec des difficultés insurmontables, tandis qu'il était impossible de lui accorder les moyens dont il aurait dû disposer pour tenir tête à ces redoutables adversaires. Le 24 août 1886, peu après qu'il eût reçu comme adjoint le lieutenant de cavalerie belge Dubois, il fut attaqué et obligé, faute de munitions, d'abandonner la place. Les deux officiers s'étaient comportés en héros et avaient fait payer cher aux Arabes leur coup d'audace. Malheureusement dans la retraite, le lieutenant Dubois se noya dans le fleuve, tandis que Deane, parvenu à s'échapper, était



COUTEAUX BAYANZI.

recueilli par des indigènes amis. Il fut secouru par le capitaine Coquilhat qui venait de regagner le Congo après un très court congé en Europe. La belle conduite des trois acteurs de ce drame constitue un des glorieux épisodes de la lutte de la civilisation avec la barbarie. Puisse le souvenir ne point s'en perdre. Coquilhat a relaté lui-même l'événement, mais dans un langage dont la modestie ne met pas assez en évidence l'héroïsme qu'il déploya personnellement.

La chute des Stanley-Falls mit fin pour quelque temps à nos rapports directs avec les Arabes. Ils devaient se renouer bientôt, après que Stanley eut traité à Zanzibar avec Tippo-Tip. Nous y reviendrons à l'occasion de mon second séjour au Congo, car j'eus un rôle à jouer dans l'aventure.

Pendant les premiers mois de l'année 1885, la vie se poursuivit tranquillement à Bolobo. Les Bayanzi avaient pris leur parti de ma présence et écoutaient docilement mes conseils. Ils m'aidaient à entretenir des relations avec les populations de la rive droite en amont et en aval de Bolobo, tandis que mes rapports avec les indigènes de l'intérieur aussi allaient en s'élargissant. Et pendant que je multipliais les démarches pour joindre de nouveaux traités à ceux que nous avons conclus avec les chefs indigènes, j'ignorais qu'à Berlin, les puissances étaient déjà réunies, que des conventions spéciales avaient été signées par l'Association avec divers États, et que les actes que je rédigeais arriveraient un peu *out of time*.

Par malheur, l'état de santé du lieutenant Ling Vannerus, depuis longtemps chancelant, s'aggravait chaque jour, et je vis arriver le moment où je dus me séparer de ce bon compagnon. La marche lui était devenue pénible, et le salut — bien qu'il n'en voulait rien entendre — ne pouvait être obtenu que par un prompt retour en Europe.

La conquête du sud du Congo par l'expédition du grand explorateur allemand von Wissmann. — En mai 1885, nous reçûmes la visite de M. Bellington, qui, à bord de l'*Henry Reed*, nous amena le lieutenant Kund, de l'armée allemande. Celui-ci nous apprit qu'une expédition placée sous le commandement de l'illustre explorateur Wissmann avait pénétré par Saint-Paul de Loanda, afin de prendre possession, pour compte de l'Association internationale, des territoires qui forment actuellement la partie méridionale du Congo. Cette expédition remplit brillamment sa mission et pendant que nous opérions par le Congo, elle déboucha vers la fin de 1884 sur le Kasai, où elle fonda les stations de Luluabourg et de Luebo. Wissmann ayant descendu le cours du Kasai avec une importante flottille de pirogues, atteignit Léopoldville en janvier 1885. Il était accompagné de deux cent cinquante Baluba.

Ce furent le capitaine de Macar et le lieutenant Paul Lemarinel qui eurent l'honneur d'aller occuper les postes fondés par le lieutenant Wissmann. Leur action fut couronnée d'un plein succès et elle fut d'un puissant appui quand l'heure sonna de refouler l'invasion arabe. Ce fut au Kasai que furent portés les premiers coups glorieux aux esclavagistes, et c'est de là que partit, ayant à sa tête le baron Dhanis, le gros des troupes de l'État qui devaient à jamais anéantir la puissance de ces bandits.

Chaque jour m'apportait ainsi des renseignements nouveaux sur l'activité des agents de l'Association internationale africaine.

Quelque temps après, c'était au tour de M. Taunt, officier de marine des États-Unis, de visiter le haut Congo, en mission officielle pour le compte de son Gouvernement. Je passai vingt-quatre heures avec cet hôte distingué.

Et comme s'il me fallait recevoir à cette époque des nouvelles de la généralité des territoires où s'exerçait l'action

de l'Association, mon camarade Van Kerkhoven arriva à Bolobo en juillet 1885. Il allait relever à Bangala le lieutenant Coquilhat qui devait rentrer en Europe. J'allais donc voir aussi ce collègue de l'armée belge, dont Stanley et le capitaine Hanssens m'avaient conté les travaux superbes.



LE CAPITAINE COQUILHAT.

L'*En Avant* me l'amena le 15 août. Il était accompagné du père Augouard, l'évêque actuel du Congo français, et de M. Van den Plas. La cordialité la plus franche ne tarda pas à régner parmi nous, et entre Coquilhat et moi naquit rapidement une sympathie réciproque qui ne fit que s'affermir par la suite.

Le père Augouard revenait de l'Ubangi et avait demandé passage à l'Équateur, à destination de Brazzaville. Je

connaissais le père Augouard de réputation. Il jouissait parmi les Belges d'une grande popularité; de son côté, il semblait être attiré vers eux, car il se plaisait beaucoup en leur société. C'était une nature droite et franche, d'une activité extraordinaire. Ayant rencontré M^{gr} Augouard à Bruxelles il n'y a pas longtemps, j'ai été heureux de

constater qu'après vingt années, toute sa personnalité avait conservé le même caractère de vaillance. Il a accompli au Congo français une œuvre d'évangélisation qui a jeté des racines profondes parmi les populations. Les établissements religieux qu'il a fondés sont remarquables. Le père Augouard en était encore, à l'époque où je le rencontrai à Bolobo, à la période de préparation de son entreprise, mais il en avait déjà arrêté très nettement les grandes lignes. Il possédait une connaissance approfondie du noir et préconisait le travail comme un des puissants moyens de régénération de la race. Je sais qu'il a conservé cette opinion.

Coquillhat était sous l'impression des résultats extraordinaires obtenus chez les Bangala. Il me conta toutes les péripéties de son installation au milieu de ces farouches peuplades et les trésors de patience dont il dut user pour se maintenir parmi elles. Il en a fait le récit dans son livre d'une lecture si attachante : *Sur le haut Congo*.

M. Van den Plas apparaissait comme un philosophe entre ses deux compagnons. Comme Coquillhat avait le caractère enjoué, l'esprit prime-sautier, il s'entendait admirablement avec le père Augouard pour taquiner aimablement leur compagnon. Celui-ci en était à cette époque à son deuxième voyage. Que venait-il faire dans le haut Congo? Certaines instructions le représentaient comme chargé de nous enseigner à tous une nouvelle méthode de comptabilité. Lui-même répétait à qui voulait l'entendre qu'il en était bien ainsi. Il menaçait parfois de sortir de volumineux registres et de passer au professorat, mais aussitôt, comme s'il en avait trop dit, il battait en retraite. L'énigme ne fut jamais pénétrée, bien que parmi nous, le bruit se fût répandu que depuis l'envoi de M. Van den Plas, on avait imaginé une autre comptabilité. Seulement pour ne froisser personne, on n'enseignait aucune des deux. Per-

sonne n'éclaircira jamais ce mystère. Toujours est-il que l'on ne se trouvait pas en présence de Van den Plas, garçon aimable et tout de dévouement d'ailleurs, sans s'amuser à ses dépens au sujet de ses allées et venues dans le haut Congo. Van den Plas finit par assumer la direction de l'administration à Boma et rendit dans sa sphère de précieux services à l'œuvre congolaise. Il obligea largement tous ceux qui l'approchèrent, ou qui eurent un service à lui demander. Au Congo, malgré son caractère parfois un peu chagrin, il compta beaucoup d'amitiés dévouées.

Ce fut à Bolobo un vide sérieux quand mes hôtes, après une journée d'arrêt, prirent le chemin de Léopoldville.

Proclamation à Vivi de la fondation de l'État indépendant du Congo. — Les événements s'étaient précipités en Europe et le colonel Francis de Winton avait, le 1^{er} juillet 1885, proclamé à Vivi la fondation de l'État indépendant du Congo. Cette proclamation était la conséquence directe de l'adhésion de l'État indépendant du Congo à l'Acte général de la Conférence de Berlin, de la notification faite aux puissances de sa constitution et enfin de sa déclaration de neutralité. Toutes les formalités étaient ainsi solennellement accomplies, et personne ne pouvait plus ignorer qu'il se trouvait en présence d'un pouvoir souverain. Sauf les conflits d'interprétation auxquels devaient donner lieu les textes des traités relatifs à certaines sections de la frontière, le territoire du nouvel État était à l'abri de toute compétition.

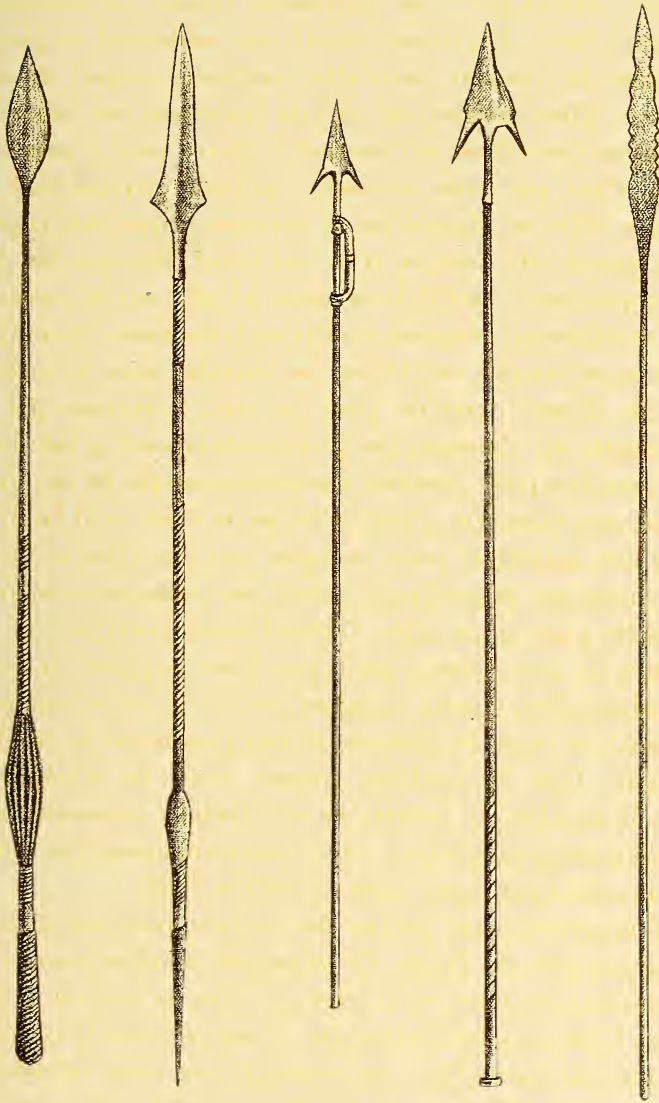
Nécessité de restreindre l'occupation. — A cette époque, on s'en souviendra, le Roi des Belges continuait seul à supporter tous les frais de cette vaste entreprise congolaise (la création du fonds spécial du Comité d'études du haut Congo n'infirmait pas cette déclaration). L'éta-

blissement de son autorité dans cet immense territoire l'avait entraîné à des dépenses considérables. Il fallait songer à réduire certaines d'entre elles, car nos premières difficultés avec les Arabes, la nécessité de mettre les frontières à l'abri des empiétements de nos voisins, allaient créer bientôt de nouvelles charges. Il fut décidé de réduire l'occupation. Les postes de M'Suata, de Kimpoko, de Kwamouth et de Lukolela furent d'abord évacués. Le lieutenant suédois Pagels fut désigné pour reprendre le commandement de l'Équateur où M. Casman venait de mourir. M. Glave, venant de Lukolela, me fut adjoint.

Récits de chasse. — Glave était grand chasseur. Il m'entraîna à pratiquer ce sport dans lequel j'étais un novice. J'avais bien chassé quelque peu avant son arrivée, mais seulement dans le seul but de varier le menu de mes repas. A part quelques classes à l'hippopotame, je m'étais contenté de la poursuite du gibier à plumes. Dans ce genre, mon premier exploit me fit croire à une adresse que je possédais d'instinct. Ayant fait lever à l'improviste deux pigeons, je fus tellement surpris que je ne tirai même pas et je les regardai stoïquement s'élever dans les airs et tourner à une grande hauteur au-dessus de ma tête. Soudain, pris de regrets, je pressai au hasard deux fois la détente, et à ma stupéfaction, les pigeons s'abattirent et tombèrent à mes pieds. C'était de la magie ! Ma première stupéfaction passée, je me dis que j'avais peut-être été réellement adroit tireur, car j'avais parfois entendu dire qu'il était superflu de viser et qu'il valait mieux jeter son coup de fusil. Il ne me fallut pas longtemps pour déchanter, car j'eus beau par la suite essayer de renouveler ma prouesse initiale, je fus lamentablement déçu. Je me résignai dorénavant à tuer les pigeons quand je les apercevais au repos, perchés sur quelque branche ! Les perdreaux et les pintades également

étaient abondants. Ces gallinacés étaient extrêmement faciles à tirer : la pintade venait non seulement se placer à portée du chasseur, mais elle avertissait celui-ci de son arrivée. Elles viennent en effet de l'intérieur des terres, et regagnent les arbres qui bordent le fleuve pour y passer la nuit. C'est par vols successifs qu'elles s'approchent et chaque effort est signalé par le cri spécial que jette la pintade quand elle s'enlève d'un vol lourd. Dès que les cris se rapprochent, il suffit de se placer à l'affût sur le parcours des volatiles qui viennent s'offrir en holocauste. Un moyen tout aussi simple, est d'aller les attendre sous les arbres où ils élisent domicile pour la nuit. Intriguées par la silhouette du chasseur, les pintades balancent la tête sous les branches pour chercher à se rendre compte de ce qui se passe sous elles. On a tout le temps de viser et il faudrait être bien maladroit pour manquer son but. C'est ce genre de chasse que je pratiquais quand des passagers avaient à prendre place à ma table. Généralement j'invitais l'un ou l'autre de mes hôtes à participer à mes exploits. Je commandais le feu, chacun choisissait sa victime et au commandement de trois, les détentes étaient pressées et le résultat certain. C'est le meilleur moyen aussi de n'employer que le nombre de cartouches strictement nécessaire aux besoins de la subsistance, car le renouvellement des munitions n'était pas chose aisée en 1883 et 1885.

Il m'arrivait aussi de tuer des canards, très nombreux le long des rives du Congo. Ce palmipède se retire le soir vers l'intérieur des terres et il n'est pas rare de les voir se percher. C'est une déclaration que je me permets de réitérer, et qui fut accueillie bien souvent avec une incrédulité marquée : *au Congo les canards perchent*. Je me souviens que le père Augouard, dégustant à ma table un canard succulent, me questionna sur la façon dont je me l'étais procuré. Et tous mes convives de s'exclamer en m'en-



LANCES BAYANZI.

tendant dire que je l'avais abattu, alors qu'il était posé sur un arbre. Le père Augouard surtout n'en voulut rien croire, et il s'étonna de trouver parmi des Belges des chasseurs aussi « blagueurs » que ses compatriotes. Je le conviai à m'accompagner le lendemain matin pour constater la véracité de mes dires. A peine avions-nous fait quelques centaines de mètres derrière la station, que de loin je montrai à mon incrédule compagnon, de gros oiseaux branchés. Il me répliqua un peu haut que c'étaient des corbeaux. Je lui fis une réplique un peu irrévérencieuse, mais que la circonstance tolérait. Je dus lui demander le silence pour que les canards ne s'envolassent pas, car ils ne se laissaient que fort difficilement approcher. Mais le père Augouard était tellement convaincu de ma méprise, qu'il continuait à parler et à plaisanter; il fit si bien que les canards prirent leur vol en jetant de retentissants couac-couac!!! qui ne pouvaient laisser de doute sur leur identité. Le père Augouard n'en revenait pas, et il pressa le pas pour aller conter à mes hôtes cette chose extraordinaire. Si j'ajoute maintenant que ces palpimèdes ne se perchent évidemment que sur les grosses branches d'arbres morts, le fait paraîtra moins étonnant.

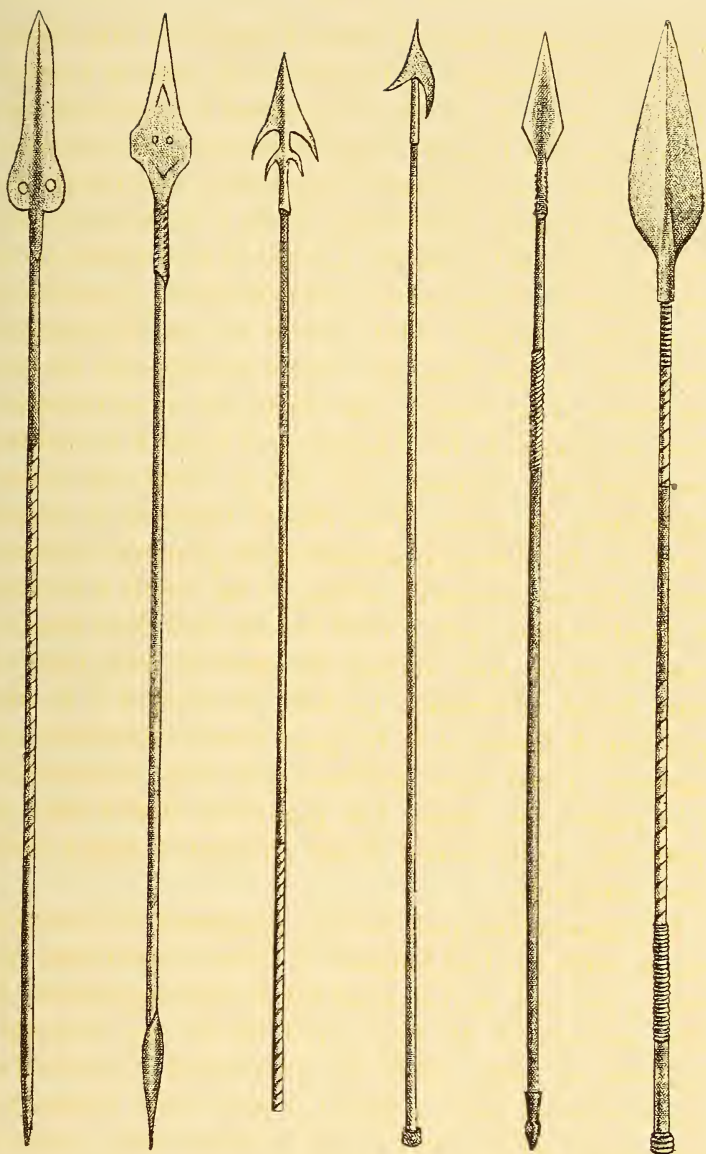
Je n'avais pas de grands efforts à faire pour en fournir mon garde-manger. Chaque matin, vers 8 heures, ils s'abattaient sur un banc de sable qui prolongeait une des îles situées en face de la station et s'y installaient pour la journée. Quand le goût m'en prenait, j'allais me placer sous le couvert des buissons de l'île, et le premier canard qui venait se livrer à ses ébats habituels tombait sous mes coups meurtriers. J'emportais ma victime, et ses compagnons, ignorants du drame qui venait de se dérouler, continuaient à arriver et à se livrer à leurs ébats favoris la journée entière. Cet exploit facile pouvait se renouveler au gré de mes désirs.

Pour la chasse à l'hippopotame, je trouvais toujours les Bayanzi empressés à me conduire en pirogue sur les lieux fréquentés par ces pachydermes. Ces déplacements me procuraient l'agrément d'entendre chanter mes louanges par le troubadour de la bande tout le long du trajet. Au retour, quand la pirogue était chargée, c'était du pur lyrisme, bien que le thème ne s'inspirât point des légendes olympiennes. Je fus poussé à la chasse de l'hippopotame moins par goût du sport en lui-même, que par nécessité. L'incendie de Bolobo en 1883 avait anéanti mes approvisionnements et naturellement les indigènes me refusaient les vivres puisque nous n'avions rien à livrer en échange. Cette situation m'amena à m'établir marchand de viande d'hippopotame. Ce commerce était très lucratif et le serait devenu bien davantage encore, si j'avais écouté les Bayanzi, qui auraient voulu que je fusse continuellement en chasse. Je me montrai moins empressé quand, lors de la première visite du Rév. Grenfell en mars 1884, je reçus quelques ballots d'articles d'échange. J'eus à subir maints quolibets des indigènes, qui préféraient de beaucoup ma pauvreté antérieure et prétendaient n'avoir que faire de mes étoffes. Il n'est pas douteux qu'il leur importait peu de recevoir un supplément d'étoffes, tandis qu'ils étaient très friands de viande d'hippopotame et avaient beaucoup de peine à s'en procurer.

Ils chassaient également cet amphibie, mais ils trouvaient l'animal difficile à entamer avec leurs armes et plutôt dangereux à inquiéter. Il est surtout curieux de constater avec quelle insolence l'hippopotame s'approche des pirogues montées par les seuls indigènes, et aussi avec quel empressement il s'éloigne et plonge quand il aperçoit le casque de l'Européen dans l'embarcation qui s'avance. Cette chasse exige beaucoup de prudence, car l'animal s'attaque volontiers aux pirogues quand il se sent menacé. Il devient extrêmement dangereux quand la femelle est sur

le point de mettre bas et a choisi l'endroit où elle compte élever sa progéniture. Je fus témoin un jour de l'attaque furieuse que livra un de ces monstres à la pirogue que je montais. Déjà le matin nous avions aperçu une première fois l'animal, dont l'attitude menaçante m'avait frappé. Les indigènes s'étaient prudemment tenus à distance, et m'en avaient expliqué les raisons. Le soir, la bête s'était-elle un peu déplacée, avons-nous involontairement approché de sa retraite, toujours est-il qu'elle se rua furieusement vers nous, et que dans une course sauvage qui ne dura pas moins d'une heure, elle essaya de nous rejoindre. Nous ne dûmes de lui échapper que grâce à la vigueur des pagayeurs. Ceux-ci, bien que le soleil fût couché, ruisselaient de sueur. Tous étaient haletants et aucune parole ne fut échangée pendant cette poursuite émotionnante. Comme ressource ultime, je me tenais à l'arrière de l'embarcation, prêt à faire feu de mon fusil Martini, pour le cas où nous aurions été serrés de trop près par notre brutal adversaire. La bête ne renonça à la lutte qu'à bout de forces, et ce fut pour nous un véritable soulagement quand nous sentîmes que nous commençons à la gagner de vitesse. Les pagayeurs étaient dans un triste état, car ils avaient donné un effort continu et réellement admirable.

Si l'hippopotame peut devenir dangereux dans certains cas, le buffle, lui, l'est toujours. M. Glave en était aussi convaincu que moi, et il en avait fait la triste expérience. En effet, son adjoint, M. Keys, avait été tué par un buffle à Lukolela en 1884. C'était un tireur émérite, doué d'un calme extraordinaire, jamais il n'avait voulu écouter son chef, quand celui-ci, effrayé par le dédain dans lequel il tenait le buffle, lui conseillait la prudence. M. Keys fut tué après avoir épuisé jusqu'à sa dernière cartouche. Les buffles s'étaient à ce point acharnés sur le corps du chasseur,



LANCES BAYANZI.

qu'il portait plus de quarante blessures, et qu'on retrouva son revolver, son ceinturon et des pièces de vêtement sur les branches des arbres voisins, à plusieurs mètres de hauteur.

Glave me proposa une première partie de chasse et il fut convenu que nous nous tiendrions à 6 mètres l'un de l'autre, de telle sorte que le buffle, chargeant l'un de nous deux, devait fatalement présenter le flanc à l'autre. En outre, nous devions tirer alternativement, de manière à disposer à tout moment d'une arme chargée. Pour que l'extraction des douilles se fit bien, les cartouches étaient fortement huilées avant d'être placées dans la cartouchière. Bien présomptueux celui qui affronterait le buffle sans s'entourer de toutes les précautions nécessaires. Les plus hardis, les plus adroits, ceux qui possèdent le plus de sang-froid, courent quand même de grands dangers en abordant de face ce roi de la plaine. Le buffle semble être l'animal le plus répandu de la faune africaine. Sous ce nom, on désigne le buffle proprement dit : *Bos Bubalus*, dont le signe caractéristique est constitué par une protection frontale formant la base de cornes; et le « bœuf sauvage », *Bubalus Brachycérus*, appelé *Bush Cow* par les Anglais et dont les troupeaux sont innombrables au Congo. La première espèce a été signalée par des voyageurs dans le Mayumbe, le moyen Congo et l'Ubangi.

Le *Bush Cow* est plus petit que son congénère, mais non moins vigoureux; il ressemble, à s'y méprendre, au bétail domestique. Les mœurs de ces deux variétés de buffles sont semblables; ils vivent dans les régions boisées entourées de plaines herbeuses, spécialement dans celles partiellement inondées. Doués d'une vigueur extraordinaire, prompts à l'attaque, ils se précipitent sur leurs ennemis avec une brutalité et une impétuosité que rien n'égale et qui en font peut-être le plus redoutable adversaire du chasseur.

Les buffles vivent généralement en troupeaux nombreux et, quand ils se croient en sûreté dans leurs pâturages, ils ont l'aspect calme et placide de notre bétail. Leur présence est signalée par des nuées d'échassiers blancs tournoyant autour d'eux, se posant sur le dos même des bêtes qu'ils délivrent de la vermine dont elles sont couvertes. Cette vermine est à ce point abondante, que, sur certaines parties du corps, la queue notamment, il n'est plus possible d'apercevoir ni peau, ni poils : c'est un amas grouillant d'insectes. A côté de ces ennemis minuscules, s'en trouvent d'autres, puissants, mais qui préfèrent attaquer par ruse plutôt que d'aborder de front cette proie enviée si capable de triompher dans la lutte. Nous ne parlerons pas du lion, rare au Congo, ni du léopard, trop faible pour oser s'attaquer au buffle adulte.

Le nègre lui dresse des traquenards consistant en une fosse recouverte de branchages et de feuilles; quand l'animal s'est laissé prendre, le chasseur indigène s'en approche avec grandes précautions et le réduit à coups de lance.

Un autre piège est formé de pieux pesants armés de pointes, suspendus au-dessus des sentiers battus par les troupeaux : un buffle vient-il à marcher sur la liane commandant le déclic, le pieu s'abat lourdement sur son dos et y enfonce sa pointe acérée.

Plus martiale, mais aussi plus dangereuse est l'attaque directe : les chasseurs s'embusquent sur le parcours habituel du gibier, et l'accueillent au passage d'une bordée de coups de fusil, de lances et de flèches, visant spécialement le jarret. Fuyant alors à toutes jambes, ils vont attendre au loin le moment d'achever leur victime.

Toujours prudents, les noirs, quand ils ont à traverser les parages fréquentés par les buffles, observent les environs en se hissant sur un arbre, une termitière, et au

besoin, mettent les buffles en fuite soit en poussant des cris, soit en agitant des objets sonores. Les indigènes prétendent que le buffle a beaucoup d'esprit et qu'il faut s'en méfier : c'est une façon de parler à laquelle ils ont souvent recours quand ils visent un ennemi qu'ils craignent ou contre lequel ils ne se sentent ni la force ni le courage de lutter.

A la chasse l'Européen doit s'avancer vers le troupeau hors du vent, sinon sa présence est révélée immédiatement au gibier. Glave et moi avions l'habitude de nous approcher du buffle en rampant dans les herbes jusqu'à la distance d'où il était possible de tirer avec la quasi-certitude de placer sa balle à l'endroit choisi : le mieux est de viser obliquement au défaut de l'épaule, devant ou derrière, dans la direction des poumons. Les choses se passent généralement comme suit : au coup de feu les buffles dressent la tête en mugissant ; aussitôt, avec ensemble, le troupeau fait un temps de galop du côté opposé au chasseur, s'arrête un instant, fait face à l'ennemi dans la même attitude fière et provocante, pour reprendre, et cette fois définitivement, le galop de retraite. Autre chose est de l'animal blessé, entre lui et le chasseur c'est un duel à mort. La vitalité du buffle est extraordinaire et il est rare qu'il tombe sous la première balle. Les yeux injectés, le muffle frémissant, la tête baissée, il s'apprête à livrer son dernier combat. A chaque blessure nouvelle l'animal bat furieusement le sol de ses sabots, mugit sourdement et enfin, fou de rage et de douleur, il s'élançait courant droit à l'ennemi : c'est un spectacle inoubliable que ce combat face à face où lutte la force brutale contre l'adresse et le sang-froid.

C'est celui qui me fut donné à ma première chasse, et c'est moi qui tout d'abord fus choisi par l'animal en fureur. Nous avions tiré sur un troupeau nombreux et l'un des buffles, manifestement gêné dans sa fuite, avait peine à se maintenir au niveau de ses compagnons. Il sem-

blait toutefois avoir disparu définitivement. Nous nous avançons dans la direction prise par le gibier, quand Glave me cria soudain de m'arrêter : nous marchions complètement à découvert dans une partie de plaine dont les herbes venaient d'être incendiées. J'aperçus à la limite des grandes herbes un buffle, la tête baissée, qui au même moment se précipita vers moi, dans une course folle. Il avait plus de 150 mètres à parcourir. Je visai l'épine dorsale, la bête me faisant face, et m'apprêtais à presser la détente, quand brusquement elle se détourna de moi, et se dirigea sur mon compagnon. Mon coup partit, atteignant dans le flanc l'animal qui fit un panache complet, non sans essayer de se relever encore. Mais un second coup de mon martini l'abattit définitivement. A ce moment, Glave, je ne sais dans quel mouvement, ayant voulu saisir son revolver, fit partir accidentellement le coup, et eut la première phalange de l'annulaire enlevée ! Nous n'étions pas au bout de nos émotions. Glave, pour laver la plaie, s'était rendu à un ruisseau entrevu un peu auparavant. Chemin faisant et malgré sa blessure, il s'était hissé sur un arbre rabougri pour examiner la plaine. Ayant aperçu les buffles, il tira dans leur direction. Quel ne fut par mon émoi en voyant tout à coup tout le troupeau se diriger vers moi, qui me trouvais complètement à découvert ! La lutte était trop inégale, et je pris le parti de décharger mon arme et ensuite de me coucher pour laisser les bêtes en furie passer par-dessus moi. Mais à ma grande surprise, je vis au coup de feu, le troupeau se détourner et passer en flanc en superbe allure, à 50 mètres de moi. C'était à la fois beau et impressionnant. Je n'aurai rien laissé ignorer de cet incident, quand j'aurai ajouté que lorsque le buffle m'avait chargé, un Haoussa du nom de Omari s'était placé à mes côtés, tenant son fusil par le canon. La lutte terminée, je questionnai Omari sur la raison de son attitude, lui faisant

remarquer que sa balle aurait eu plus d'effet que ses bras. Le brave garçon me répondit : « Maître, tu sais mieux tirer que moi, mais s'il avait été nécessaire, j'aurais assommé l'animal au moyen de la crosse de mon fusil, et je l'aurais au besoin saisi par les cornes. » Bien qu'il fût doué d'une force herculéenne, je doute qu'il eût réussi à me protéger, mais ce dont je suis certain, c'est qu'il était résolu à le tenter.

Le Haoussa Omari. — C'est ce même Omari qui, plus tard, pendant les huit jours qui suivirent la chute des Falls, porta le capitaine Deane sur les épaules et le sauva malgré la chasse acharnée que lui donnèrent les Arabes. Il ne permit pas à Deane de poser le pied à terre, prétendant, non sans raison, que l'empreinte d'un pied européen amènerait l'ennemi sur leurs traces. Le dévouement et l'intelligence que montra Omari en ces circonstances ne m'étonnent aucunement, car déjà à Bolobo, il m'en donna des preuves multiples. Il connaissait aussi la flore africaine d'une façon surprenante ; quand il m'apportait des fruits et des champignons, je pouvais être certain qu'ils étaient comestibles et je les mangeais sans crainte malgré l'apparence peu rassurante qu'ils présentaient parfois. Je l'eus encore sous mes ordres plus tard à Léopoldville. Le courageux garçon, enfant du pays des Ashanti, devait périr dans les rapides de l'Ubangi, ayant gardé jusqu'à son dernier souffle sa fidélité aux blancs de Boula-Matari.

A propos des buffles, disons encore qu'il n'est pas rare de voir une bête blessée, soutenue dans sa course par d'autres membres du troupeau. Quand elle est trop affaiblie et entrave la fuite de ses compagnons, elle est au contraire écartée à coups de cornes.

Dans une autre occasion, je ne dus le salut qu'à la proximité d'une termitière sur laquelle je parvins à me hisser à point nommé.

Evacuation de Bolobo. — Les indigènes étaient enthousiastes de nos prouesses de chasse, mais ils n'allaient plus en profiter longtemps, car nous venions d'être informés d'avoir à préparer l'évacuation de Bolobo. J'étais désigné pour aller reprendre la direction de la station de l'Équateur avec, comme adjoints, M. Glave et le lieutenant Pagels qui y commandait en attendant mon arrivée. Je préparai peu à peu les indigènes à cette éventualité. Je leur reprochai d'être des brouillons, de n'aimer que plaies et bosses et leur dis que nous allions chercher à nous installer parmi des populations plus paisibles, surtout que beaucoup de nos Zanzibarites ayant dû être rapatriés et le tour des Haoussas devant bientôt venir, nous n'aurions plus de soldats pour nous protéger. Ils n'acceptèrent pas sans sourire ce raisonnement et me firent observer fort malicieusement que ces noirs étaient des hommes comme eux, et que, sans notre présence, ils n'en feraient qu'une bouchée. C'était nous, disaient-ils, qu'ils craignaient; avec ou sans soldats, notre sécurité parmi eux serait la même. D'ailleurs, le temps des hostilités, des palabres mauvaises était passé, ils regrettaient les incidents — qu'ils reconnaissaient avoir provoqués — mais l'avenir s'annonçait souriant et jamais plus nous n'aurions de difficultés. Tels étaient les discours que me tenaient les Bayanzi et ils attestaient le changement complet survenu dans leurs sentiments à notre égard.

Malgré tout, nous quittâmes Bolobo le 25 octobre 1885. Nous avons embarqué sur l'*En Avant* et sur une grande baleinière tout ce que nous possédions, mais nous nous aperçûmes bientôt que les embarcations étaient surchargées. Après deux heures d'efforts, nous dûmes rebrousser chemin, regagner Bolobo et y laisser M. Glave avec quelques hommes, à la garde de ce que nous devons décidément renoncer à emporter à ce

premier voyage. *L'En Avant* redescendit après avoir touché à l'Équateur et Glave put ainsi nous rejoindre une quinzaine de jours plus tard.

Ibaka et un grand nombre d'indigènes étaient venus à la rive pour assister au départ. Tous ces gens avaient l'air consterné. Ibaka s'était placé dans une attitude pensive, le menton appuyé dans le creux de la main droite; il semblait sincèrement affecté, tandis qu'un silence religieux régnait parmi les spectateurs, dont pas un ne fit un geste ni ne prononça une parole. Nos gens non plus ne se livrèrent à aucune de ces manifestations qui accompagnent toujours les départs et les arrivées, même quand le voyageur n'a fait que toucher à la rive pendant quelques heures. Mes hommes évidemment auraient préféré rester parmi des amis déjà anciens, dans une région où ils étaient partout les bienvenus. Mais ils étaient tirillés par la hantise des pays nouveaux, la perspective d'exercer ailleurs leurs moyens de séduction et de marcher à de nouvelles conquêtes, de genres divers. Quant à nous, arrivés au terme de nos trois années d'Afrique, nous ne voyions pas sans mélancolie la suppression du poste que nous avions eu tant de peine à protéger contre les embûches de tout genre. Nous nous en consolions un peu en songeant que notre effort n'avait pas été vain. Non seulement il avait contribué à faire reconnaître les droits de l'Association internationale sur cette contrée d'avenir, mais il avait abouti à créer des relations empreintes d'une mutuelle confiance avec de nombreuses populations, rebelles jusque-là à l'action des Européens. Un peu plus tard, une mission put s'installer dans cette région, auparavant si peu hospitalière, un camp d'instruction s'y fonda et se développa fort paisiblement; c'était bien là sans conteste le résultat direct des efforts passés.

CHAPITRE IV

SÉJOUR A L'ÉQUATEUR. — L'OGOWE LE RETOUR AU PAYS

A l'Équateur. — A l'Équateur, j'eus la bonne fortune de retrouver le lieutenant Pagels qui m'initia à la politique de la région. Lui-même n'y était cependant que de date trop récente pour en connaître tous les détails. La station avait un aspect riant et ses ressources répondaient largement à toutes les nécessités du moment. Un travail considérable, suivant des vues parfaitement conçues, y avait été accompli par le lieutenant Van Gèle. J'étais joyeux de jouir sans effort d'une large hospitalité et j'aurais voulu en remercier le créateur de tout ce bien-être qui contribua à rendre particulièrement agréables mes derniers mois de séjour au Congo.

La station offrait la particularité de posséder une maison à étage, la première qui fut construite au Congo dans ce genre. La station de l'Équateur était plus calme que celle de Bolobo, on y était plus chez soi. Le terrain à Bolobo était traversé par une route très fréquentée qui reliait les villages Bayanzi à ceux des Banunu ; cela donnait à la station une animation très grande et en faisait en quelque sorte un lieu public. J'étais habitué à ce mouvement et il m'intéressait. Je pouvais, par l'observation de ce va-et-vient continuel, me tenir au courant de la plupart des intrigues qui se nouaient dans la région et des incidents divers qui

occupaient dans le moment l'attention des indigènes. La situation plus retirée de la station de l'Équateur produisit sur moi une impression d'isolement, de tristesse même. Je trouvais les indigènes (et je crois que mon impression était exacte) d'un caractère moins ouvert que les Bayanzi, et d'un aspect plus farouche. Le Bayanzi était tout en dehors et n'hésitait pas en présence du blanc à dire franchement ce qu'il pensait même quand sa pensée était hostile ou désagréable, et souvent son raisonnement était juste et rempli de bon sens.

J'étais à peine depuis quinze jours à l'Equateur que cette particularité me frappa plus spécialement. Un jour, tandis que je causais avec un missionnaire protestant de nos voisins, j'eus l'attention attirée par les allures étranges d'un indigène qui m'observait à quelques pas. Cet homme me dévisageait avec une arrogance extrême, mais dès que je portais les yeux sur lui, il changeait d'attitude. J'en fis l'observation au missionnaire. Il connaissait cet individu comme un féticheur Wangata d'une hostilité féroce à l'égard des Européens et dont tous les efforts, selon lui, tendaient à nous chasser du pays. En quittant la station, l'homme passa près de moi et me lança un regard de défi, réellement provocateur, qui me surprit. Je me promis de le tenir à l'œil, et le missionnaire auquel je fis part de ma décision, m'y engagea fort, ajoutant qu'il était certain qu'un jour il tuerait un des blancs.

Nous empêchons par la force des sacrifices humains. — Les circonstances devaient bientôt nous remettre en présence. Deux jours après cette rencontre, les missionnaires vinrent m'avertir que dans un des villages Wangata, dont le chef venait de mourir, quatre jeunes filles devaient être sacrifiées sur la tombe de leur seigneur et maître. Je me rendis au village pour me rendre compte de ce qui s'y pas-

sait, et je commis l'imprudence de ne prendre que deux hommes avec moi. A Bolobo, je m'y serais rendu seul. Je découvris immédiatement les victimes désignées pour le sacrifice. J'essayai de négocier leur mise en liberté, mais, rencontrant une opposition formelle, j'ordonnai à un de mes Zanzibarites de couper les liens qui entravaient ces pauvres créatures. Pendant ce temps, les indigènes s'étaient massés autour de moi et je jugeai prudent, pour rompre leur cercle, de m'adosser à un gros arbre tout proche. Quelle ne fut ma surprise quand j'aperçus tout à coup mon féticheur de l'autre jour, vêtu d'un appareil guerrier, brandissant sa lance dans ma direction ! Il ne changea d'attitude qu'après qu'un indigène lui eut fait observer que je le dévisageais. Je l'entendis nettement dire : « Cela m'est égal. »

Je crus un instant que j'allais avoir à soutenir une lutte pour me dégager, quand Glave, dont la connaissance des indigènes était fort profonde (il parlait notamment le bayanzi comme un autochtone), inquiet de ma longue absence, survint fort à propos accompagné de huit soldats. C'était le salut et aussi la délivrance assurée des quatre victimes. Devant ce renfort inattendu, les chefs accourus protestèrent de leurs bonnes intentions et un pacte d'amitié fut conclu. Il devait bientôt être violé. En effet, le lendemain matin, un Zanzibarite qui se rendait aux villages pour y faire des emplettes, trouva ceux-ci évacués par les femmes et les enfants, et occupés par les seuls hommes prêts à la guerre ; il fut accueilli à coups de fusil et n'eut la vie sauve qu'en se jetant dans les hautes herbes. Aveuglés par ce succès facile, les indigènes s'en vinrent tirer des coups de feu à la lisière de la station.

Hostilités avec les indigènes. — Je fis aussitôt sonner l'assemblée, je laissai le lieutenant Pagels à la garde de la

station, et avec Glave, vingt hommes et un canon Krupp de 7^c,5, j'occupai le village sans combat, bien que nous eussions eu à essayer de nombreux coups de feu tirés à distance par des ennemis invisibles. Nous restâmes dans le village pendant quatre heures, l'arme au pied, le canon en batterie au centre de l'espace ménagé devant la demeure du chef, essayant en vain d'amener les indigènes à des vues conciliantes. Cette situation menaçait de s'éterniser quand à 150 mètres de nous, bien à découvert, apparut mon féticheur, — toujours lui — dansant une danse de guerre et nous provoquant au combat. Glave visa, mais je lui enjoignis de ne pas tirer. Prenant notre attitude pour de la faiblesse, le féticheur s'approcha progressivement au point que nous n'eûmes plus à crier pour nous faire comprendre de lui. Et comme il devenait de plus en plus menaçant et que je craignais que sa folle témérité n'entraînât les indigènes à des actes irréparables, nous passâmes à l'action et Glave coucha par terre cet insensé. Il faut croire que les indigènes, dissimulés dans les fourrés voisins, observaient leur féticheur, prêts sans doute à intervenir dès qu'il aurait accompli ses prouesses homicides, car soudain s'éleva une clameur d'épouvante, suivie d'un silence profond. Nous rentrâmes à la station. La nuit se passa paisiblement et ne fut troublée que par les appels du gong de guerre et aussi, vers 1 heure du matin, par quelques coups de feu tirés du fleuve, probablement à grande distance, car personne ne put découvrir le long des rives d'embarcation d'aucune sorte.

Le matin de bonne heure, je fis connaître que j'étais disposé à entamer les pourparlers de paix, mais sous la condition formelle qu'aucun sacrifice humain ne s'accomplirait plus. Les chefs vinrent peu de temps après à la station, et promirent que mes hommes ne seraient plus inquiétés.

Le lendemain, Glave et moi, nous nous rendîmes à la

chasse, traversant sans escorte les villages qui venaient d'être troublés, et nous constatâmes la rentrée des femmes et des enfants, signe non douteux des sentiments pacifiques des indigènes. A notre retour à la station, nous permîmes aux hommes de se rendre parmi les indigènes comme si rien ne s'était passé. Certains d'entre eux trouvaient trop douce ma façon d'agir, alors que l'un des leurs avait été traîtreusement attaqué, et il m'était revenu qu'ils chercheraient à provoquer des troubles pour pouvoir ensuite se venger. Mais devant ma résolution nettement exprimée de faire payer cher un acte aussi coupable, mes gens ne se livrèrent à aucune provocation et la paix ne fut plus troublée.

Fin de séjour. Retour par l'Ogowe. — Nous étions sans nouvelles du Bas depuis quelque temps. Notre séjour en Afrique approchait de son terme et nous songions au moment imminent de notre rentrée en Europe. Pour ma part, il ne m'était déjà plus possible d'arriver en Belgique dans le délai de trois années prévu par mon engagement. Nous attendions les événements avec philosophie et patience, car l'entente entre nous était parfaite, bien que les circonstances spéciales qui nous avaient réunis semblassent plutôt de nature à provoquer des susceptibilités, puis nous étions un Suédois, un Anglais et un Belge. J'étais, sinon le plus âgé — et quel bel âge! celui des illusions et de toutes les générosités — du moins le plus ancien Africain, d'un ou de deux mois.

Un beau jour, vers midi, retentit le « Sail Oh! Sail Oh! » Ce fut une désillusion relative lorsque nous constatâmes que ce n'était pas un de nos vapeurs qui s'approchait, mais le *Henry Reed*, conduit par M. Bellington, de la Mission baptiste américaine. Et ce qui nous intriguait le plus, c'était la présence d'un second vapeur, celui-là

battant pavillon français, dans lequel je reconnus le *Ballay*. Nous eûmes vite la clef de l'énigme.

Les deux bâtiments portaient la mission franco-congolaise chargée de la délimitation des frontières du côté de l'Ubangi. Les commissaires avaient déjà exploré le terrain, emportant la conviction que la Likima-Kundja s'identifiait avec l'Ubangi.

A ma grande surprise, l'on me remit une lettre du colonel Sir Francis de Winton, m'ordonnant de me mettre à la disposition du commissaire congolais qui, ajoutait l'ordre, avait reçu toutes les instructions. Il ne s'agissait plus que de signer les procès-verbaux des constatations faites déjà par la commission mixte, et le surlendemain, nous nous rendîmes pour remplir cette formalité au poste de Kundja, fondé par les Français sur la rive gauche de l'Ubangi.

Ma séparation d'avec mes compagnons de l'Équateur ne se fit pas sans émotion. Pagels, toujours sentimental et enthousiaste, avait organisé au moment de mon embarquement, toute une cérémonie des adieux à laquelle participa le personnel entier de la station.

Le lieutenant de vaisseau Rouvier et le D^r Ballay, du côté français, semblèrent s'intéresser vivement à cette cérémonie.

Je dus participer plus tard à Bruxelles à ces négociations qui se prolongèrent encore quelque temps pour aboutir à la conclusion de l'arrangement du 29 avril 1887, entre la France et l'Etat indépendant.

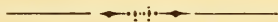
Au moment de la séparation des deux missions, le D^r Ballay, sachant que j'étais autorisé à rentrer en Europe, me fit la proposition de regagner la côte par l'Ogowe. L'occasion de voir la colonie voisine, de descendre ce fleuve merveilleux où la navigation en pirogue était si majestueuse et si émouvante, m'engagèrent à accepter. Je le fis non sans insister sur l'état misérable de mon équipement et sur l'indigence absolue en matériel de campement

à laquelle m'avait réduit l'incendie de Bolobo. J'étais habitué à la brousse, je savais les moyens de rendre confortable un voyage en pirogue, aussi ces côtés matériels du voyage ne me préoccupaient-ils pas, mais je ne voulais pas que ma présence et mon dénuement devinssent une cause de gêne pour mes hôtes. Une fois cette crainte dissipée, je n'aspirai plus qu'à voir du pays.

J'avais l'honneur et la bonne fortune de voyager avec le Dr Ballay, qui fut l'un des plus glorieux explorateurs de cette partie de l'Afrique, le compagnon et l'émule de Brazza. J'eus l'occasion d'entendre le récit des incidents émouvants de ses voyages de Libreville à l'Alima et au Congo, et dans les moments d'épanchement le docteur me mit au courant de bien des circonstances probablement inédites de la découverte du Congo français. Confiées à l'amitié, elles n'appartiennent pas au public et je continuerai à garder sous ce rapport un mutisme dont je ne me suis jamais départi, même à l'époque où l'ardeur des polémiques m'aurait permis d'établir certains faits sous leur vrai caractère.

J'eus l'occasion de naviguer au milieu de tourbillons immenses, de descendre des rapides, une petite chute même, j'eus encore l'émotion d'un naufrage, la pirogue que j'occupais s'étant brisée sur des roches. En réalité, j'ai connu l'Ogowe par ses ennuis et ses émerveillements. Parmi les populations de la région, la plus intéressante et la plus nombreuse est celle des Pahouins. Depuis ce voyage, j'ai appris sans surprise les difficultés que l'administration française rencontra parmi ces populations d'allure indépendante et conquérante.

Je débarquai en juin 1886 à Bruxelles après une absence de plus de trois ans, ravi de la destinée qui m'avait conduit au Congo.



CHAPITRE V

L'EXPÉDITION STANLEY AU SECOURS D'ÉMIN PACHA LES ARABES AU CONGO

Second départ pour le Congo. — Après quelques mois de repos, je repris le chemin du Congo le 2 février 1887 et, cette fois, j'eus la satisfaction de m'embarquer à Anvers, à bord d'un vapeur battant pavillon belge. Ce fut la première tentative faite par des Belges de créer une ligne de navigation directe d'Anvers au Congo. Malheureusement l'entreprise échoua, pour la raison surtout que le trafic de la côte d'Afrique exige de ceux qui le pratiquent une connaissance approfondie de diverses circonstances locales, dont les armateurs anversoïses n'avaient pas tenu suffisamment compte.

J'avais reçu pour mission de diriger la région du Stanley-Pool; la division du territoire en districts n'était pas encore faite à l'époque. Parmi mes compagnons de voyage, je citerai M. Baerts, actuellement directeur général au Ministère des colonies, qui devint directeur de la justice au Congo; le lieutenant Warlomont, dont on devait publier plus tard des mémoires retentissants; le lieutenant Lippens, dont on connaît la fin tragique à Nyangwe, et M. De Kuyper, un ancien côtier ayant appartenu à différentes maisons commerciales établies au Congo avant la constitu-

tion de l'Etat. Ce dernier fut agréé par le Gouvernement en reconnaissance des sérieux services qu'il avait rendus à l'époque mouvementée traversée dans le bas Congo lors de la signature des traités passés avec les chefs indigènes. En semblable compagnie, le voyage ne pouvait être qu'agréable et intéressant. De Kuyper nous initia aux détails de la situation qui existait au Congo avant l'établissement d'un pouvoir régulier, alors que le contrôle se bornait à la surveillance aléatoire et très intermittente des canonnières qui représentaient les puissances civilisées dans cette partie sauvage et inhospitalière du globe.

La vie à bord. — Au moment de rêveries sur le pont de la *Lys*, Warlomont survenait et donnait la note gaie par le récit de ses exploits de garnison. J'aimais à m'entretenir avec M. Baerts qui s'intéressait beaucoup à l'Afrique et écoutait avec une attention jamais lassée les aperçus que je lui donnais sur mon premier séjour au Congo. Cette fois, j'étais l'ancien, celui qui avait vu et qu'on consultait. Tous mes compagnons partaient pleins de confiance et d'entrain, désireux non seulement de voir du pays, mais d'y faire œuvre utile. Une note décevante tombait parfois des lèvres de Warlomont. Une phrase lui était usuelle et je finis par la relever chaque fois qu'elle était prononcée : « Je ne me laisserai pas faire, moi. » Il était fort embarrassé d'en expliquer le sens, mais néanmoins, il y revenait constamment. Il avait été, évidemment, influencé par certains propos dont les échos m'étaient parvenus aussi, et qui représentaient les officiers comme devant accomplir au Congo certain métier indigne d'eux. Comme si nous avions été des gens sans volonté, ni honneur, incapables de repousser toute atteinte portée à notre dignité. L'idée se fixa de plus en plus dans son cerveau et elle devait finir par fausser son jugement. Le pauvre garçon fut enlevé

avant que son expérience personnelle l'eût dégagé de ces préjugés.

Le vapeur s'échoue dans l'estuaire du Congo. — Le voyage fut de longue durée, et après avoir fait de nombreuses escales, dont celle de Funchal (iles Madère), nous touchâmes à l'embouchure du Congo, après cinquante-trois jours de navigation. Mais, c'est le cas de le dire, nous échouâmes au port. Le capitaine, obéissant à la pensée — louable sans doute — d'économiser les frais de pilotage pour entrer dans l'estuaire de Banana, voulut y amener son navire, en s'en remettant à l'avis d'un passager, le capitaine Olsen, un Scandinave qui déjà avait séjourné au Congo et qui, tout en connaissant bien son métier, s'aventurait à donner des conseils sur des parages qu'il ne connaissait qu'imparfaitement. Il émit l'avis qu'il fallait prendre le milieu de l'embouchure du Congo, remonter le fleuve jusqu'au moment où on apercevrait l'axe de l'estuaire de Banana et, à ce moment, virer franchement de bord et pénétrer en suivant cet axe. Tout semblait aller bien, quand, tout à coup, le vapeur se trouva arrêté. Il s'était envasé lentement et sans heurt, si bien que nous ne nous rendimes pas compte immédiatement de l'incident. Le navire était sérieusement enlisé. Les efforts faits pour le dégager par ses propres moyens furent absolument vains et, ironie du sort, il fallut recourir à la maison hollandaise établie sur la pointe de Banana, pour obtenir les secours nécessaires. Cette maison précisément avait entrepris le service du pilotage qui n'était pas encore organisé officiellement, et, naturellement, elle fit payer cher cette méconnaissance d'une intervention qu'elle se croyait en quelque sorte en droit d'exiger de tout navire désireux de remonter le Congo. Elle avait également à défendre ses intérêts qui étaient mis en péril. Bref, il fallut treize jours pour dégager le navire,

et pendant ce temps, les passagers restèrent à bord aux frais des armateurs, ce qui fit que le voyage atteignit finalement une durée de soixante-six jours! A ces frais accidentels s'ajoutèrent ceux qu'occasionna à l'armement un autre retard imprévu au voyage de retour. Au Gabon, le capitaine prit à frêt réduit un chargement de bois rouges, sans égard aux moyens d'embarquement dont disposait la rade et il fallut plusieurs jours pour amener au vapeur 300 tonnes de cette marchandise. Ces incidents successifs transformèrent en un échec une entreprise intéressante qui s'annonçait comme devant être fructueuse.

Plus heureux que mes compagnons, j'eus la bonne fortune de pouvoir monter à bord du *Prince Baudouin*, envoyé par la direction de Boma au-devant du navire pour prendre le courrier, et je gagnai ainsi sans retard le siège du Gouvernement. Je m'en estimai fort heureux, car, outre la mission territoriale que j'avais à remplir, j'avais reçu des instructions spéciales en ce qui concernait le ravitaillement et le transport de l'expédition Stanley envoyée à la délivrance d'Emin Pacha, dont l'arrivée au Congo était imminente. Stanley, ses adjoints, et les huit cents Zanzibarites qui les accompagnaient avaient quitté Zanzibar par un vapeur affrété spécialement et ils étaient attendus d'un jour à l'autre.

Transfert du Gouvernement local de Vivi à Boma. — Depuis quelques mois, l'administration locale avait été transférée de Vivi à Boma, par le colonel de Winton. Celui-ci était rentré en Europe, et jamais je ne rencontrai le chef sous la haute direction duquel j'avais servi après le départ de Stanley, de même que je nedevais jamais rencontrer en Afrique le Gouverneur général Janssen, le successeur du colonel de Winton, bien qu'il représentât l'autorité supérieure pendant une partie de mon séjour à Léopold-

ville. Boma prenait un certain air de capitale. Le sanatorium du D^r Allard avait conquis son emplacement sur la colline, à la brise bienfaisante. Naturellement — pourrait-il en être autrement au Congo — le bâtiment avait été détourné de sa destination, et il servait, non pas d'hôpital, mais de logement à une grande partie du personnel de Boma.

Les deux agglomérations, Boma-Rive et Boma-Plateau, avaient déjà la physionomie distincte qu'elles ont conservée. A la rive, le quartier commerçant, s'élevaient quelques magasins et l'ancienne maison Gilis, de l'entreprise Lambert, autour desquels se groupaient les factoreries étrangères. A mi-côte, à l'entrée du plateau, se trouvait l'hôtel du Gouverneur. Puis, plus loin, en amont, la mission catholique française. C'était un ensemble qui promettait.

Le lieutenant du génie Valcke remplissait les fonctions d'administrateur général. Il était accompagné de M^{me} Valcke. Le capitaine d'état-major Roget commandait la force publique, et certains services étaient réunis en des directions distinctes, notamment ceux des finances, sous la direction de M. Destrain, ayant pour principal adjoint M. De Keyzer. La justice également s'organisait sérieusement : tout en cette matière était à créer, et l'Etat ne faillit pas à la tâche qui lui incombait. L'instauration rapide de l'appareil judiciaire devait être la base de toute organisation susceptible de se développer. Elle donnait aussi aux fonctionnaires, commerçants et indigènes les garanties nécessaires à la sauvegarde de leurs droits respectifs. Elle devait servir de barrière à ceux qui seraient tentés d'abuser de la force ou de se livrer à la loi du bon plaisir.

Boma n'était pour moi qu'une étape. Je devais cependant, d'ordre de Bruxelles, passer l'inspection du matériel d'artillerie, et ma qualité d'artilleur semblait plus ou

moins me désigner à cet effet. Le chef du gouvernement local me confia cependant que ces instructions étaient de nature à provoquer certaines susceptibilités, et qu'il valait mieux s'abstenir. Je fis remarquer que je n'avais qu'à me conformer aux ordres de mes supérieurs, et que de même que je m'étais montré disposé à passer l'inspection, j'étais tout aussi prêt à ne pas la passer si tel était le sentiment de l'autorité. Je fus déchargé de cette mission, et je déclinai à mon tour la faculté qui m'était laissée de procéder néanmoins, lors de mon passage à Lukungu, à l'inspection de l'artillerie de cette station. Il ne me restait en conséquence plus un devoir à remplir avant mon arrivée à Léopoldville. Ce petit incident ne fit qu'aviver mon désir d'arriver à destination sans retard et de me consacrer à ma tâche principale. Je me plais à déclarer que je ne trouvai à Boma que des amis prêts à m'obliger, et d'ailleurs, depuis que je n'y étais plus qu'un simple passager, j'étais devenu l'hôte de la communauté et j'y passai fort agréablement quelques jours.

Le départ pour Léopoldville. — Le Prince Baudouin m'emporta un beau matin vers Vivi en compagnie du D^r Paternotte, avec qui je devais faire la route, et qui fut un bon compagnon le long du dur calvaire qu'était la route des caravanes. Il semblait, de son côté, n'être pas trop mécontent du hasard qui nous faisait voyager de conserve, car il allait profiter de mon expérience pour échapper aux désagréments d'un apprentissage africain parmi les porteurs toujours prompts à abuser des hésitations d'un débutant.

Je pris entièrement la charge de l'organisation de la caravane et de l'installation des campements. Nous allions en changer à vingt-deux reprises avant d'atteindre notre objectif. En quittant Boma, à bord du *Prince Baudouin*,

nous contournâmes la *Lys*, toujours au déchargement, et nous échangeâmes les adieux avec le personnel du bord. A Matadi, bientôt atteint, nous fûmes reçus par le sous-lieutenant Baert qui dirigeait ce point de transit. Vivi avait perdu toute importance et n'était plus occupé. Le sous-lieutenant Baert nous apprit que Stanley, avec tout



ROUTE DE CARAVANES.

son monde, était campé à Matadi et que, malgré tous nos efforts, il ne serait pas aisé d'acheminer rapidement vers le haut l'énorme quantité de charges nécessaires à une expédition d'une envergure pareille.

J'eus hâte d'aller saluer Stanley. Il savait que j'avais reçu pour mission de l'aider à gagner le plus rapide-

ment possible l'Aruwini. Nous échangeâmes nos vues à ce sujet, mais plus nous approfondissions le problème, plus la situation se révélait difficile. Il ne convenait cependant pas de se livrer au découragement; d'ailleurs, nous ne connaissions pas dans tous leurs détails les ressources dont on pourrait disposer et, notamment, nous ne possédions que des renseignements vagues quant au matériel fluvial disponible à Léopoldville. Je devais quitter Matadi dès le lendemain, et Stanley, pour stimuler mon zèle, me prédisait qu'il serait avant moi à Léopoldville. Le lendemain matin, au départ, le célèbre explorateur vint me serrer la main en me souhaitant *good luck*. Je me souviens qu'il me fit cadeau d'une lance de derviche destinée à me servir de bâton de voyage.

Tout ce que je dirai de cette route de la rive sud, c'est qu'elle était considérablement plus accidentée que celle de la rive nord, surtout dans ses premières étapes.

Nous ne dûmes pas nous attarder à Lukungu, car M. Dannfelt, le lieutenant suédois qui y commandait, mit à notre disposition une caravane de Cafres, porteurs dociles, qui, étant au service de l'État, ne cherchaient pas à nous créer des ennuis. Le portage sur cette route s'était considérablement développé depuis un an, et le service des ravitaillements du haut Congo était suffisamment assuré. On ne s'effrayait plus trop à l'idée d'avoir à transporter les nombreux colis, parfois bien pondéreux, qui entraient dans la composition des vapeurs que le haut Congo réclamait impérieusement. M. Dannfelt s'était réellement identifié avec le service du portage et, comme s'il voulait réserver tous les porteurs aux autres, sachant combien ils étaient précieux, c'est à peine s'il y avait recours en ce qui le concernait personnellement. Il parcourait le pays en tous sens, sans se soucier d'emporter ni campement, ni caisses de

vivres : il bivouaquait là où la nuit le surprenait et installait ses fourneaux parmi ceux des indigènes, se contentant de la nourriture habituelle du noir. Il s'était donné corps et âme à l'œuvre congolaise et on peut dire qu'il est tombé, après douze années d'efforts admirables, victime du devoir et de son dévouement à la cause de l'humanité. Il avait acquis sur les indigènes de la région des cataractes un ascendant extraordinaire et nous tous qui l'avions vu à l'œuvre, avons conçu pour lui une estime profonde.

Comme quoi pour récolter il faut semer. — M. Dannfelt faillit devenir un grand producteur de riz. Ayant reçu quelques kilos de semences de cette graminée, il calcula ce que pouvait produire la récolte. Les résultats annoncés furent très appréciés et considérés comme sûrement acquis, à telle enseigne qu'on lui envoya de Bruxelles des milliers de sacs pour emballer la récolte. La suite ne répondit pas aux espérances qu'avait fait entrevoir M. Dannfelt et il eut à s'expliquer. Il reconnut, un peu confus, qu'à un moment de famine, le riz avait été mangé au lieu d'être semé. C'est la première histoire du genre, parmi celles d'autres cultures magnifiques enlevées par les tornades, détruites tantôt par les hippopotames, tantôt par les éléphants. Mais celle de Dannfelt est restée légendaire, et son rappel ne peut aucunement porter atteinte aux mérites considérables de ce brillant officier. Il était d'ailleurs le premier à en rire, et plus d'une fois, il en fit lui-même le récit, non sans une certaine malice.

A Léopoldville. Les préparatifs de l'expédition de Stanley. Incidents. — C'est avec joie que je revis Léopoldville. J'y trouvai d'excellents camarades, notamment le lieutenant du génie Georges Lemarinel. Celui-ci, après avoir accompli des prodiges au transport des lourdes pièces

du *Stanley* et avoir été attelé à la tâche ingrate du développement des transports à Lukungu, avait été chargé de la direction de Léopoldville, où il fallait toutes les ressources d'un homme de son énergie pour maintenir une situation sans cesse menacée par la famine. Après être resté quelques jours avec moi, et tout en m'offrant de me seconder aussi longtemps que je l'aurais cru utile, le lieutenant Lemarinel qui, après un aussi rude labeur, avait droit au repos, me



RAPIDES DE LÉOPOLDVILLE.

quitta pour rentrer en Europe. Tous mes instants furent d'abord absorbés par la nécessité de préparer l'arrivée de l'expédition *Stanley*. Nous n'avions pas de quoi nourrir notre monde, et une troupe de huit cents hommes et de six Européens allait atteindre le Pool ! Les bruits répandus parmi les indigènes sur les agissements de cette expédition n'étaient pas de nature à faciliter les choses. De toutes parts les chefs indigènes me faisaient demander aide et

protection avant même qu'ils eussent vu un homme de la grande expédition. J'avais beau les rassurer, envoyer du monde dans leurs villages pour les protéger contre les excès possibles des gens de Stanley, toute la population avait fui au loin de la route des caravanes, abandonnant villages et plantations. Des méfaits furent évidemment commis par des individus isolés, mais ils n'atteignirent certes pas la gravité que leur attribuait la rumeur publique.

Les événements allaient se précipiter. Je reçus, en effet, une première lettre de Stanley par laquelle il m'annonçait officiellement son arrivée prochaine (1).

Le 21 avril, un jour avant ses prévisions, Stanley atteignait Léopoldville. Il établit son camp sur un plateau à gauche de la route qui conduisait à la station et entre cette route et la mission dirigée par M. Bellington. Les premières réflexions que j'échangeai avec le chef de l'expédition furent plutôt graves, car les conditions dans lesquelles nous nous trouvions étaient presque désespérées. Nous

(1)

Rivière Kwilu, 5 avril 1887.

A Monsieur le Commandant de Stanley-Pool.

Cher Monsieur,

Le président du Comité exécutif doit vous avoir communiqué mon arrivée au Congo avec une expédition pour secourir Emin Pacha. Je dois également vous faire savoir que Sa Majesté le roi Léopold m'a promis la disposition pour quatre-vingt-dix jours du steamer *Stanley*, deux allèges et les autres embarcations dont vous pourriez disposer à Stanley-Pool et qui ne sont pas immédiatement nécessaires au service de l'Etat. J'espère que vous accueillerez favorablement cette communication et que vous prêterez toute votre assistance pour préparer le *Stanley*, de telle façon que je puisse en disposer à mon arrivée à Léopoldville, vers le 22 de ce mois.

Je suis, très sincèrement, votre

HENRY M. STANLEY.

n'avions pas de vivres, bien que Stanley eût pris la précaution d'apporter à Vivi des approvisionnements de riz, mais il fallait les faire parvenir à Léopoldville par la route des caravanes et compter avec les relais de portage, car l'expédition avait devancé ses bagages et ses approvisionnements.

Pour le transport de la mission, nous disposons du



RAPIDES DE LÉOPOLDVILLE.

Stanley, d'une baleinière et de l'*En Avant*, ce dernier sans machine. Depuis des mois l'on attendait en vain à Léopoldville les tubes pour remettre en état la chaudière de ce vapeur, et on avait perdu toute trace de ces pièces expédiées d'Europe depuis longtemps. Cette circonstance fut reconnue heureuse par la suite, car l'*En Avant* servit de barge remorquée par le *Stanley*, et sa capacité de transport en fut considérablement accrue.

Je dus me contenter pour l'instant de promettre à *Stanley*

d'étudier les moyens d'assurer la poursuite de son voyage, mais rien de décisif ne fut arrêté au cours de cette première entrevue.

Quel ne fut pas mon étonnement, le lendemain matin, de voir arriver près de mon habitation le major Barthelot à la tête d'un peloton de vingt-cinq Soudanais armés ; cet officier était plus spécialement le chef des Soudanais dont l'escorte de l'expédition comprenait un certain contingent. Lui ayant demandé la raison de ce déploiement de force, il me répondit, que par ordre de Stanley, il allait saisir le *Henry Reed*, le vapeur de la mission. Je le laissai continuer sa route sans émettre de réflexion, et je me rendis aussitôt chez Stanley. Je trouvai l'illustre explorateur sous sa tente avec Jameson. Je lui dénonçai l'illégalité de l'acte qu'il avait posé, ajoutant que je ne pouvais le tolérer, qu'à Léopoldville j'étais le seul représentant autorisé du Gouvernement et qu'en cette qualité je l'invitais à rapporter l'ordre qu'il avait donné à son officier. Il me répondit que je savais bien que le Roi lui avait donné tous les pouvoirs. Je me montrai disposé à m'incliner s'il me montrait des pouvoirs plus étendus que les miens. Enfin Stanley, jouant sur les mots, cherchait à m'impressionner. Je dus finalement lui dire que puisqu'il ne voulait pas céder, bien que n'ayant que quatre-vingts hommes à opposer aux siens, j'agiserais en conformité des lois de l'Etat et de mes droits. En présence de ma volonté de rester maître de la situation, Stanley me dit brusquement : « Rappelez Barthelot ». Je répliquai qu'il ne m'obéirait pas et qu'il devait me remettre un ordre écrit pour lui. Ainsi fut fait, et 10 minutes après, je vis Barthelot rentrer au camp. Mais Stanley, à son tour, me rendit responsable des événements qui pourraient se produire. Je convins avec lui que la situation était grave, mais que pour obtenir le concours des missions, il serait bon qu'il m'écrivit une lettre m'exposant son point de vue,

et qu'ainsi armé, j'irais plaider sa cause. Il me rédigea sur l'heure la lettre suivante :

Camp près Léopoldville, 22 avril 1887.

Sir,

Ayant été invité par Sa Majesté le Souverain de l'Etat indépendant du Congo, de prendre la route du Congo pour aller secourir Emin Pacha à Wadelaï, je suis arrivé à Stanley-Pool depuis hier. En observant l'état des affaires ici, je constate d'abord que la nourriture est rare. Que nous ne pouvons avoir de moyens de subsistance au delà de demain. Et secondement que les moyens de transport sont si limités que nous ne serons à même de quitter avant quelques mois. Vous en déduirez que notre situation est réellement désespérée. Pour y remédier, il n'y a qu'une chose à obtenir, c'est que vous réquisitionniez des missions établies au Stanley-Pool les vapeurs *Henry Reed* et *Peace*, en vue de les utiliser au transport de l'expédition vers des localités plus favorables, où des vivres puissent s'obtenir. Si vous ne vous ralliez pas à ceci, je ne vois pas les moyens qui pourraient être employés pour sauver la vie de centaines de personnes réunies ici. Votre propre monde, ainsi que celui des missions, et également les indigènes, sont également intéressés à solutionner cette question, car tant de gens ne pourraient subsister dans un pareil pays de famine. Pour cette raison, à moins que vous n'ayez des ravitaillements à notre disposition, j'espère que vous hâterez la réquisition formelle des steamers des missions qui ensemble, d'après mon estimation, peuvent transporter six cent quatre-vingts de mes hommes en amont de la rivière en un voyage. Je me permets d'ajouter que mes soldats sont à votre disposition pour prendre telles mesures que vous croiriez utile dans le but de la préservation des vies humaines.

Votre dévoué serviteur,
(S.) HENRY-M. STANLEY.

A Monsieur Liebrechts, etc.

Muni de ce document, j'allais me rendre chez M. Bellington, mais celui-ci m'attendait déjà à la station. Il s'éleva avec véhémence contre les mesures arbitraires prises par Stanley, réclamant ma protection contre cette violation de la propriété privée. Je lui fis part des démarches que je venais de faire pour protéger son vapeur, et lui proposai d'y installer une garde d'Etat. Il se con-

fondit en remerciements et j'essayai alors d'obtenir la disposition de son vapeur à des conditions à déterminer.

A titre documentaire, je transcris ici la lettre de protestation de M. Bellington :

A.B.M.U.

Stanley-Pool, April 23rd, 1887.

To Lieutenant Liebrechts, Chief of the Congo Free State,
Léopoldville.

Dear Sir,

I beg to inform you that I have been asked several times by Mr. Stanley for the loan of our steamer *Henry Reed*, but owing to peculiar circumstances have been compelled very reluctantly to state that I could not possibly render *immediate* help neither have I power to loan the steamer. I also promised him help later on, should he need it.

In reply to this last I have this morning received the following from Mr. Stanley.

« I therefore have no option than to state to you in clear and explicit terms that I demand from you instantly the surrender of the steamer *Henry Reed* to assist in the transport of this expedition, failing which my officers have orders to enforce this demand at all cost to you or others concerned. »

This threat was accompanied by an officier of Mr. Stanley's, and a number of armed soldiers placed at the entrance of our Mission station.

As our Mission is on the territory of the « Congo Free State » and we ourselves subjects of the same I protest to you against such conduct on the part of Mr. Stanley and ask you to take such steps as you may deem wise in the matter.

Believe me, dear Sir,

Yours very truly,
(S.) A. BELLINGTON.

Finalement, après un échange de nouvelles correspondances avec M. Bellington, le vapeur fut nolisé et Stanley s'en rendit responsable vis-à-vis de moi dans les termes suivants :

Camp near Leopoldville, April 26th, 1887.

Sir,

I hold myself personally responsible for the payment of the hire of the steamer *Henry Reed* which is to be as follows : Thirty per cent.

of her estimated value—say £4,000 (four thousand pounds)—shall be divided into twelve equal parts. Each part shall be equal to the payment for one month use of her by this Expedition, and for any number of days she shall be used over one month, a part shall be divided to pay her accordingly. On the expiration of a term of 45 days the steamer shall be returned to the State.

Yours obediently,
(S.) HENRY M. STANLEY.

P.S.—Whereas Walker the Engineer is in my employ I hold myself responsible for the things placed under his charge, and that he shall conduct himself so as not infringe the articles in the lease of the steamer.

(S.) HENRY M. STANLEY,
Commandant Emin Pasha Relief Expedition.

A Monsieur Liebrechts, etc.

Enfin le 28 avril, je reçus les quelques lignes suivantes :

Dear Mr. Liebrechts,

The letter is excellent. And all things are going infinitely better than could be expected down river, for which we owe you our many best gratitude.

Yours very truly,
(S.) HENRY M. STANLEY.

Stanley-Pool, April 28th, 1887.

Nous vivions à Léopoldville dans un véritable cauchemar depuis l'apparition de l'expédition Stanley, et c'est avec une joie infinie que j'entrevis enfin la possibilité de son départ. Stanley était désireux également de quitter au plus tôt nos parages, mais il crut prudent de transférer son monde à Kinshasa, afin de pouvoir éviter la partie du fleuve en aval, assez dangereuse pour des embarcations chargées comme allaient l'être celles qui emportaient l'expédition. Enfin, celle-ci partit au grand complet à bord du *Stanley*, du *Henry Reed*, du *Peace* et de l'*En Avant* transformé en allège. Stanley obtint le *Peace* de M. Grenfell, qui, mieux avisé, ne voulut pas lui créer les mêmes difficultés que M. Bellington.

On sait ce qu'il advint de l'expédition. Je n'en reçus des nouvelles que de loin en loin. D'abord à son arrivée à l'Aruwimi, Stanley m'écrivit la lettre que l'on va lire :

Camp at Rapids of the Aruwimi River,
June 17th, 1887.

My dear Mr. Liebrechts,

We have arrived in fully good order and fair condition at these rapids of the Aruwimi. All the steamers did very well after leaving Bolobo, but between Bolobo and the Pool both the *Stanley* and the *Peace* had misfortunes. The *Peace* broke her rudder at Kinshassa, and every day as far as Bolobo her leaky boiler gave us great trouble, and caused delay. The *Stanley* struck a rocky reef at Chumbiri, and caused us the loss of two days, but we repaired her very well by botting plates below over lapping the punctures in her plates. She has been just in as good condition as when she left the Pool. Since, so that she is in all ways serviceable up to the moment of departure from here.

I suppose the *Stanley* if not detained anywhere by accident will be down to you by the 1st of July. If after one days rest and wood cutting she proceeds with the loading of the goods at Leopoldville, she ought to reach here on the 27th of July, and be back at Leopoldville on the 14th August.

Loaded as we are we came from Bangala here in 14 days. Therefore the time table for the *Stanley* towing the large whaleboat should be thus.

Leopoldville to Bolobo . . .	4 1/2 days	. 5th July.
Bolobo to Lukolela . . .	3 »	. 8th »
Lukolela to Equator . . .	3 »	. 11th »
Equator to Bangala . . .	4 »	. 15th »
Bangala to Rapids of Aruwimi.	12 »	. 27th »

I must beg of you, dear Mr. Liebrechts, to be as much my friend now as you were when you aided me so loyally and well at Leopoldville, and therefore to urge her departure with all your might. Major Barthelot is in command here of 80 Rifles, but the assistance of the 125 men at Bolobo and the 3 whites will be greatly needed.

Please find inclosed letter from General Strauch to me. Will you kindly convey my regrets to the gentlemen of the Executive Committee that the delay of the Portuguese mail prevented our consulting on the matter mentioned.

I have also a letter by same mail from the King's first Secretary confirming His Majesty's previous instructions to me.

It is with extreme regret that I have to announce a wholesale desertion of the Stanley Falls boys. The deserters consist of my boy Baruti-whom De Winton took to England with him-Mburra the Engineer's boy of the *Stanley*, and Cap. Schlagerstrom's boy Feruzi and a runaway from Bangala Station. Baruti stole 1 Winchester Rifle, a pouch of Ammunition, my pocket pistol and podometer. The runaway from Bangala stole another Winchester Rifle belonging to me.

Kassimo your boy was found on Steamer *Henry Reed* after arrival at Kimpoko. As the Steamer *Henry Reed* went up to Stanley Falls. I much fear that long before she comes to us he will also have gone away.

I have to request your kind acceptance of a souvenir from me, in recognition of the admirable, and most loyal help you gave me at Stanley Pool to forward me on my journey, for which I thank you with all my heart.

I also enclose bill to pay for charter of *Henry Reed*.

I am yours very sincerely.

Lieut. Liebrechts, &c.

HENRY M. STANLEY.

Je fus assez heureux pour pouvoir lui envoyer immédiatement le *Stanley*, chargé de tout ce qui était arrivé à Léopoldville pour l'expédition.

Puis, il s'enfonça dans la vaste et mystérieuse forêt, qu'il décrit si magistralement dans son livre *In darkest Africa*. On le croyait perdu avec tout son monde; des bruits sinistres se répandirent à son sujet en Europe, quand tout à coup, après un silence d'un an et demi, il reparut à l'embouchure de l'Aruwimi, pour regagner aussitôt la région des Lacs.

On sait qu'il reconduisit Emin Pacha à la côte orientale, où celui-ci, à peine arrivé, faillit perdre la vie dans un accident banal.

Tout le monde a conservé le souvenir du retour en Europe de Stanley, de sa réception triomphale en Belgique. Des fêtes furent données en son honneur au château royal de Laeken, à la Bourse de Bruxelles ainsi qu'à Anvers.

Je l'avais devancé en Belgique et je fus attaché à sa personne, ainsi que le commandant Reyntiens, à cette époque officier d'ordonnance du Roi.

Il n'existe pas de raison de taire que Barthelot fut assassiné par un de ses hommes au camp de l'Aruwimi, et qu'un autre des compagnons de Stanley fit acheter une fillette pour la livrer à des anthropophages afin de prendre dans son carnet les détails de ces scènes horribles d'extrême sauvagerie.

La série des incidents soulevés par le passage de cette mémorable expédition se termina à Léopoldville sur une note comique : Stanley avait quitté le Pool depuis quatre à cinq mois, quand un beau matin je vis arriver M. Bellington, tenant à la main un journal anglais. Il paraissait en proie à une surexcitation extrême qui contrastait avec sa placidité habituelle; hors d'état de parler, il me tendit son journal. Stanley s'était vengé à sa façon de la mauvaise volonté qu'il avait rencontrée chez les missionnaires : le journal rapportait, d'après une lettre reçue du Stanley-Pool, que le grand explorateur n'avait pu obtenir le *Henry Reed* parce qu'il était destiné au voyage de noces d'un missionnaire qui était sur le point d'être rejoint par sa fiancée « dont il n'avait jamais vu que le portrait ».

Le danger arabe. — Avec le retour de Stanley, la question arabe entraînait dans une phase nouvelle. Nous avons vu que la position des Stanley-Falls avait dû être évacuée par nous dans les circonstances que j'ai rappelées. L'Etat n'était pas en situation encore de tenir tête aux esclavagistes et il parut sage de recourir à une politique de temporisation et de traiter avec l'ennemi en attendant que nous fussions à même de le réduire à l'impuissance.

Stanley avait donc été chargé par le Roi d'entrer en rapport avec Tippo-Tip qu'il devait rencontrer à son pas-

sage à Zanzibar et de réaliser avec son concours la réoccupation pacifique des Stanley-Falls.

Il lui offrit les fonctions de gouverneur, ou vali,



ALIBU-BEN-SALIM, ARABE ESCLAVAGISTE.

que Tippo-Tip devait exercer avec l'assistance d'un résident européen. Les Arabes pourraient continuer le commerce licite dans le Manyema, mais leurs opérations ne devaient dépasser ni l'Aruwimi ni le Lomami. Tippo-

Tip accepta de traiter sur ces bases et s'engagea à faire respecter le pacte par les Arabes. Il accompagna Stanley qui devait le conduire aux Falls. Tippo-Tip, qui avait déjà prêté assistance à Stanley lors de sa première traversée de l'Afrique, avait promis de lui faciliter sa nouvelle expédition. Par la suite, ils se plainquirent réciproquement de leurs rapports, mais ces dissentiments n'eurent qu'une portée secondaire et momentanée.

Pendant que Tippo-Tip était de passage à Léopoldville, j'eus l'occasion de m'entretenir assez longuement avec cet homme auquel obéissaient des milliers de bandits, parmi les plus sanguinaires qui apparurent jamais à la surface du globe. Certains voyageurs ont dit du bien de Tippo-Tip et ont exalté son intelligence. Il est possible qu'il n'en fut pas tout à fait dénué, si l'on veut qualifier d'intelligence ce qui n'était que de l'esprit de ruse et de calcul poussé à un très haut degré, mais les traits dominants de sa personnalité étaient la brutalité, la cupidité et l'ignorance.

Tippo-Tip, s'il discerna le danger que constituait pour ses entreprises notre établissement au Congo, ne comprit jamais, malgré un contact prolongé avec les Européens, le rôle qu'ils avaient assumé en Afrique et les tendances auxquelles ils obéissaient. Un seul fait montrera bien sa mentalité. Il était un jour assis à mes côtés sous ma véranda, quand vint à passer un Zanzibarite au service de l'Etat. Je le hélai en swahili, en l'appelant *homme libre*, ainsi que nous avons l'habitude de le faire. Les Zanzibarites au service du blanc se qualifiaient ainsi entre eux et avaient fini par être désignés sous ce nom par les blancs et les indigènes. Tippo-Tip aussitôt me fit observer que cet homme était le fils d'un de ses anciens esclaves qui n'avait jamais payé une dette contractée envers lui et que par conséquent il était, lui aussi, demeuré esclave. Comme j'ajoutais que je n'étais pas satisfait de cet homme, qui s'était tout dernière-

ment encore rendu coupable de vol, Tippo-Tip me proposa de le lui livrer, qu'il lui ferait couper immédiatement les deux mains ! Après cette conversation, qui m'avait permis de le juger, je n'eus plus que de très fugitives entrevues avec lui.

On a suffisamment parlé des crimes perpétrés par les Arabes, et il serait superflu d'y revenir ici. Mais l'origine de ces Arabes et leur organisation en dehors de leurs expéditions, sont moins connues et il ne sera peut-être pas sans intérêt d'exposer sur quelles bases reposait leur domination dans le haut Congo.

Les Arabes, c'est-à-dire ceux auxquels on donnait généralement cette appellation au Congo, étaient en grande majorité originaires de Zanzibar ou des îles voisines. La plupart étaient des métis. Quelques-uns, d'origine assez obscure, devaient leur fortune à leur esprit d'entreprise et à leur bravoure personnelle ; d'autres étaient les descendants de ceux qui exploitaient déjà antérieurement le bois d'ébène et l'ivoire et avaient acquis des noms aussi tristement célèbres que ceux de Tippo-Tip, Sefu, Rashid, Munie-Mohara.

Beaucoup de ces gens, partis de rien, avaient trouvé à Zanzibar des banquiers peu scrupuleux, qui n'avaient pas hésité à leur prêter — Dieu sait à quel taux d'intérêt — l'argent nécessaire pour organiser et équiper les hordes sanguinaires dont les exploits ont été rapportés par Livingstone, Stanley, Wissmann et, depuis, par de nombreux officiers de l'État du Congo qui ont pu les observer de plus près que ces brillants explorateurs, parce qu'ils ont vécu pendant plusieurs années dans le contact de ces bandits.

Certains points de la vaste région qui s'étend de la côte orientale aux rives des grands lacs étaient occupés à demeure par les Arabes avec de nombreux esclaves provenant des razzias effectuées dans le passé. Ces postes, qui faisaient

parfois sentir leur influence à une assez grande distance, étaient échelonnés le long des routes qui conduisaient aux lacs et avaient pour but principal d'en assurer la sécurité.

L'itinéraire habituel des bandes du Congo passait par Tabora, Udjiji et M'Towa; de ce dernier point, il continuait vers Kasongo et Nyangwe où il bifurquait, un tronçon allant vers les Stanley-Falls, en suivant le bas Lualaba, et l'autre vers le Lomami et les régions au delà ainsi que vers le sud, du côté du Katanga; celui-ci suivait le haut Lualaba.

Pour se porter à de si grandes distances, il fallait que les Arabes possédassent un esprit d'entreprise très développé et que le mobile qui les animait leur tint bien à cœur. Sur ce qu'était leur mobile dominant, les opinions ont différé.

D'après les uns, ils n'auraient eu d'autre objet que la conquête, pour le compte de l'Islam, de régions nouvelles peuplées d'infidèles. Mais cette opinion ne résiste pas à l'examen et elle a été contredite par tous ceux qui furent le mieux en situation de juger les Arabes.

Nous avons vu qu'ils étaient débiteurs de certains banquiers de Zanzibar. Ceux-ci, pour se couvrir de leurs avances, passaient des contrats qui leur assuraient en remboursement l'ivoire et les esclaves que les bandes dirigeaient de l'intérieur vers la côte. En fait d'approvisionnements les caravanes emportaient surtout de la poudre et des fusils, peu ou point d'autres articles, si ce n'est l'indispensable pour pourvoir à leur entretien pendant la traversée de la région côtière. Il en résulte que ces trafiquants partaient avec l'idée préconçue de vivre exclusivement sur le pays dans les régions éloignées, et l'on sait ce que cela veut dire. Quant à la nature du travail projeté par des gens qui n'emportaient que des munitions de guerre, elle apparaît à suffisance.

S'il s'était agi d'une conquête de l'Islam, ils se seraient entendus entre eux pour exercer une action concordante au nom du Prophète, et l'on a vu à la même époque dans tout le Soudan, du Nil au Sénégal, de quel élan les musulmans d'Afrique sont capables quand ils sont unis par la foi religieuse. Or à aucun moment, l'on ne constata parmi les Arabes du Congo cette entente et cette communauté d'intérêts qui distinguent les vrais disciples du Prophète et qui font d'eux des ennemis si redoutables de notre civilisation.

Les prescriptions du Coran étaient absolument étrangères à leurs agissements. Nulle part, ils ne s'occupaient de prosélytisme. Ce qu'ils retenaient du Coran, c'étaient les excuses qu'il fournissait à leur conduite et ils ne considéraient les indigènes du centre de l'Afrique que comme des infidèles pouvant servir tout au plus de bétail humain. Faut-il rappeler les horreurs constatées par les fonctionnaires qui ont visité les camps arabes et y ont découvert qu'on s'y livrait au cannibalisme le plus effréné? Ce n'est pas Allah qui enseignait pareil traitement du prochain, encore qu'il recommandât l'extermination, par tous les moyens, des infidèles!

Il ne peut rester aucun doute, — toute préoccupation de croyances écartée, — sur le mobile que poursuivaient les Arabes dans l'Afrique centrale : réduire les populations en esclavage; enlever tout ce que leurs malheureuses victimes possédaient de richesses. C'était là l'unique ligne de conduite, l'unique préoccupation des bandes dévastatrices qui, sous les ordres de gens entreprenants d'origines diverses, mettaient des régions entières à feu et à sang.

Ceci dit, examinons sur quoi se fondait l'ascendant qu'ils exerçaient sur les aborigènes du bassin du Congo, de quelles forces ils disposaient et quelles étaient les limites des territoires soumis à leur autorité.

Leur pénétration dans la région qui s'étend de la rive

occidentale du lac Tanganika au Lualaba remonte à une époque qu'il est difficile de déterminer exactement, mais qui est relativement récente. En 1877, Stanley constata leur présence à Nyangwe. Ils prétendaient qu'au delà vivaient des tribus guerrières, très puissantes, et prédisaient au voyageur qu'il succomberait sous leurs coups, s'il osait s'aventurer parmi elles. Leurs dires reposaient évidemment sur la crainte que leur inspiraient ces indigènes chez lesquels ils s'étaient heurtés à une résistance très énergique.

Six ans plus tard, en 1883, les Arabes étaient aux Stanley-Falls où Stanley les trouva lorsqu'il y fonda notre station; dès cette époque, il constata même leur présence en aval de ce point. Dans son livre : *Cinq Années au Congo*, Stanley note qu'un peu en amont de l'Aruwimi, les villages riverains avaient été détruits, les indigènes vivaient dans les bois et fuyaient à l'approche de l'étranger. Dès lors, pour lui qui avait eu tant d'occasions de les voir à l'œuvre, le fait n'était pas douteux, les bandes arabes avaient passé par là. Le pays que Stanley avait traversé plusieurs années auparavant, peuplé et florissant, était désert et semé de ruines; les indigènes qui n'avaient pu fuir, avaient été massacrés ou réduits en captivité.

C'est le spectacle de la condition des indigènes soumis, vivant heureux sous leur domination patriarcale dans les grands centres de Kasongo, Nyangwe, Udjiji, etc., qui valut aux Arabes une fausse réputation d'humanité. Les musulmans d'Afrique s'établissaient dans de grands camps fortifiés qui servaient de base à leurs opérations, ils avaient compris la nécessité de posséder certains points d'appui où ils pourraient trouver un refuge en cas de revers. Les populations voisines de ces camps ne connaissaient les Arabes que sous leur aspect séduisant. Par de bons procédés, ils gagnaient leur sympathie et réussissaient ainsi à

les associer à la résistance qu'ils pouvaient se trouver amenés à opposer aux tentatives de représailles de leurs victimes et, par la suite, aux Européens. Ils se montraient également bienveillants envers les indigènes établis le long des rivières barrées de rapides, où ils n'auraient pu s'aventurer en toute sécurité sans l'appui des populations riveraines.

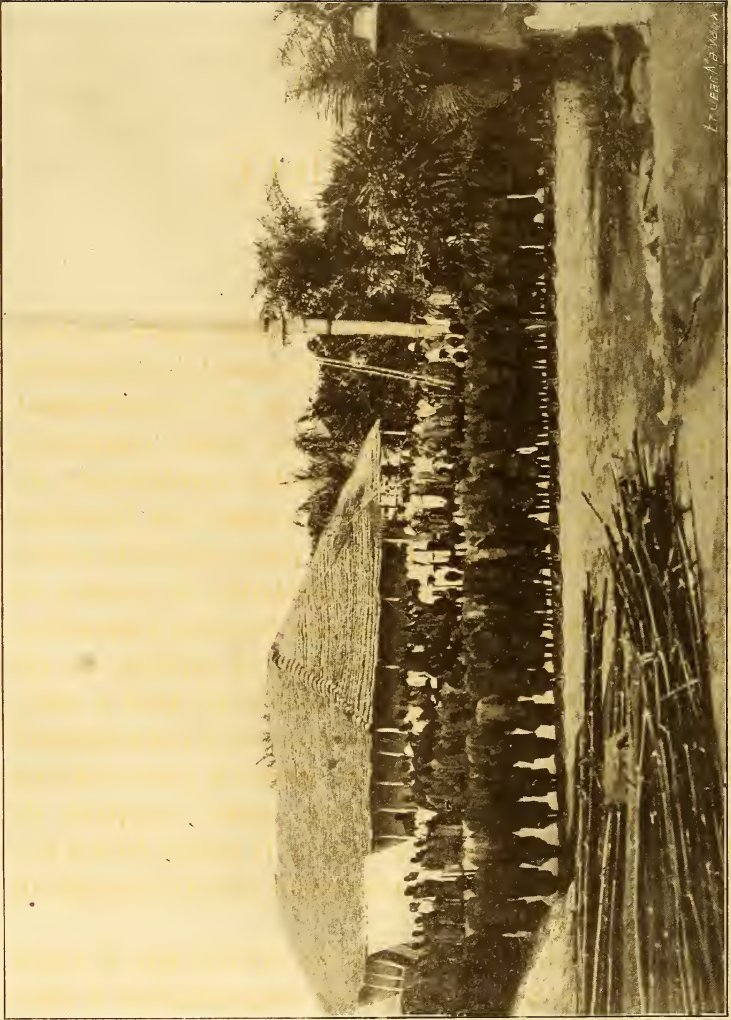
Enfin, ils créaient de vastes cultures destinées à ravitailler leurs caravanes et y employaient une partie de ceux qu'ils avaient réduits en esclavage; ici encore, ils essayaient de s'attacher leurs victimes par de bons procédés et y réussissaient souvent.

Des voyageurs peu clairvoyants ont pu se méprendre sur le caractère des Arabes lorsqu'ils ne l'ont vu se manifester que dans ces quelques territoires privilégiés, dont la prospérité contrastait avantageusement avec l'aspect désolé des immenses régions parcourues par les bandes esclavagistes, mais le dévouement inspiré par les Arabes à la masse des indigènes est une pure légende dénuée de fondement.

L'Arabe, le vrai, celui qu'on appelait « le chef », si doux dans l'intimité du barzah, si séduisant, enveloppé dans sa belle chemise brodée et d'une immaculée blancheur, sans cesse prosterné sur sa natte de prière le visage tourné vers La Mecque, ami de l'Européen et son allié, quel que fût son nom, Tippto-Tip, Sefu, Rachid ou Sélim, était un chef de brigands, le plus cruel des bandits. Celui qui nous vantait son hospitalité oubliait trop volontiers les horreurs qu'il avait dû voir autour de la maison de son hôte, l'allée de piquets surmontés de crânes humains qui y menait, l'enceinte de têtes fraîchement coupées qui entourait le village, les cadavres que le fleuve charriait encore à plusieurs jours en aval, et, par delà le rideau de verdure des rives, les immenses régions que ces barbares jouisseurs

avaient mises à feu et à sang pour acquérir une richesse qui leur permettait d'offrir à leur hôte le café parfumé dans des tasses de vermeil. La vérité est que l'Arabe détruisait et ne créait pas. Le pillage, la dévastation étaient la loi fatale de son existence dans l'Afrique centrale. Pour nourrir ses bandes, pour subvenir aux lourdes charges de sa maison, il devait sans cesse organiser des expéditions, faire des raffles et des razzias, aller toujours plus avant, détruire des pays nouveaux.





L'APPEL DU MATIN A LÉOPOLDVILLE.

CHAPITRE VI

LÉOPOLDVILLE

Organisation de Léopoldville. — Stanley parti de Léopoldville, j'eus à m'occuper immédiatement de l'exécution du programme qui m'avait été tracé. Le Gouvernement désirait ménager une forte base aux vastes entreprises qu'il préparait dans l'Est. Les Arabes constituaient un grave danger, mais la nécessité d'occuper les frontières n'était pas moins urgente. Il fallait pour semblable action disposer d'une base solide à Léopoldville, de moyens de transport fluviaux importants et, une fois cette préparation obtenue, aller de l'avant avec décision et rapidité. Ce fut une œuvre considérable qui se réalisa de 1889 à 1894. L'histoire de la colonisation africaine n'en a pas enregistré de plus vaste ni de plus hardie, menée à bien dans une période aussi courte : campagne arabe, conquête de l'Ubangi, des sultanats de l'Uele, de la région du Nil jusqu'au cœur du Wadaï, concurremment avec la conquête du Katanga et du Lunda.

A Léopoldville, je trouvai comme adjoints MM. le baron de Stein d'Altenstein, actuellement commandant le 4^e régiment de lanciers, le baron de Reichlen-Weldegg, de l'armée allemande, Cloetens, agent d'administration, les capitaines de bateau Shagerström, Shonberg et Martin, trois vétérans de la flottille du haut Congo.

A ce personnel, il faut ajouter quelques artisans, mécaniciens et sous-officiers.

Bien que tous fussent très dévoués à leurs devoirs, j'avais été frappé, dès mon arrivée, de l'esprit d'indépendance de chacun vis-à-vis de l'autorité. Demandait-on à un capitaine de réunir le bois nécessaire en vue du départ prochain du vapeur qu'il commandait, il répondait du ton le plus naturel du monde : « Le bois, je ne m'en suis jamais occupé et je ne sais où m'en procurer. »

Un mécanicien auquel je fis observer que la machine du vapeur dont il avait la charge, n'était pas bien réglée, me répliqua que je n'y connaissais rien. Une autre fois, et ceci était plus grave, un sous-officier ayant reçu une observation bien méritée, me répliqua que je me posais en personnage bien important, mais qu'il disposait d'influences en Europe, et que, si je l'y renvoyais, il me « ferait arranger mon affaire ». Il prit la première caravane qui se présentait pour le bas Congo. Je dois à la vérité de déclarer qu'il m'écrivit de Boma une lettre d'excuses sincères pour l'attitude qu'il s'était permise envers moi. Cette décision, qui me fut imposée par la nécessité de réprimer l'esprit d'insubordination qui prévalait à Léopoldville, motiva la rédaction de la circulaire défendant le renvoi des agents à Boma, sans l'autorisation préalable de l'autorité supérieure. En présence de mon attitude décidée, toute opposition disparut définitivement. Une autre circonstance était cause de bien des déboires : l'heure du début du travail n'était pas la même pour tous ; elle dépendait des dispositions personnelles de chacun.

Bientôt, l'ordre fut établi en toutes choses, le fonctionnement des services fut arrêté d'après des bases uniformes et tout le monde ne tarda pas à en reconnaître les avantages.

Je dus également porter mon attention sur les popula-

tions indigènes qui demandaient à être rassurées, car elles n'étaient pas encore revenues de la frayeur que leur avait causée le passage de l'expédition Stanley. Je dépêchai le baron de Reichlen pour visiter les villages de l'Inkissi, se rendre compte de l'étendue du mal qui leur avait été fait, et annoncer partout que l'on ne devait avoir aucune crainte de voir reparaitre les hommes de Boula-Matari. Certains des hommes de l'expédition avaient, certes, commis des excès, mais mon adjoint ne releva à leur charge que des actes de rapine de tous genres. C'était déjà fort regrettable. L'épouvante avait été telle que les populations avaient fui au loin et cette circonstance explique peut-être que des abus plus graves ne furent pas à déplorer. Après une quinzaine de jours de voyage, le baron de Reichlen me revint satisfait des résultats de sa tournée; il rapportait l'assurance que les indigènes réintégraient leurs villages et que le calme et la confiance reprenaient le dessus. Malheureusement cet officier, ainsi que le baron de Stein, durent bientôt regagner la côte pour cause de maladie. Je perdis en eux des collaborateurs dévoués, soucieux des intérêts qui leur étaient confiés. Je les ai vus, alors qu'ils étaient fort souffrants déjà, vouloir à tout prix me seconder et accomplir des missions qui étaient au-dessus de leurs forces. Le baron von Reichlen mourut en mer, en rade de Ténériffe.

Wabundu et Bateka. — Les indigènes des environs immédiats de la station me donnèrent pas mal de souci au début. Mon arrivée à Léopoldville n'avait évidemment pas réglé la question de la subsistance du personnel et encore bien moins l'apparition de Stanley avec tout son monde. J'avais réuni les chefs Wabundu, les seuls qui cultivassent la terre, et je leur avais représenté que je ne pouvais laisser mourir mon personnel d'inanition. Ils me firent mille pro-

messes, dont ils tinrent une partie pendant huit jours, pour retomber ensuite dans leur indifférence. Je les convoquai à nouveau et dus leur dire que s'ils persistaient à méconnaître leurs promesses, je me verrais obligé de faire occuper un de leurs champs pour nourrir mon monde. Encore



BATEKE.

une fois, l'effet fut très temporaire. Aussi, sans autre avertissement, je passai aux actes et je me procurai la nourriture nécessaire à mes hommes sans passer par leur intermédiaire. Les indigènes ne cherchèrent pas à s'opposer à cette mesure, mais leurs chefs demandèrent à être entendus.

L'entrevue fut décisive et, de ce moment, nous ne connûmes plus les angoisses de la faim. Quand je fus convaincu des bonnes dispositions des indigènes et que je les vis décidés à tenir leurs promesses, je les convoquai à mon tour, et je leur demandai à combien ils estimaient les prélèvements que nous avions effectués sur leurs champs. A leur grande stupéfaction, car ils n'escomptaient aucune indemnité, je leur remis le double de leurs évaluations.

J'ajouterai que dès lors je n'eus plus avec mes voisins immédiats, aucune difficulté, quelque minime qu'elle fût. Ces Wabundu occupaient l'intérieur des terres à la hauteur du Stanley-Pool et la partie du district vers l'Inkissi, tandis que les rives du Stanley-Pool étaient habitées par les Bateke originaires de la rive droite. Ceux-ci avaient refoulé devant eux les Wabundu, ils ne possédaient aucune culture et vivaient des relations commerciales qu'ils entretenaient avec leurs congénères de la rive française, et aussi avec les Bayanzi de Tshumbiri, de Bolobo et d'au delà. Il m'arriva fréquemment de recevoir à Léopoldville la visite de l'un ou de l'autre de mes anciens amis de Bolobo.

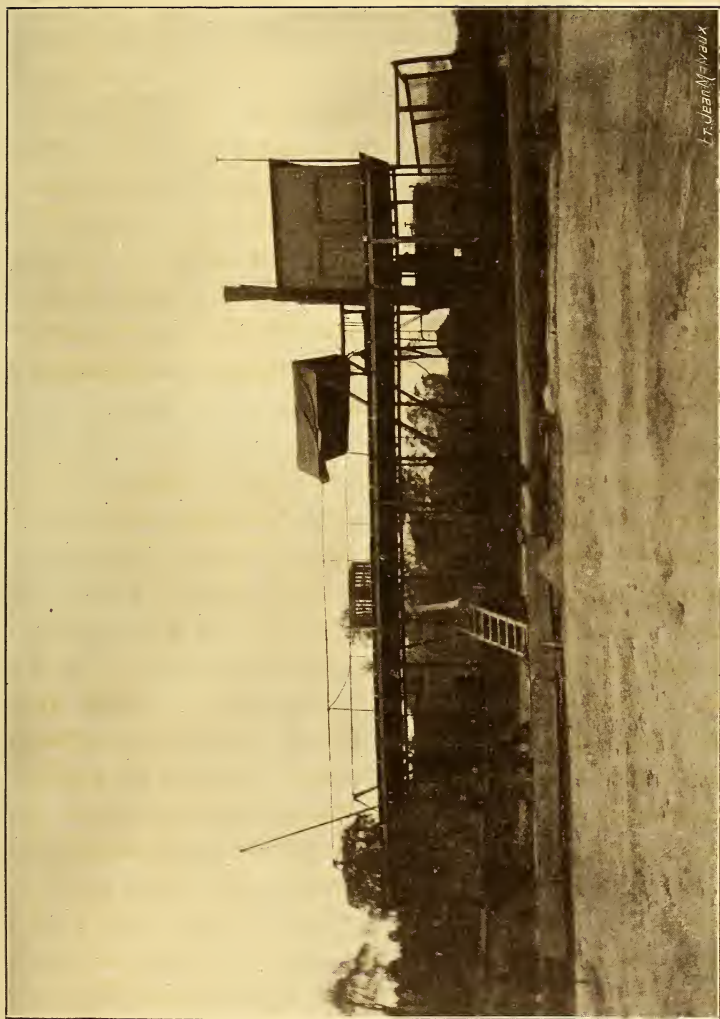
La présence des Bateke avait été représentée comme la cause de la famine qui menaçait avec tant de persistance la station de Léopoldville. Déjà à Boma, j'avais été invité à examiner la possibilité d'obliger ces soi-disant affameurs à repasser le fleuve et à réintégrer leurs anciennes pénates.

J'y avais souvent songé depuis mon arrivée à destination, mais je considérais la chose comme inopportune, peu nécessaire, et surtout profondément impolitique. Je ne m'en occupai donc plus. Je fus bientôt mis en demeure de me prononcer formellement sur le plan qui m'avait été soumis et de passer à son exécution si j'estimais devoir le faire. Je formulai un avis défavorable et je reçus, quelques mois après, un satisfecit du Gouvernement central pour ma manière

d'envisager cette question. Je n'eus, par la suite, aucune difficulté avec les Bateke. Ils vivaient en bonne intelligence avec nos gens, et pourvu qu'ils ne fussent tenus d'aucune obligation onéreuse vis-à-vis de nous, ils ne demandaient qu'à se livrer paisiblement à leur commerce. Ils n'étaient cependant pas gens faciles, ni commodes, et sur la rive française on en savait quelque chose, mais isolés chez nous, naturellement peu soutenus par les premiers occupants, il eût été dangereux pour eux de s'exposer à un conflit. C'était donc le calme absolu du côté des indigènes, et cela me changeait singulièrement des Bayanzi. Cette circonstance me permit de me consacrer davantage à mes autres devoirs, principalement au développement des installations de la station et au service du portage.

Le Port. Installation du plan incliné ou slip. — Pour l'instant, la station possédait les bâtiments strictement nécessaires. Nous disposions de peu de bras, et il fallait se borner à la restauration et à l'entretien de ce qui existait, sauf à le développer progressivement. Le port demandait une attention particulière et immédiate. S'il était possible de mettre à sec de petites embarcations, telles que l'*En Avant* et l'*A. I. A.* (le *Royal* n'était plus qu'une épave à la rive), il fallait des moyens un peu plus perfectionnés pour un vapeur du tonnage du *Stanley*, dont la masse représentait un poids relativement considérable. On avait d'abord songé à se servir d'une cale sèche pour y introduire le vapeur quand les eaux auraient atteint le niveau convenable. Mais comment vider cette cale sèche et épuiser l'eau qui traversait la digue de fermeture? Et puis, j'avais par-dessus tout la crainte d'emprisonner pour longtemps le vapeur.

Bref, je penchai pour l'installation d'un plan incliné. Je retirai les pièces de bois superbes installées dans la cale



J. DEBAY

LE STEAMER « STANLEY » SUR LE SLIP.

sèche projetée, et la construction d'un *slip* en fut activée d'autant. Ces pièces de bois d'une venue, avaient été coupées à la rive française avec l'autorisation des autorités, et ramenées à Léopoldville au prix d'efforts considérables.

Mon projet de *slip* n'était pas populaire parmi les marins. Le capitaine Martini surtout déclina sa responsabilité, que je ne lui demandais pas à engager, et émit l'avis que la traction que je ferais opérer sur le cadre portant le vapeur, en ébranlerait tellement la masse qu'il se disloquerait! Je lui demandai pourquoi cet accident ne se produisait pas quand il le conduisait sur un banc de sable, alors que le choc qui en résultait causait un ébranlement bien plus considérable que celui que je provoquerais en exerçant une traction régulière sur le support du steamer. L'expérience seule pouvait mettre fin aux discussions. J'ajouterai tout de suite qu'elle fut concluante, non pas qu'il fut aisé de hisser le bâtiment sur le plan incliné, car nous ne disposions que d'un seul cabestan, celui du vapeur lui-même et il était destiné à lever une ancre de 75 kilos. A force de multiplier les brins des mouffles, nous développâmes une force suffisante, mais à chaque rupture des cordages, il fallait une heure pour rétablir l'installation. Je m'aperçus, au cours de ces laborieuses opérations, que les craintes qu'avaient exprimées les marins étaient sincères, car pas un ne me prêta son concours. Je fis semblant de ne point m'en apercevoir. Je dois cependant une mention spéciale au brave Shagerström, car s'il ne m'aida pas, c'est qu'il était souffrant de la fièvre et, tout en s'excusant de ne pouvoir travailler, il manifesta l'intention de m'assister quand même de ses avis.

Après ce premier succès, chacun des marins aurait voulu conduire une de ces opérations de mise à sec d'un vapeur, et pour un peu, on m'aurait interdit d'intervenir. C'est

l'éternelle histoire de toute initiative en lutte avec la routine et l'apathie.

J'avais d'ailleurs été fort soutenu dans mon projet par mes deux charpentiers de navire. Ces artisans, qui avaient été envoyés au Congo en prévision du montage de la *Ville de Bruxelles*, arrivèrent à point pour donner aux installations du port un plus grand développement. Il fallut construire à la rive quelques magasins nouveaux, un atelier rudimentaire, enfin, se préparer à exécuter prochainement d'autres travaux de montage plus importants que tout ce qui s'était fait jusqu'alors à Léopoldville. La difficulté était grande surtout à cause du manque d'outillage.

En même temps que ces constructions, les travaux de la terre étaient vigoureusement poussés : des champs de manioc étaient établis autour de la station, un vaste potager, qui donna grande satisfaction, fournit bientôt d'abondants légumes tant indigènes que provenant de graines importées d'Europe.

Les indigènes sont initiés aux travaux divers. — Les Bangala commençaient à connaître le chemin de Léopoldville où ils venaient servir en qualité de travailleurs du port, de marins ou de pilotes. Ils avaient une grande prédilection pour ces métiers. Bientôt, au passage chez les Bangala, nos capitaines eurent la plus grande peine à protéger le pont de leur navire contre l'invasion de tous ceux qui voulaient aller travailler à Léopoldville. Le recrutement de la main-d'œuvre était donc aisé, et il faut reconnaître que ces Bangala formèrent des travailleurs d'élite, ayant l'intelligence de leur métier.

J'en installai comme scieurs de long, dans une forêt des environs et ils faisaient merveille. Ils travaillaient à la tâche. Je les formai d'abord à Léopoldville même, puis, quand ils eurent acquis une certaine habileté,

je les encourageai et leur proposai de me montrer leur savoir-faire pendant une semaine, en leur promettant un certain nombre de mikatos par planche qu'ils scieraient. Il y avait quatre équipes qui mirent un entrain admirable à se surpasser. A la fin de la semaine, ils reçurent la récompense promise et vaillamment conquise. Puis je leur exposai que dorénavant, il serait plus commode d'installer des ateliers dans la forêt même, au lieu de transporter les lourds troncs d'arbres au loin, et que je considérerais comme leur tâche hebdomadaire le nombre de planches qu'ils venaient de me scier à Léopoldville. Ils comprirent tout de suite mon stratagème, mais je les consolai en n'exigeant que les deux tiers de la tâche exceptionnelle accomplie par eux en une semaine. Et c'est ainsi que l'on vit bientôt une longue file d'hommes se diriger chaque samedi vers Léopoldville, y apportant les planches qu'ils étaient allés prendre aux ateliers établis dans la forêt. Certains critiquèrent le peu de surveillance exercée sur les scieurs. Peu m'importait qu'ils s'accordassent quelques loisirs, pourvu qu'ils me fissent le nombre de planches prescrites ! Il leur était fait de fréquentes visites et jamais je ne reçus la moindre plainte de la part des indigènes à proximité desquels ces travailleurs étaient installés. Ils se montraient, au contraire, très absorbés par leur métier et vivaient en très bonne intelligence avec leurs voisins. Je soupçonnai que, parfois, ils payaient en planches quelques-unes des faveurs dont ils étaient l'objet de la part de leurs amis. Ne valait-il pas mieux fermer les yeux sur une petite irrégularité de l'espèce qui ne produisait que des effets bienfaisants ? Ces artisans prenaient leur métier à cœur, et c'était réellement touchant de voir ces sauvages Bangala, battre la ligne et tracer les traits sur les tranches du tronc d'arbre à débiter, en s'aidant du fil à plomb. Au poste, c'étaient encore eux qui cou-

paient les planches à la grandeur voulue et qui en rabotaient les faces.

D'autres exemples encore peuvent être cités en faveur de ces noirs. Ne fournissaient-ils pas, à bord des steamers, le dur labeur nécessité par la coupe journalière du bois de chauffage, corvée d'autant plus pénible qu'elle s'accomplissait de nuit? Le vapeur quitte généralement son mouillage le matin, à 6 heures, navigue jusqu'à 4 ou 5 heures de relevée et s'arrête à l'endroit où l'on espère renouveler avec le moins de difficultés la provision de bois pour le lendemain. L'installation des postes de bois, aujourd'hui généralisée, n'existait aux débuts qu'exceptionnellement.

Ces Bangala excellaient dans le métier de pilote, de chauffeur et d'aide-mécanicien. A Léopoldville, ils s'adonnaient à tous les travaux sur les chantiers de montage et de réparation des vapeurs, mais dès qu'on leur proposait d'autres métiers, hormis celui de soldat, ils s'y refusaient obstinément. Ils avaient fait choix d'une spécialité et rien n'aurait pu les décider à en exercer une autre. Le travail de la terre leur répugnait particulièrement.

Dès qu'il s'agissait de travailleurs ordinaires, l'offre tombait immédiatement bien en dessous de la demande. Cette situation n'a pas changé et l'augmentation des salaires n'a pas eu pour effet jusqu'ici de tirer les indigènes de leur indolence.

Quand on veut acquérir les produits possédés par les indigènes, un phénomène semblable se produit : les exigences deviennent très rapidement extravagantes, au point d'arrêter toute transaction. Il y a là un problème économique sérieux et qui s'est présenté ailleurs. Ne voit-on pas à la côte orientale d'Afrique, la main-d'œuvre étrangère se généraliser, quoique en apparence elle soit bien plus chère? Là aussi, l'autochtone se montre exigeant et son

rendement en travail est minime. Comment résoudre ce grave problème? Il faudrait réglementer, mais alors, on crierait à l'oppression. Et cependant une sage réglementation servirait les indigènes tout d'abord, et elle éviterait les crises, en attendant que le temps ait modifié l'état primitif actuel du marché de ces régions, et que des notions économiques plus justes aient pénétré dans l'esprit des populations.

Quant à l'habileté des indigènes au travail et à leur endurance, elles sont remarquables dès qu'ils sont attelés à une besogne acceptée par eux, ou qu'ils ont oublié les résistances qu'ils apportent au début d'un travail entrepris contre leur gré. Mais tous ne méritent pas ces éloges, et peu les méritent quand il s'agit de travaux de culture.

L'on peut affirmer que si les indigènes étaient aussi faciles à mettre au travail que certains le prétendent, le développement économique du Congo ne tarderait pas à prendre un essor surprenant. Le soleil, l'eau et la terre y sont plus généreux que partout ailleurs. C'est la paresse de l'homme qui est à vaincre. Et quand je dis paresse, est-ce bien l'expression exacte? Les indigènes, à notre arrivée dans le haut Congo, étaient actifs, vigoureux et vaillants. Cette affirmation peut surprendre, mais encore une fois, il faut s'expliquer, examiner en quoi consistait toute cette ardeur. Ils allaient et venaient bruyamment par terre et par eau, mais pour entreprendre quelque mauvais exploit. Leur activité était surtout mauvaise, car ils l'employaient à porter la guerre, à imposer la loi du plus fort, à se livrer aux sacrifices humains, aux rapt de tous genres, à l'anthropophagie, et toutes ces circonstances étaient prétextes à de vaines palabres, à des beuveries sans fin, accompagnées de danses et de manifestations variées où s'étaient sans retenue les passions les plus brutales.

On ne peut s'imaginer le mouvement que produisait cet état de choses dans les fortes agglomérations. Tout le temps des indigènes en était absorbé. Les cultures, la pêche et l'élevage se bornaient à ce qui était strictement nécessaire. En cas de besoin, ils couraient les chances de la lutte pour enlever au voisin ce qui leur manquait pour vivre et le plus fort n'hésitait pas à chasser devant soi le voisin plus faible, quand la terre qu'il occupait s'épuisait.

Notre occupation en s'étendant, en embrassant successivement toutes les parties du territoire, mit fin à ces pratiques ; toute cette activité malsaine dut forcément disparaître, et, malheureusement, le travail régulier ne put la remplacer. L'indigène, en beaucoup de régions, tomba dans un état d'apathie profonde. Et cependant, aucun progrès ne peut être réalisé si l'indigène demeure oisif. Parmi les mesures législatives à édicter, celles qui sont de nature à inciter l'indigène au travail, à l'élever au-dessus de sa condition antérieure, qui n'était autre que celle de la brute, doivent rester au premier plan des préoccupations des dirigeants de l'œuvre congolaise. Il faut lui apprendre la loi du travail, un peu malgré lui, comme nous l'apprenons à nos enfants. On doit évidemment traiter les nègres avec patience, mais user de fermeté bienveillante à leur égard. On parle toujours des droits de l'homme, mais il faut cependant en exclure le droit à la paresse et à l'oisiveté, qui mène aux pires cataclysmes.

Bref, à Léopoldville, après la période des hésitations du début, le personnel des travaux donnait satisfaction, bien qu'il fût exclusivement indigène. Sur la route des caravanes encore, les indigènes réalisaient des prodiges, mais je n'oserais dire que ce travail fût absolument volontaire. Je crois fort que si l'on s'était borné au seul jeu de l'offre et de la demande, on aurait dû attendre l'achèvement complet du chemin de fer avant d'entamer les grandes

explorations et les expéditions qui étaient terminées quand le rail atteignit le Stantey-Pool et qui eurent, à l'heure où elles furent entreprises, de si décisives conséquences pour le progrès de la civilisation et le développement de l'État.

Pour en revenir aux Bangala, disons encore qu'ils ne frayaient guère avec les autres serviteurs de la station. Leurs femmes étaient moins farouches et elles devaient être surveillées de près.

Les Bangala tentent d'instaurer leurs mœurs à Léopoldville. — Les travailleurs attachés à la station se groupaient par origine. Chaque groupe de cases portait le nom des occupants. Le village Bangala se distinguait des autres par ses apparences plus primitives. Ses habitants eurent même la prétention, un jour, de s'y comporter comme chez eux. J'appris, en effet, qu'un porteur indigène y avait été amarré. Je me refusai d'abord à le croire, mais ayant fait appeler le capita bangala, il me le confirma sans le moindre embarras. Il m'expliqua que cet indigène ayant conclu un certain accord avec une des femmes, avait voulu ensuite se soustraire à une partie de ses engagements. L'homme que je me fis amener sur l'heure, et qui effectivement portait des entraves, assura au contraire qu'il s'était complètement conformé aux termes du marché conclu, mais qu'on voulait s'emparer de ce qui lui restait. De l'entôlement, quoi ! Cet incident fut l'occasion d'une palabre générale avec ces dames Bangala, à qui j'exposai mes vues sur la question qui venait de donner lieu à ce petit incident ; celui-ci n'eut pas autrement de suites fâcheuses.

Ces gens étaient contents de leur sort. Cependant, ils étaient assez indignés de ce que, lorsque j'allais en reconnaissance, je me passais de leurs services, et ils me demandaient si je ne les croyais pas aussi courageux que les Haoussa, les Zanzibarites ou les Cafres. Constamment, ils

me demandaient de mettre leur courage à l'épreuve. Je les calmais en répondant que je n'avais nulle intention de faire la guerre aux indigènes, et que, dans ces conditions, ils n'avaient aucun espoir de pouvoir se livrer aux exploits auxquels ils songeaient sans les formuler et que, en tout état de cause, je ne permettrais pas le vol ni la rapine ! Ils éclataient de rire et remettaient à plus tard de nouvelles tentatives du même genre. Jamais je ne risquai de les prendre avec moi, bien que je les eusse certes tenus en respect, et qu'ils n'eussent pu échapper à ma surveillance. Nos Bangala n'avaient aucune instruction militaire et ils n'avaient pas à se substituer aux soldats réguliers.

L'activité sur la route des caravanes. — Les événements qui se préparaient et spécialement le succès des expéditions destinées à assurer la prise de possession du haut Congo, étaient intimement liés au développement des transports sur la route des caravanes. Léopoldville, sous ce rapport, n'avait pas à fournir l'effort le plus considérable. C'était spécialement Lukungu, dont dépendait également la rive nord du Congo, qui devait fournir le gros contingent de porteurs. Lukungu envoyait non seulement des porteurs pour prendre des charges à Matadi, mais encore fournissait une partie de ceux qui étaient nécessaires à les transporter vers Léopoldville. Après des tentatives diverses, quelques centres du district du Stanley-Pool fournirent un bon appoint de porteurs. Ils intervinrent surtout quand il fallut faire prendre à Lutete les lourds chariots portant les pièces de la *Ville de Bruxelles*. Progressivement, depuis l'année 1886 jusqu'à l'ouverture de la voie ferrée Matadi-Léopoldville, le nombre de porteurs monta jusqu'à assurer, vers la fin de la période, un mouvement annuel de cent mille charges. On ne saura jamais l'énergie qu'il a fallu aux officiers qui se sont spécialement occupés

de ce labeur ingrat, pour accomplir cette tâche. Sans eux, les progrès dans le haut Congo eussent été irrémédiablement enrayés, surtout que le succès vint essentiellement de la façon foudroyante dont furent abordés tous les obstacles qui s'opposaient à l'établissement de notre influence. La barbarie fut surprise, s'étalant sans retenue et sans organisation sérieuse, avant d'avoir pu se rendre compte de l'adversaire qui se présentait en nous. Parmi les agents qui organisèrent le portage le long des Cataractes, il faut noter au premier rang les lieutenants Dannfelt, Georges Lemarinel, chevalier le Clément de Saint-Marcq, Franqui, Van Dorpe et Vereycken. Ces deux derniers officiers développèrent l'œuvre de leurs prédécesseurs jusqu'à des limites qu'on n'avait osé escompter. Ils le firent en ménageant le plus qu'ils le purent les forces des indigènes. Ceux-ci supportèrent héroïquement le dur labeur qui pesa sur eux, car, il n'y a pas à se le dissimuler, parmi toutes les corvées, celle du portage est la plus pénible pour les populations de l'Afrique centrale.

D'aucuns qualifient de barbares ceux qui y ont recours et leur jettent l'anathème. Mais, hélas, dans la plupart des régions de l'Afrique centrale, c'est le seul moyen de transport, et faute d'y recourir, on devrait renoncer à y développer la civilisation. Cette renonciation engendrerait des maux autrement grands que celui du portage. Il ne pourrait y avoir de pire cataclysme pour les Africains que de les soustraire actuellement à l'influence européenne, car il se développerait aussitôt parmi eux un état d'anarchie qui mènerait à l'extermination de la race.

Mais il est du devoir des puissances coloniales de développer les moyens de transport : chemins de fer, transports fluviaux, route pour automobiles et, là où c'est possible — mais on sait combien peu nombreuses sont les régions où on peut y recourir — les transports par animaux de bât.



PONT SUSPENDU INDIGÈNE SUR LA RIVIÈRE LUKUNGA.

L'histoire dira si sous ces rapports, l'Etat indépendant du Congo a failli à sa tâche. En attendant, il poursuivait son programme sans s'inquiéter des clameurs indignées qui ne trouvaient pas toujours leur excuse dans un sentimentalisme mal placé.

Les débuts des entreprises commerciales belges dans le haut Congo. — Le 27 décembre 1886 fut créée à Bruxelles par MM. Thys, Urban et De Roubaix, la Compagnie du Congo pour le commerce et l'industrie. Elle décida tout d'abord d'entreprendre l'exploration commerciale du haut Congo et l'étude du chemin de fer destiné à contourner les Cataractes pour atteindre Léopoldville.

Mais quelles résistances ne fallut-il pas vaincre pour réunir le modeste capital de 1,200,000 francs ! Les officiers partant pour le Congo étaient sollicités de souscrire, non seulement dans le but de stimuler la confiance du public, mais aussi, et cela paraîtra assez invraisemblable aujourd'hui, pour contribuer de leurs faibles apports à la formation du capital !

Déjà le 28 juin de la même année, s'était constitué, sous la dénomination de *Sanford Exploring Expedition*, un organisme destiné plus spécialement à établir à Kinshassa une base d'opérations commerciales vers le haut Congo. Un petit vapeur, le *Sanford*, fut mis à flot par cette société, mais sa carrière ne fut ni longue ni brillante. La société fonda des établissements commerciaux à l'Équateur et à Luebo ; les stations que l'État possédait en ces endroits furent mises à sa disposition, l'État ayant renoncé momentanément à les occuper lui-même. Cette société devait être reprise par la Société anonyme belge du Haut-Congo, et ce changement fut le point de départ d'une extension rapide des opérations de cette dernière.

Alexandre Delcommune fut chargé de l'exploration

commerciale et j'eus, à cette occasion, la grande satisfaction de passer quelques mois à Léopoldville en compagnie de cet Africain distingué. La société mit à sa disposition un vapeur de 25 tonnes baptisé du nom de *Roi des Belges*, qui fut monté sur les chantiers de Léopoldville. Je devais bientôt recevoir d'autres visiteurs désireux de pénétrer les mystères du Congo. Le commandant Thys, en mission d'études, arriva à Léopoldville au mois d'octobre 1887.

Le steamer *Stanley* venait précisément d'être remis en état après la dure navigation nécessitée par le transport et le ravitaillement de l'expédition Stanley. Le vapeur s'était rendu deux fois de suite dans l'Aruwimi, bien qu'avant ces voyages, il fût un peu fatigué dans ses machines. Enfin, le 15 novembre 1887, il était prêt à reprendre le service. Il fut décidé qu'il conduirait le commandant Thys aux Bangala d'abord, puis sans toucher à Léopoldville, à Lusambo, point extrême de la navigation dans le Sankuru. Je pris moi-même passage à bord, avec mon hôte, mais je ne l'accompagnai que jusqu'à Kwamouth où j'avais une mission à accomplir auprès du Père Augouard, qui, bien qu'appartenant aux missions françaises, avait fondé un établissement à l'embouchure du Kasai. Je pris donc congé de mes compagnons de voyage à Kwamouth.

Le capitaine Thys revint enchanté de son long voyage fluvial. Il descendit à Boma pour rentrer en Europe où sa présence était ardemment réclamée, non sans avoir relevé le cours du Kasai dans toute sa partie navigable.

A la même époque, nous reçûmes à Léopoldville la visite de M. Dupont, l'éminent géologue, directeur du Musée royal d'histoire naturelle. Ce savant a fait lui-même la narration de son voyage. Je dirai seulement que M. Dupont fut au Congo, un modèle pour tous sous le rapport de l'activité et de l'endurance. Il donna aussi un bel exemple

de patriotisme et d'abnégation, alors que ses travaux lui avaient déjà acquis une renommée européenne, en consacrant sans compter son temps et les ressources de sa vaste intelligence à l'exploration scientifique du domaine africain que la prévoyance du Roi ouvrait aux entreprises belges. A Léopoldville, il montra une activité jamais lassée. Il visita les rives du Stanley-Pool, tant la rive de l'État que la rive française et poussa son exploration jusqu'à l'embouchure du Kasai. Ne pouvant tout voir par lui-même, il me pria, avant son départ de Léopoldville, d'aller examiner certains dépôts rocheux près de la pointe de Gandu. Il s'agissait d'y rechercher des empreintes de fossiles, mais mes efforts pour en découvrir furent vains.

Je pris grand intérêt à entendre exposer par M. Dupont ses théories sur la formation géologique du bassin du Congo, ainsi que son opinion sur la fertilité du sol et sur ses ressources forestières. Mais nos entretiens roulaient surtout sur la mentalité spéciale du noir. Ce sujet avait le don d'intéresser M. Dupont, qui, depuis qu'il était au Congo, avait vu les Haoussas, les Zanzibarites, les Cafres, les indigènes du bas Congo, et se trouvait à présent en contact avec les intéressants Bangala. A Léopoldville, il entreprit plusieurs expéditions en pirogue manœuvrée par des Bangala; son boy était un Cafre et son porte-outils un Haoussa. Il était arrivé en Afrique avec des idées très arrêtées sur la façon dont il convient de traiter les noirs. Il m'avoua très franchement qu'avant son départ d'Europe, il avait été fort influencé par les déclarations de certains rhéteurs, et converti à une philanthropie théorique, qu'il était absolument décidé à pratiquer. Maintenant qu'il touchait du doigt les défauts du noir, qu'il entrevoyait l'absolue nécessité de l'initier au travail et de vaincre sa paresse native, ses idées avaient évolué. Ne fallait-il pas aussi imposer la volonté du blanc, le respect

de l'autorité? Ces notions pour le noir étaient nouvelles, elles troublaient considérablement sa quiétude et nul esprit avisé ne pouvait prétendre qu'il n'était pas besoin de donner une sanction efficace à la volonté de celui qui ordonnait. Parler aux sentiments du noir, faire appel à sa conscience? Mais même chez nous, est-on toujours écouté quand on procède de la sorte? Pourquoi prétendre agir sur des primitifs par des moyens qui sont souvent inefficaces vis-à-vis des membres de nos sociétés civilisées? Il faut user de patience envers le noir, mais il est parfois nécessaire de recourir à des mesures de rigueur. Avant tout, l'Européen doit obéir à un profond sentiment de justice dans toutes les questions où les natifs sont en cause et il doit en outre largement tenir compte de leur mentalité propre, de leur façon de comprendre leurs devoirs. Le noir, de très bonne foi, accomplira un acte qu'il croira méritoire, alors que, dans l'état actuel de nos mœurs, il nous apparaîtra comme condamnable. Comment alors juger ces populations sans tenir compte des contingences du milieu? C'est pourquoi aussi il est si important que les Européens apprennent, et les mœurs, et le dialecte des peuplades au milieu desquelles ils ont à vivre. Cette connaissance, concurremment avec une attention toujours en éveil, une patience à toute épreuve dans les relations avec les indigènes, amèneront des résultats certains. Le conflit au Congo n'éclate que rarement quand les deux parties connaissent leurs tendances mutuelles. Le noir aime à parler, il ne sait pas traiter par un oui ou par un non, une question, quelque minime qu'elle soit. Eh bien, parlons puisque nous nous trouvons en présence de grands bavards. C'est encore le moyen certain de connaître sa pensée et ses intentions. Que de conversations de ce genre n'eûmes-nous pas, M. Dupont et moi, pendant les quelques heureuses semaines qu'il me donna à Léopoldville! Combien récon-

fortantes étaient ces conversations, et combien plus utiles à tous égards que celles qui ont trop souvent cours au Congo ! Mais les meilleures choses ont une fin, et M. Dupont, qui fût devenu pour moi un véritable ami, me quitta le 7 novembre 1887, se déclarant heureux de tout ce qu'il lui avait été donné de voir. Il était outillé le mieux qu'on pût, eu égard aux circonstances du moment, pour se livrer aux importantes recherches qu'il se proposait de poursuivre à son voyage de retour vers la côte.

Départ du Roi des Belges pour le haut Congo. — Après un travail ardu, le *Roi des Belges* se trouva prêt à remonter le fleuve au début du mois de mars 1888. Le transport des pièces constitutives du vapeur donna lieu à des tribulations et à des inquiétudes de tous genres. M. Delcommune, aidé de M. De Meuse, dut même redescendre à Manyanga et diriger personnellement le transport de quelques lourdes pièces de machine : arbre de couche, cylindres et parties de chaudière. Sans leurs efforts personnels, le montage eût subi un retard considérable. M. De Meuse, qui, par la suite, rendit des services signalés dans divers domaines au Congo, accompagna M. Delcommune dans son voyage d'études. Le lancement du steamer donna lieu à un incident intéressant qui met en évidence, d'une façon caractéristique, l'esprit d'initiative des Bangala dans toutes les questions se rattachant à la navigation. Les Bangala avaient aidé au montage du vapeur. Couchés à l'intérieur de la coque du navire, ils passaient successivement les rivets par le trou, signalé du dessous, à l'aide d'un clou, par le monteur blanc. Pour attirer l'attention du Bangala distrait, le monteur européen l'interpellait en poussant le cri de « clou », et l'inverse aussi se produisait, car le Bangala cherchait sa revanche quand il lui semblait que faiblissait la fréquence avec laquelle se produisait le signal du placement d'un



PONT SUSPENDU SUR LA RIVIÈRE LUFU, CONSTRUIT PAR LE LIEUTENANT DU GÉNIE CARTON.

rivet nouveau. Donc, le jour du lancement du vapeur, on s'aperçut qu'il faisait eau. Remettre le vapeur sur le *slip* constituait une longue opération, peut-être hasardée, car, à l'occasion de la mise à sec du *Stanley*, combien laborieuse faute d'engins de force suffisante, nous avions brisé le seul cric que nous possédions, et nos câbles et mouffles avaient été mis dans un triste état.

L'afflux de l'eau était provoqué par l'oubli de la mise en place d'un rivet. Comme les Bangala s'apercevaient de nos hésitations, des conseils que nous tenions pour aviser aux mesures à prendre, l'un d'eux attira notre attention en poussant des cris répétés de « clou ! clou ! »

Je dois dire que notre premier moment fut de lui imposer silence, mais il se livra à une mimique si expressive, que nous eûmes vite fait de comprendre ce qu'il voulait faire. Rien de plus simple : il proposait d'opérer comme sur terre. Nous fûmes un peu incrédules, mais nous l'engageâmes à tenter l'aventure. Le monteur se plaça dans la coque, indiqua sous l'eau, à l'aide du clou traditionnel, le rivet à placer, et notre Bangala de plonger, et, du premier coup, de présenter son rivet au grand ébahissement des Européens présents. La récompense ne se fit pas attendre, et notre Bangala ignore encore la valeur du service rendu et la raison de notre étonnement.

Les dangers du port de Léopoldville. — Mais le *Roi des Belges* devait bientôt nous procurer une émotion plus forte. Le jour des essais, qui eurent lieu dans le Stanley-Pool, il fut convenu qu'au retour, nous irions saluer M. de Chavanes qui exerçait à cette époque les fonctions de résident français à Brazzaville. Au retour de cette visite, toute cordiale comme d'habitude, et alors que nous nous trouvions au milieu du fleuve dans le grand courant qui descend directement aux rapides de Léopoldville, le couvercle

du réchauffeur sauta et nous nous trouvâmes immédiatement sans pression. Le capitaine Martini, qui conduisait, jeta l'ancre, et, chose extraordinaire, elle mordit : jamais nous n'avions espéré trouver le fond dans ces parages. Nous étions suspendus à 100 mètres des Cataractes, prêtes à nous engloutir. Si nous y avions été entraînés, jamais l'on n'aurait retrouvé trace de nous-mêmes ni du vapeur. Etaient à bord : Alexandre Delcommune, le capitaine Van Gèle, le lieutenant Bodson et moi. De Brazzaville et de Léopoldville, on avait vu le vapeur dériver et descendre le fleuve, puis brusquement s'arrêter. On nous avait cru perdus.

À Léopoldville, les Bangala, n'écoutant que leur instinct d'hommes du fleuve, voyant leurs blancs en danger, s'étaient précipités à la rive, porteurs de pagaies, et à vingt au moins, voulaient aller à notre secours dans une grande pirogue de l'Aruwimi. Mais ils en furent empêchés sous le prétexte que nous ne faisons aucun signal de détresse. Des signaux, mais nous n'avions ni vapeur pour siffler, ni fusils pour faire entendre une déflagration ! Le frère d'Alexandre Delcommune, qui était le chef d'une factorerie française à la rive droite, nous atteignit une demi-heure après dans une pirogue. Enfin, après deux heures de travaux et d'angoisses, au milieu de la nuit qui était tombée sur ces entrefaites, nous avions de la pression dans la chaudière, et le vapeur reprit le chemin de Léopoldville. Mais l'alerte avait été chaude.

Le rôle d'Alexandre Delcommune. — Le 27 mars, le *Roi des Belges* nous quitta, et Delcommune, en compagnie de son adjoint, entreprit sa belle exploration commerciale qui compte, en même temps, dans les annales des découvertes géographiques. Le Kasai, le lac Léopold II, la Luke-nie, la Lulua, le Kwango, le Djuma, furent successivement reconnus. Puis, après un repos à Léopoldville, ce fut le

haut Congo qui fut exploré dans ses différents affluents : Aruwimi, Lulonga, Rubi, lac Matumba.

J'étais campé à l'Inkisi quand un après-dîner de la fin de 1888, Alexandre Delcommune et ses adjoints (à ce moment MM. De Meuse et Romberg) vinrent m'y rejoindre, en route pour l'Europe. Alexandre Delcommune était enchanté. Il aurait pu se montrer fier des résultats merveilleux obtenus, en si peu de temps, grâce à une énergie et à une volonté jamais en défaut. Je le félicitai de ses succès et le lendemain, il prit congé de moi, tandis que je retournais à Léopoldville.

Je me rendais ainsi de temps à autre à l'Inkisi, rivière qui formait la limite entre le district du Stanley-Pool et celui des Cataractes, afin d'y conférer avec mon collègue. J'avais, cette fois, rencontré M. de Saint-Marcq, avec qui je passai deux jours, car ni l'un ni l'autre, nous n'avions les loisirs de prolonger davantage ces entrevues cependant si utiles.

La Ville de Bruxelles. — Il était grand temps, au moment où notre action dans l'intérieur se développait rapidement, que les moyens de transport sur le haut Congo suivissent une voie parallèle aux résultats obtenus sur la route des caravanes.

La Ville de Bruxelles, navire en bois d'un modèle un peu plus grand que le *Stanley*, avait été expédié d'Europe en janvier 1887. Toutes les pièces constitutives de ce vapeur étaient pondéreuses et les chariots qui les transportaient étaient extrêmement lents à se mouvoir par monts et par vaux, traînés par des indigènes, parfois attelés à deux cents au même véhicule. Les charges à porter à dos d'hommes également étaient lourdes, exigeant plusieurs porteurs. Ce qu'on avait recherché en envoyant ce vapeur, c'était de fournir un modèle qui, par la suite, aurait pu être repro-

duit au Congo à l'aide de matériaux tirés de la forêt. Ce modèle avait paru constituer un type parfait qui devait être exactement reproduit dans tous ses détails. L'on nous expédiait jusqu'aux longerons destinés à porter les arbres des roues, bien qu'ils ne formassent que des pièces de bois parfaitement équarries, mais sans forme spéciale. Il en résulta des difficultés énormes de portage, qui ne furent vaincues que par des efforts exceptionnels qu'il eût été possible de ménager. Néanmoins, les premières pièces atteignirent Léopoldville aussitôt après que les chantiers eussent été libérés du *Roi des Belges*.

Parmi le personnel des monteurs, une place spéciale revient au charpentier de navire Schou, officier de réserve du génie de l'armée suédoise. C'était un artisan d'élite, de bonne éducation et qui rendit pendant de longues années d'excellents services. Il élaborà, cinq ou six années après, étant à Lukolela, — où, dans la magnifique forêt de la région, il avait installé une scierie pour pourvoir aux besoins en bois de Léopoldville, — les plans d'un petit vapeur en bois qu'il aurait exécuté si la mort impitoyable n'était venu le surprendre. Schou avait comme adjoint un charpentier de la Société Cockerill. Ces artisans d'élite eurent un très grand mérite à mener à bien le montage de la *Ville de Bruxelles*, car les pièces de bois s'étaient notablement déformées en cours de transport et il fallut leur rendre, au feu, leur courbure primitive. Puis des retards se produisirent. Certaines pièces essentielles n'arrivaient pas. On ignorait même la direction qu'elles avaient prise et l'on commençait à douter qu'il fût jamais possible d'achever le travail. Je pris la résolution d'envoyer le lieutenant Lippens sur la route des caravanes pour visiter les villages, et, dans ceux-ci, les maisons, afin de découvrir les pièces du vapeur, puis, une pièce étant retrouvée, faire les investigations nécessaires pour déterminer la caravane à

laquelle elle avait été confiée, et atteindre ainsi les porteurs eux-mêmes. Le résultat de ces perquisitions ne se fit pas attendre et nous reprîmes l'espoir de réunir le tout. En réalité, les pièces égarées et qui durent être construites sur place, à l'aide de matériaux du pays, ne furent pas très nombreuses. Le travail put reprendre avec une certaine activité, mais bientôt nous fûmes pris de nouvelles inquiétudes. Les lourdes pièces, chargées sur les chariots, étaient en souffrance depuis des mois à Lutete et à Lukungu; j'étais informé que les indigènes refusaient obstinément de les traîner plus loin. Je fis venir le chef Zwengi qui habitait à une étape en deçà de l'Inkisi et je parvins à le décider à entreprendre le transport. Il fallut évidemment lui payer le prix fort. Il consentit à condition d'être secondé par un Européen. Je disposais du capitaine Olsen qui fut envoyé à cette fin à Lutete. Je ne tardai pas à recevoir d'excellentes nouvelles de la marche des chariots : ils s'approchaient rapidement de l'Inkisi où j'envoyai le capitaine Schonberg pour préparer les moyens de passage. Naturellement, les chariots devaient être démontés et leurs charges transportées successivement d'une rive à l'autre en pirogue. La traversée se fit sans accident. Et comme si les indigènes avaient été encouragés, électrisés par ce splendide effort, les chariots arrivèrent à Léopoldville quinze jours après la traversée de l'Inkisi, et vingt-six jours après leur départ de Lutete. C'était toutes nos espérances les plus optimistes dépassées. Malheureusement, Olsen s'était surmené et il nous revenait mourant. Nous eûmes le grand chagrin de perdre ce marin d'élite le 6 septembre 1888.

Comment le transport des pièces constituant la Ville de Bruxelles aurait pu amener un incident diplomatique. — Un incident diplomatique aurait pu même éclater à l'occa-

sion de la recherche d'une des caravanes chargée de certains organes essentiels de la machine. J'étais parvenu à savoir que cette caravane était en territoire français et qu'elle n'osait plus se présenter à Léopoldville, par crainte du châtimeut qu'un retard aussi prolongé paraissait motiver. En saisir les autorités françaises qui, à cette époque, étaient au plus mal avec les indigènes de ces régions, c'était risquer de tout perdre. Je chargeai le chef des Zanzibarites de Léopoldville, homme très dévoué, très aimé et connu des indigènes, de chercher à entrer en relations avec le capita en faute, en lui recommandant, toutefois, de ne pas pénétrer en territoire français.

Mais mon subordonné n'avait pas compris mes scrupules et n'avait probablement sur les frontières et les incidents qu'elles peuvent entraîner, que des idées fort vagues. Dès qu'il eut acquis la certitude que la caravane était réellement en territoire français, il s'y rendit avec quatre hommes non armés qui l'escortaient, et fit si bien qu'il m'amena dix jours après le capita et les porteurs chargés des pièces manquantes. J'étais à la rive quand j'appris l'heureux événement, et à ma grande stupéfaction, on ne parlait de rien moins que de punir le capita. Celui-ci ne comprit pas pourquoi je le récompensai, au contraire, d'une façon spéciale. Il ne fallait pas, en effet, qu'il fût tenté d'aller faire des confidences aux autorités françaises. Néanmoins, celles-ci eurent vent de l'incident, mais elles ne purent jamais l'élucider. M. de Chavanes me signala que les indigènes assuraient que des troupes de l'État avaient pénétré sur le territoire français sous la conduite d'un blanc. Et il citait comme particularité physique de ce blanc, qu'il portait une barbiche au menton. C'est ce qui lui fit révoquer en doute et traiter de racontars les faits rapportés par les indigènes, car il ne connaissait aucun de nous qui eût le bas du visage ainsi orné. Je ne manquai pas d'ailleurs

d'abonder dans son sens d'un air dégagé. Ce qu'il n'avait pas compris, c'est que les indigènes ne disaient pas que c'était un Européen qui s'était présenté chez eux, mais un « Mondele-Ndombe » — un blanc-noir — c'est-à-dire mon capita des Zanzibarites désigné ainsi par eux, du nom que l'on donne encore au Congo aux clercs noirs.

Enfin, la *Ville de Bruxelles* flotta sur les eaux du fleuve le 19 octobre 1888, à peu près deux ans après son expédition d'Europe. Il revient une part bien grande dans le transport et le montage de ce vapeur au lieutenant Lippens, qui avait été initié, en Europe, à cet important travail. C'est aussi lui qui, au début, dirigea le transport des pièces de ce vapeur entre Matadi et Lukungu.

Au début de novembre, le vapeur était prêt pour les essais.

Aboutissement au Stanley-Pool de la mission d'études du chemin de fer des Cataractes. — Un autre événement d'une importance capitale venait de se produire à cette époque : les ingénieurs chargés de l'étude du chemin de fer de Matadi au Stanley-Pool, sous la conduite du major adjoint d'état-major Cambier, venaient d'atteindre le Stanley-Pool le 4 novembre 1888. J'allai saluer ces messieurs et les féliciter du grand travail qu'ils venaient d'accomplir. Je me mis en route avec le lieutenant Jacques, qui était précisément de passage à Léopoldville, le D^r Paternotte et l'agent d'administration Cloetens. Après trois heures de marche, nous rejoignîmes la mission d'études à son campement, dans la plaine qui longe le Stanley-Pool. La rencontre fut cordiale et enthousiaste. Tous les ingénieurs n'étaient pas arrivés, certains étaient demeurés en arrière, à relever quelques points spéciaux. Étaient réunis dans la plaine : Charmanne, Gilmont, Gustave Vauthier, Berger, d'origine française, et de José ; le chef de la mission, le major Cambier, venait de rentrer en Europe.

Nous déjeunâmes au campement des ingénieurs et nous reprîmes, vers 3 heures de l'après-midi, le chemin de Léopoldville. M. Charmanne avait appris avec satisfaction que la *Ville de Bruxelles* était achevé, et que j'étais disposé à attendre son arrivée à Léopoldville pour faire les essais du vapeur, et permettre ainsi à la mission d'études d'effectuer la circumnavigation du Stanley-Pool. On s'était précisément inquiété des moyens pour opérer cette reconnaissance fluviale, qui présentait évidemment une certaine importance pour le choix du point d'aboutissement de la voie ferrée à la rive du grand fleuve. J'invitai également à ces essais M. le résident français de Chavanes, qui s'était montré très désireux de faire la connaissance des ingénieurs, en même temps que d'assister aux expériences de la *Ville de Bruxelles*.

Comment faillit périr la Ville de Bruxelles. — Les essais furent un succès complet, bien que deux incidents eussent pu les faire mal tourner. Le premier fut plutôt drolatique : le vapeur ayant ressenti un choc assez violent, nous vîmes aussitôt surnager les deux gouvernails. Le capitaine, croyant avoir touché un banc de sable, fit stopper, et les Bangala se jetèrent à l'eau pour renflouer l'embarcation. A leur grand étonnement, ils étaient en eau profonde, et nous constatâmes que le vapeur continuait à flotter. On jeta l'ancre. Il n'y eut qu'une explication à l'incident : c'est qu'un corps mort, suivant le fil de l'eau, avait raclé le fond plat du vapeur, puis, arrivé à l'arrière, s'était subitement dégagé, repoussant verticalement les gouvernails dont les gonds étaient sortis de leurs logements. Bien que cet accident insolite ne se fût probablement plus jamais reproduit, on modifia par la suite le mode de suspension des gouvernails, de manière à en rendre le retour impossible.

Mais un autre incident plus grave se produisit, dont

nous ne nous aperçûmes que le lendemain matin. J'étais à la rive et j'examinais la *Ville de Bruxelles*. Les hommes de l'équipage nettoyaient le pont et l'un d'eux ouvrit une des écoutilles. A ma grande stupéfaction, il en sortit un gros nuage de fumée comme si les cales étaient en feu. Après examen, on ne tarda pas à constater qu'un incendie avait eu lieu, mais qu'il s'était éteint, probablement à cause du manque d'oxygène, les cales étant hermétiquement fermées. Un examen approfondi fit constater que l'isolement de la chaudière d'avec le pont n'était pas suffisant, et que la chaleur élevée du foyer avait mis le feu aux barrots supports de chaudière, immédiatement en dessous de celle-ci. Toute une partie en était carbonisée. On prit des précautions pour isoler davantage le foyer; mais si les poutres s'étaient plus profondément consumées, les chaudières seraient tombées au travers du pont, défonçant peut-être la coque, allumant, en tous cas, un incendie qu'on n'eût pu maîtriser.

Disons en passant que cette première expérience d'utilisation du bois pour la construction des vapeurs du haut Congo ne fut pas heureuse : les fourmis blanches et la putréfaction firent de si rapides ravages que bientôt la coque fit eau de toutes parts; dès 1892, elle dut être remplacée par une coque en tôles de fer homogène.

Boma se développe et remplit son rôle de capitale. — Pendant que les travaux qui viennent d'être relatés s'effectuaient dans la région des Cataractes, sur tous les points, tant à Boma que du côté des Bangala où était concentrée toute l'action vers l'amont, l'on se préparait courageusement aux événements.

Boma, d'après ce qu'on m'apprenait, se développait rapidement. M. Janssen, un ancien magistrat de haute culture intellectuelle, occupait les fonctions d'administrateur géné-

ral. Il avait continué à centraliser et à mieux séparer les différents services, et, pour mettre de l'unité dans l'ensemble, il avait créé un Secrétariat. Le premier Secrétaire-général effectif fut le commandant d'artillerie Van de Velde; puis fut désigné pour lui succéder en cas d'absence, le capitaine adjoint d'état-major Nenquin, actuellement colonel commandant un régiment d'infanterie.

Bruxelles secondait les efforts de Boma pour mettre de l'ordre en toutes choses, et c'est alors que l'on vit apparaître les premiers arrêtés et décrets jetant les bases de la législation actuelle sur le régime foncier, l'organisation judiciaire, le service des finances, etc., etc.

Le capitaine Roget commanda la force publique jusqu'en octobre 1888, il fut remplacé par le capitaine Avaert, puis par le lieutenant Fiévez. C'étaient encore toujours des contingents exclusivement recrutés à l'étranger qui formaient la troupe : Zanzibarites, Haoussas, Cafres, Zulus, Libériens, Sénégalais, mélange extraordinaire de gens des diverses colonies d'Afrique. Sous l'impulsion de chefs énergiques, cette force fut cependant à la hauteur de son rôle, en des circonstances parfois fort difficiles et dangereuses. L'on sut lui donner une organisation solide qui mit de la cohésion dans une troupe composée d'éléments si hétérogènes.

M. Ledeganck devait succéder à M. Janssen à Boma, en avril 1888, et continuer son œuvre. A son retour en Europe, M. Janssen avait pris à Bruxelles la direction du Département de l'intérieur, tout en conservant son titre d'administrateur général.

Une de ses premières mesures fut de former les cadres de l'administration territoriale que l'on venait d'organiser. Par une lettre en date du 20 mars 1889, qu'accompagnait une ampliation du décret du Roi-Souverain du 27 octobre 1888,

le gouverneur général m'avisait de ma nomination en qualité de Commissaire de district de 1^{re} classe.

Le décret du 27 octobre 1888 reproduit ci-après donne les noms des premiers titulaires des commandements territoriaux régulièrement organisés.

LÉOPOLD II, Roi des Belges, Souverain de l'État indépendant du Congo,

A tous présents et à venir, Salut.

Voulant pourvoir aux emplois prévus par Notre décret du 5 août 1888 relatif à l'administration des districts,

Sur la proposition de Notre Administrateur général du Département de l'intérieur,

Nous avons décrété et décrétons :

ARTICLE PREMIER.

Sont nommés :

Commissaires de district de 1^{re} classe :

MM. Vankerkhoven, Guillaume-François ;
Liebrechts, Charles-Adolphe-Marie ;
Becker, Jérôme Joseph ;
Rezette, Joseph.

Commissaires de district de 2^e classe :

MM. Dannfelt, Juhlin ;
Roger, Oscar-Jourdin-Joseph ;
Braconnier, Léon-Henri-Michel ;
Haneuse, Louis-Albert ;
Van den Bogaerde, Jules-Pierre-Henri ;
Vandenplas, Camille ;
Cranshoff, Hubert ;
Steleman, George.

Commissaires de district de 3^e classe :

- MM. Dhanis, François-Ernest-Joseph-Marie ;
- Daenen, Adémar-Marcel-Guillaume ;
- Nenquin, Alfred-Joseph ;
- De Kuyper, Jules-Marie-Jean ;
- Le Clément de Saint-Marcq, Philippe-Maurice-Gustave ;
- Baert, Alfred ;
- Lippens, Joseph-François ;
- Ulf, Frederich.

ARTICLE 2.

L'ordre dans lequel sont énumérés les fonctionnaires nommés ci-dessus établit leur rang de préséance dans le même grade.

ARTICLE 3.

Notre Administrateur général du Département de l'intérieur est chargé de l'exécution du présent décret.

Donné à Bruxelles, le 27 octobre 1888.

(S.) LÉOPOLD.

Par le Roi-Souverain :

Pour l'Administrateur général du
Département de l'intérieur :

Le Gouverneur général,

(S.) CAM. JANSSEN.

Peu avant, j'avais reçu une lettre par laquelle j'étais informé que le Roi avait daigné me nommer chevalier de Son ordre.

Le colonel Strauch, à ce propos, m'écrivit en termes les plus flatteurs pour me féliciter. Il disait notamment :

12 juin 1888.

Mon cher Liebrechts,

Je vous adresse les félicitations les plus chaleureuses. Vous voilà, tout jeune encore, créé chevalier de l'ordre de Léopold, et comme vous avez gagné votre croix sur le champ de bataille, vous avez le droit d'en être doublement fier.

Encore une fois, je vous félicite de tout cœur.

.....

Création des tribunaux territoriaux. — Décrets et arrêtés nouveaux entrèrent aussitôt en vigueur. Les tribu-

naux territoriaux venaient d'être installés. Ils avaient à trancher essentiellement les différends entre indigènes. Le Commissaire du district était, de droit, juge de ce tribunal. Il était aussi officier de police judiciaire, donc chargé de rechercher les délits et d'en dresser procès-verbal. D'autre part, le Commissaire de district était le chef de la troupe. Tout cela faisait de lui un fonctionnaire assez complexe, qui avait à figurer successivement des personnages différents, à se dédoubler même quand, par exemple, l'officier de police judiciaire avait à requérir l'assistance de la force armée. Les indigènes ne tardèrent pas à comprendre le mécanisme de ces tribunaux institués à leur intention, et souvent, ils vinrent leur soumettre spontanément leurs différends les plus graves. Les litiges de minime importance continuaient à être tranchés administrativement : les indigènes avaient pris l'habitude de les soumettre à l'arbitrage du chef territorial.

Les oppositions locales. — Mais en même temps que je m'initiais aux nouvelles lois, j'avais à faire face aux difficultés que soulevait sans cesse à propos de leur application, M. Greshoff, directeur d'une société commerciale établie au Stanley-Pool. Ce commerçant avait adopté vis-à-vis du pouvoir une politique d'hostilité personnelle, qui fut d'ailleurs souvent désavouée formellement par la maison qu'il représentait.

Dans le bas Congo, M. Greshoff s'était posé naguère en adversaire résolu de l'Association internationale africaine, dont il contraria les efforts autant qu'il fut en son pouvoir. Il conserva la même attitude hostile aux entreprises belges, même après la proclamation de l'État indépendant du Congo. Il était venu installer un comptoir commercial sur les rives du Pool, un peu en amont de Léopoldville, dans la baie de Kalina-Point. Il disposait d'un vapeur.

M. Greshoff avait une grande expérience africaine et son installation était, incontestablement, un modèle du genre.

Dans les relations personnelles avec les agents de l'Etat, M. Greshoff se montrait correct; il affectait même une certaine cordialité, mais il avait le tort de chercher à faire comprendre que ces égards allaient à l'homme privé. A une occasion il se présenta chez moi en indiquant nettement qu'il venait me voir en ma qualité d'officier, mais qu'il désirait n'avoir aucun rapport avec le fonctionnaire. Il s'excusa d'ailleurs aussitôt de sa réflexion, d'un goût assez douteux. Il n'en est pas moins vrai qu'au milieu d'occupations par elles-mêmes absorbantes, les interventions continues de l'espèce finissaient par énerver et par rendre même les relations officielles assez difficiles. Car si Greshoff affectait de se trouver en présence de l'homme privé, quand il s'adressait au fonctionnaire, celui-ci, par contre, était plutôt désireux de n'avoir que des rapports officiels. Quant à moi, c'est rapidement sur ce pied que je traitai avec ce turbulent, et il en fut considérablement gêné dans ses manigances.

Pour donner une idée des petites vexations auxquelles nous étions en butte de la part de certains éléments étrangers, je vais esquisser ici quelques-unes des passes épistolaires que j'échangeai à Léopoldville avec celui qui s'intitulait volontiers le « rival » irréconciliable de l'Etat.

En 1887, sous la date du 30 avril, parut un décret interdisant, sans une autorisation spéciale, de hisser à terre un pavillon autre que celui de l'Etat. De même, ce pavillon devait flotter à l'arrière de tout bâtiment privé naviguant dans les eaux congolaises. M. Greshoff me demanda si je considérais comme hissé à terre un pavillon placé au haut d'un mât de pavillon. Sur ma réponse affirmative, il me demanda ce qu'il en serait si, au lieu d'enfoncer le mât en terre, l'on plaçait entre lui et la terre un morceau de

carton? Et cette correspondance était conduite avec une certaine recherche d'esprit.

A l'occasion de la désertion de deux de ses travailleurs, il me fit comprendre que je disposais d'un tel arsenal de lois que je trouverais certainement le moyen de protéger ses intérêts, d'arrêter ses déserteurs et de les obliger à réintégrer la factorerie. Heureusement les juristes sont prévoyants et je pus lui répondre, texte en main, qu'il s'agissait en l'espèce d'une rupture de contrat, et qu'il lui était loisible d'attirer ses gens en justice, en paiement de dommages et intérêts. C'était d'une efficacité douteuse, mais d'une légalité inattaquable.

Un peu après, un arrêté du Gouverneur général autorisait le Commissaire de district de Léopoldville à joindre à son courrier les lettres des particuliers habitant le district, et ce, à titre gracieux, Léopoldville n'étant pas un bureau postal. Seulement, l'arrêté obligeait les particuliers à affranchir leurs lettres. M. Greshoff me demanda si c'était le titre gracieux qui se payait de la sorte? Et au courrier suivant, il m'envoya au dernier moment un volumineux paquet de correspondances portant l'adresse : A Monsieur le Directeur du bureau de poste de Léopoldville.

Je laissai partir le courrier à la côte, et je renvoyai à M. Greshoff son paquet avec la mention : « Inconnu à Léopoldville ». Il m'écrivit évidemment une lettre à sa façon, à laquelle je me contentai de répondre que je ne m'étais pas cru autorisé à ouvrir un pli cacheté adressé à autrui. Il manqua le courrier, et dès ce moment, il devint plus circonspect dans ses correspondances.

Un événement qui le mit en très mauvaise posture calma définitivement son ardeur combative. L'on m'avait signalé de Brazzaville que Greshoff venait de recevoir par la rive française des fusils Martini avec de nombreuses munitions, destinés à faire de fructueux échanges d'ivoire avec Tippo-

Tipp aux Stanley-Falls. On me donnait des détails si précis sur les emballages destinés à tromper notre vigilance, que je n'eus aucun doute sur l'exactitude du fait. En conséquence, je me proposai de me rendre à la factorerie et de procéder, en ma qualité d'officier de police judiciaire, à la visite des magasins et des registres de transit.

Je fis mettre la *Ville de Bruxelles* sous pression, et j'embarquai un détachement de quinze hommes sous la direction du lieutenant Colin, qui m'avait été adjoint vers la fin de l'année 1888. Quel ne fut pas mon étonnement, au moment du départ du vapeur, de voir apparaître M. Greshoff. Il paraissait inquiet, me questionna sur les motifs de mon voyage, et je lui offris finalement de le prendre à bord pour qu'il pût regagner plus facilement ses établissements. Je poussai d'abord jusqu'à Kinshasa, où je simulai une perquisition afin de ne point paraître prendre une mesure d'exception vis-à-vis de mon hôte. Peu après, je repris place à bord, et le capitaine reçut l'ordre d'aborder à la maison hollandaise. Cette fois, Greshoff devenu très pressant, se mit à m'interroger sur la présence de la troupe à bord. N'obtenant aucune indication, il essaya de m'attirer à l'écart pour me parler personnellement; je refusai encore en prétextant que ma présence auprès du capitaine était indispensable pour la transmission de certains signaux, le porte-voix n'ayant pas encore été établi à bord. Et dès que j'arrivai à destination, je descendis à terre suivi de Greshoff. La conversation s'engagea sur un ton qu'il affecta de rendre naturel. Brusquement, je lui demandai s'il avait encore quelque chose à me dire, l'avertissant que j'allais changer de personnalité, et qu'il allait se trouver en présence de l'officier de police judiciaire. J'allai droit au but et déclarai que j'étais à la recherche de fusils rayés et de leurs munitions. Se sentant pris, il m'avoua tout. Il laissa saisir sans la moindre difficulté toutes les armes. Si je

m'en souviens bien, il y avait soixante-douze fusils perfectionnés avec quelques centaines de cartouches. Mon renard ainsi pris au piège, avait perdu son arrogance habituelle.

Il continua cependant, comme par le passé, à envoyer à Brazzaville — portant maintes notes de sa main et encore plus de points d'interrogation et d'exclamation — tous les documents officiels qu'il recevait. Il en agissait surtout ainsi avec un périodique d'allure officieuse qui avait le don d'exciter tout spécialement sa verve. Je m'amusai à lire toutes ces réflexions, qui, je regrette de devoir le déclarer, ne firent pas monter M. Greshoff dans l'estime des autorités françaises. Plus tard, il exprima lui-même ses vifs regrets de cette attitude, et déclarait à qui voulait l'entendre qu'il était rallié à la politique de l'État, qui avait fait de grandes et belles choses.

Nos relations avec les autorités françaises de Brazzaville. — En 1888, M. Greshoff cherchait à se mettre bien avec les autorités françaises, mais il ignorait que sa façon de nous traiter n'avait en rien diminué l'estime en laquelle nous tenaient les fonctionnaires français, bien au contraire. Nos relations avec eux furent réellement bonnes, et nous nous rendions réciproquement des services fort appréciables. Avec MM. de Chavanes et Dolizie nos rapports furent particulièrement suivis et des plus agréables. Fréquemment, ils venaient à Léopoldville, comme souvent aussi, les membres du personnel de Léopoldville faisaient visite à Brazzaville. Nous eûmes l'occasion d'y rencontrer le lieutenant de vaisseau Félix, fils de la grande tragédienne Rachel. Il avait fait plusieurs campagnes, notamment celle de Chine, et possédait le plus pur esprit français. Quand il était bien portant, c'était un compagnon charmant, jamais à court d'anecdotes, et sa carrière mouvementée lui avait donné l'occasion d'entendre et de voir bien des choses.

Malheureusement, il mourut après un assez court séjour à Brazzaville. Nous avons souvent l'occasion de le posséder parmi nous, car il venait demander au D^r Paternotte les soins que réclamait son état de santé, absolument délabré. Le personnel de Léopoldville fut largement représenté à ses obsèques qui furent célébrées à Brazzaville par le Père Augouard.

Passagers de Léopoldville. — A cette époque, Léopoldville compta parmi ses hôtes quelques personnalités qui tinrent un rôle important dans la prise de possession du haut Congo.

Nous y vîmes passer successivement le capitaine Van Gèle, les lieutenants Van Kerckhoven, Dhanis, Bodson, Bia, le D^r Dupont, et d'autres encore. Nous aurons à parler de leurs travaux.

Pendant une quinzaine de jours qu'il y passa en attendant son départ pour le haut fleuve, Bodson remplit Léopoldville de son activité. Il avait des idées spéciales sur la chasse, sur la marche et les chaussures de marche. Tireur d'une adresse surprenante, il aimait à se livrer à quelque prouesse, et, que le soleil fût au zénith ou que la terre revêtît l'ombre du soir, Bodson, dans son éternel costume en velours brasseur, arpentait le terrain de la station à la recherche de quelque exploit à accomplir. C'était d'ailleurs un compagnon charmant et extrêmement serviable.

La chasse était au premier plan de ses distractions favorites.

Une nuit, un léopard s'était introduit dans la bergerie, avait étranglé presque tous les moutons. Quelques-uns cependant pouvaient encore se tenir debout, mais marchaient en titubant : ils portaient de larges blessures au cou. Aussitôt Bodson arrangea toutes choses pour attendre le fauve la nuit suivante, mais ce fut en vain. Cela ne

l'empêcha pas de renouveler la tentative — avec le même insuccès — en une autre occasion.

Puis, bravant les moustiques, il s'acharna contre les hippopotames qui, la nuit, venaient dévaster les rizières. Il alla jusqu'à s'établir sur une plate-forme montée dans les branches des arbres de la rive!

Bodson était d'une adresse et d'une force musculaire peu ordinaires. Il se livra à des exploits de tir réellement extraordinaires, et quand je recevais la visite d'un chef indigène pendant le séjour à Léopoldville de mon excellent camarade, il aimait à se livrer en sa présence au tir au revolver. Il n'était jamais à court d'histoires sportives et d'expédients de toute nature. Réellement, on peut dire qu'il remplissait la station de Léopoldville de sa personne et qu'avec lui, on éprouvait le plaisir de distractions reposantes.

Tout aussi bon compagnon était le lieutenant Bia. Qui n'a conservé le souvenir de cet officier de cœur. Il était devenu rapidement populaire parmi les Bangala et quand il passait par leur camp, c'étaient des éclats joyeux qui résonnaient parmi la station. Il dut rapidement changer sa manière, car les Bangala se mirent vis-à-vis de lui sur un pied de familiarité qui devenait gênant.

Il aimait à conter ses premières armes à Boma. On l'y avait incorporé dans la brigade topographique, sous la direction du commandant Jungers, qui lui, était un spécialiste formé à l'école des Delporte et des Gillis. Il avait une telle façon d'exposer comment l'on avait été jusqu'à lui apprendre le maniement des instruments de grande triangulation, que les plus moroses n'y résistaient pas.

Cela me rappelle aussi la présence à la brigade topographique, à ses débuts en Afrique, de Ponthier, qui à l'École militaire éprouvait une véritable répulsion pour ce genre de travaux.

Bia était resté en Afrique d'une gaieté exubérante, et il

n'était jamais aussi heureux que lorsqu'il pouvait rendre service.

Il avait une idée fixe : pouvoir à lui seul, blanc, mettre un vapeur à sec. *L'En Avant* devant subir des réparations, je le chargeai du travail, un peu malgré le personnel de la marine qui considérait cette intervention comme portant atteinte à ses prérogatives. Aussi son vœu d'être seul chargé du travail se réalisa-t-il au delà de ses désirs, car personne n'intervint ni lui prêta la moindre aide, on fit le vide autour de lui. Bia dut se débrouiller seul à arranger ses mouffles, ses cordages, et il s'aperçut bientôt qu'un premier essai de ce genre, malgré la facilité apparente de l'opération, n'allait pas sans difficultés. Il avait été décidé que je descendrais à la rive quand la manœuvre aurait été exécutée. Vers 11 heures du matin, n'ayant encore reçu aucun avis, je m'inquiétai du sort de l'entreprise, et je m'informai. J'appris que le vapeur était toujours à flot. Il devait évidemment s'être produit quelque chose d'anormal. J'allai me rendre compte et observai de loin le pauvre Bia, aux prises avec ses cordages et ses mouffles, dont les brins sans doute ne se plaçaient pas au gré de ses désirs. Il était visiblement énervé; la température semblait lui paraître absolument anormale. Et pardessus tout, il avait le sentiment que les marins riaient sous cape de son embarras.

Je m'approchai et lui donnai quelques indications. Quand tout fut en ordre et que le vapeur sembla se décider à monter sur la berge, je m'éloignai. Une demi-heure après, Bia était chez moi et me remercia chaleureusement de mon intervention opportune, sans laquelle, m'assura-t-il, il se serait couvert de ridicule.

Mais il était prêt à prendre une revanche, et elle aurait été éclatante... si entre temps le moment n'était arrivé pour lui de se rendre aux Bangala.

Le lieutenant Bia, ainsi que le brave Bodson, devait trouver la mort au cours des expéditions qui eurent le Katanga pour objectif.

La variole éclate au siège de la Sanford, à Kinshassa. — J'avais encore pour compagnons les quelques agents de la *Sanford Exploring Expedition Company*, avec qui les relations furent des plus cordiales. En septembre 1888, après la mort du représentant de la société, celle-ci ne comptait plus qu'un Européen, et la garde de la factorerie était confiée à un clerc originaire de Sierra-Leone. L'ordre sembla néanmoins régner dans l'établissement qui comportait un personnel noir assez nombreux.

J'en recevais régulièrement des nouvelles, mais je crus m'apercevoir un beau jour que les renseignements devenaient plus rares et présentaient un caractère imprécis.

Intrigué, je questionnai les uns et les autres, et j'eus l'impression qu'il se passait quelque chose d'anormal.

Un des clercs de la factorerie en visite de congé à Léopoldville vint précisément me fournir la clef du mystère. J'appris qu'il y avait beaucoup de malades à Kinshassa, mais pour l'une ou l'autre raison, croyant sans doute sa responsabilité engagée, mon homme ne voulut pas préciser le mal dont on y souffrait.

Il était 1 heure de l'après-midi. Je fis chercher ma monture, superbe âne de Mascate laissé à Léopoldville par Wissmann, et je partis aussitôt pour Kinshassa. Arrivé en vue de la station, je rencontrai un noir, véritable squelette ambulante, dont on pouvait compter toutes les côtes et dont le corps était couvert de taches de nature non équivoque. Je me trouvais en présence d'un varioleux en voie de convalescence. Il m'apprit que beaucoup d'hommes étaient frappés et que plusieurs étaient déjà morts. Et, en effet, je trouvai des cadavres affreux à contempler, gisant dans

la brousse, et dans des cases improvisées, construites à la mode indigène dans des herbes derrière la factorerie. A l'établissement même demeuraient quelques hommes qui semblaient indemnes et d'autres en voie de guérison. Avec leur aide, je fis mettre le feu aux cases ayant contenu des malades, et je fis immédiatement ensevelir les morts. Je divisai le personnel en trois parties : les malades, les convalescents et les indemnes. Je mis les deux premières catégories sur les deux îles situées à quelque distance des rives et la troisième resta à l'établissement.

Par la suite, il se produisit encore un ou deux nouveaux cas. Les indigènes n'avaient pas encore été contaminés, et je coupai les communications avec la factorerie. Tous les trois ou quatre jours, je me rendais par le fleuve à Kins-hassa, surveiller ce qui s'y passait et je portais aux malades et aux convalescents la nourriture et les médicaments dont ils avaient besoin. Mes hommes ne touchaient pas terre, tandis que j'entraais personnellement en relations avec les malades. Par une coïncidence malheureuse, le docteur de Léopoldville était absent en ce moment, ayant obtenu de pouvoir profiter du voyage d'un vapeur au Kasai, pour visiter cette région, avant de rentrer en Europe. Vers la même époque, en octobre 1888, le lieutenant Bishop, le seul officier qui eût été désigné pour Léopoldville depuis mon arrivée, dut rentrer en Europe, la fièvre l'ayant mis à deux doigts de la mort, et le médecin estimant que son rapatriement immédiat était indispensable.

La reconnaissance du réseau du haut fleuve. — La reconnaissance du réseau navigable du haut Congo se poursuivait avec une rapidité extraordinaire. Le missionnaire Grenfell venait d'explorer de nombreux affluents, y compris l'Ubangi, sans toutefois résoudre définitivement l'intéressant problème des origines de cet important cours

d'eau. Le lieutenant Baert avait parcouru la N'Giri, la Maringa, le Lopori et l'Itimbiri.

Mais l'officier qui recueillit les plus grands résultats dans ce genre d'exploration, fut incontestablement le capitaine Van Gèle. C'est lui qui, avec le capitaine Hanssens, avait, dès 1884, reconnu le premier l'embouchure de l'Ubangi. En 1886 il le remonte jusqu'à Zongo, d'où, arrêté par l'obstacle que présentent les rapides en cet endroit, il cherche à pénétrer le mystère du fleuve en gagnant son cours supérieur par l'Itimbiri. Mais il est derechef arrêté par des obstacles naturels et surtout par l'impossibilité de s'aventurer à l'intérieur sans moyens suffisants au milieu d'une population hostile. Dès l'année suivante, en 1887, assisté du lieutenant Liénart, il aborde de nouveau l'Ubangi, et cette fois, remontant les rapides au milieu de mille périls et grâce à des prodiges d'énergie et d'ingéniosité, il résout définitivement le problème du système hydrographique du fleuve. Cette dernière exploration fit sensation dans les milieux coloniaux; elle mit en relief l'énergie que savait, à l'occasion, déployer l'officier belge. Le capitaine Van Gèle devait d'ailleurs, en 1889, retourner dans ce fleuve magnifique, et cette fois, secondé par ses adjoints, les lieutenants Georges Lemarinel, Hanolet et de Rechter et les sous-officiers Busine et Schaack, asseoir, par l'établissement de quelques stations, l'autorité de l'État. Ces explorations fluviales, combinées avec celles entreprises dans d'autres régions également par Van Gèle et par Alexandre Delcommune sur le steamer *Roi des Belges*, jetèrent un jour définitif sur l'ensemble du réseau fluvial du Congo.

Il ne restait plus désormais qu'à en fixer les détails et à organiser les territoires ainsi reconnus. C'était là l'œuvre réservée à la génération suivante, dont le double objet : l'occupation du pays et la soumission définitive des popula-

tions, eut comme aboutissement la division du territoire en districts, de ceux-ci en zones, pour arriver aux subdivisions inférieures, le secteur et le poste, comprenant à leur tour une série de chefferies. Ce travail n'a été poussé dans aucune colonie africaine similaire aussi loin, et encore moins aussi rapidement. Il continue encore à l'heure actuelle en ce qui concerne l'organisation de la chefferie.

Les luttes avec les Arabes. — Toutes les informations qui de la partie orientale de l'Etat convergeaient vers Léopoldville s'accordaient pour faire prévoir que l'événement sans cesse retardé était désormais imminent, et que l'heure allait sonner d'en finir avec les Arabes. Les deux puissances établies à Stanleyville ne pouvaient coexister. Les renseignements rapportés par Van Gèle et, en 1887, par Van Kerckhoven ne laissaient déjà aucun doute sur le parti pris des Arabes d'endormir nos méfiances et de continuer d'élargir le cercle de leurs néfastes exploits.

L'Etat du Congo recrutait à l'étranger dans toutes les directions le plus d'hommes possible pour remplir les cadres de ses troupes. Ces recrutements devaient rester insuffisants pour affronter la lutte et, dès ce moment, on reprit plus sérieusement le projet de création d'une armée nationale. Mais les débuts furent décourageants et les premiers résultats ne furent acquis qu'en 1890. La barrière opposée à l'invasion arabe fut donc organisée à l'aide de soldats étrangers.

Tippo-Tip avait rejoint les Stanley-Falls où il devait faire observer par les Arabes les engagements contractés envers l'État indépendant du Congo. Il était prévu qu'il serait placé à ses côtés un résident européen. Le choix se porta d'abord sur le capitaine Van de Velde, qui, antérieurement, avait rendu d'excellents services dans le bas Congo.

Attaché en qualité de secrétaire à la personne du colonel Strauch, il avait accompagné en 1884 le chef de l'Association internationale africaine à Paris, pour traiter avec le gouvernement français, puis à Berlin, à l'occasion de la Conférence internationale de 1885. Il était rompu aux affaires africaines, d'une diplomatie avisée, et surtout homme de ressources. Hélas, après qu'il eut passé huit jours avec moi à Léopoldville, il dut s'aliter et mourut peu de jours après, en octobre 1887. La ville de Gand éleva un monument aux frères Van de Velde.

A la mort de Van de Velde, les résidents furent successivement le capitaine Haneuse, l'ancien chef de Manyanga, auquel le Gouvernement confia, à diverses reprises, d'importantes missions à l'étranger; et le capitaine Becker, qui eut comme adjoint le lieutenant Tobback, lequel se distingua plus tard par sa belle défense de la station des Falls lorsqu'en 1893 Rachid poussa une attaque désespérée contre la place. La surveillance exercée par les résidents démontra de plus en plus que les Arabes ne tenant aucun compte de leurs engagements, débordaient les postes de l'État et passaient dans leurs raids les limites fixées de l'Aruwimi et du Lomami. Le danger devint pressant et des mesures s'imposèrent dès le milieu de 1888. Pour seconder le lieutenant d'artillerie Baert d'abord, le lieutenant Van Kerckhoven ensuite, le Gouvernement dirigea successivement sur Bangala les lieutenants Dhanis, Ponthier, Jacques, Bia et Milz. Il s'agissait, pour débiter, de créer un camp à Basoko, sur l'Aruwimi, et de détacher des postes avancés plus en amont de cette rivière. Dhanis, prenant les devants, installe des postes à Yaminga, Upoto et Basoko, s'établissant solidement sur ce dernier point. Les Arabes manœuvrent autour de nos positions, s'inquiètent, cherchent à intimider, mais les nôtres tiennent ferme et se montrent prêts à résister, bien qu'ils aient l'ordre formel de tempo-

riser. Pendant plusieurs années l'on se maintint ainsi à Basoko, l'arme au bras, dans l'attente d'une attaque imminente. Souvent les Arabes se présentaient en force devant la place et cherchaient une occasion de s'en emparer par surprise. Mais on veillait, et à chaque tentative, ils trouvèrent la garnison à ses postes de combat et les fusils prêts à partir. Basoko fut ensuite commandé par le capitaine d'état-major Roget; en juillet 1892, c'est le lieutenant Chaltin qui s'y trouve au moment de l'ouverture de la campagne.

Mais les Arabes continuaient néanmoins leur mouvement enveloppant en faisant un long détour au nord de Yambuya; ils s'avançaient par l'Uele et se présentèrent même sur l'Itimbiri. Le capitaine Roget descend le fleuve avec le lieutenant Milz, et, en janvier 1890, par une initiative hardie, il fonde le poste de Djabbir sur l'Uele, tandis que le lieutenant Fiévez inflige une défaite sanglante aux bandes campées sur les bords de l'Itimbiri. En 1891, Ponthier écrase dans un combat resté mémorable un fort contingent d'esclavagistes fortifiés sur les îles en face de Bomokandi. A l'est, du côté de Luluabourg, où, après quelques mois de repos en Europe, est revenu le lieutenant Paul Lemarinel, l'on créa le camp fortifié de Lusambo où commandera le lieutenant Descamp qui recevra le choc arabe en 1891, tandis que Ponthier les attaquait à la même époque sur l'Uele. C'était la guerre arabe virtuellement entamée, et ici se borne le rôle que je me suis tracé, cette page glorieuse des annales congolaises ayant au surplus été narrée par ceux qui en ont été les héros.

Cependant, je dois ajouter encore un mot. Stanley, à son passage à Bruxelles, au retour de son expédition à la délivrance d'Emin Pacha, fut mis au courant par le Roi de la situation tendue qui existait au Congo — c'était en 1890 — entre les Arabes et les troupes de l'État. Pour éviter une conflagration générale qui, à son avis, devait nous être

funeste, et gagner du temps, le célèbre explorateur conseilla d'évacuer Basoko et de s'organiser ensuite plus en aval, aux Bangala, où il faudrait définitivement arrêter les envahisseurs. Je combattis énergiquement ces vues, en représentant que ce serait attirer l'adversaire à notre suite et démontrer aux indigènes, qui n'étaient déjà que trop portés à le croire, que nous craignons les Arabes. Sans avoir le temps de développer notre organisation au delà de ce qui aurait pu être fait à Basoko, nous nous serions retrouvés aussitôt à Nouvelle-Anvers dans la même situation qu'avant cette retraite qui aurait constitué une faute tactique très grande et une faute politique plus lourde encore.

L'occupation des frontières. — Dans le moment même où un grave danger intérieur le menaçait, le jeune État du Congo, comme s'il était provoqué à montrer sa vitalité, dut songer à garantir ses frontières au nord, à l'est et au sud.

Le Roi, avec une clairvoyance, une ampleur de vues et un esprit de décision dont l'histoire montre peu d'exemples, n'hésita pas à élargir la tâche et à faire face à toutes les nécessités à la fois. Ce n'est un mystère pour personne que c'est Sa Majesté qui fut l'âme de ce vaste effort. Le Roi rédige de Sa main les avant-projets d'instructions, compulse tous les rapports du Congo, les annote, revoit les instructions et arrête le texte des télégrammes dont chaque terme est pesé et discuté en audience. En Europe, il fallut lutter de diplomatie pour revendiquer des droits reconnus par les traités dont sans cesse l'on remettait en discussion, et la portée, et même la lettre. Dans cette lutte, Sa Majesté mit au service de Son œuvre toutes les ressources de Sa vaste intelligence et Sa connaissance approfondie de la politique et des enseignements de l'histoire.

C'est alors que l'on voit des rives de l'Uele, continuant l'œuvre dont Van Gèle a jeté les bases solides, les expédi-



LIEUTENANT MILZ.

tions pousser hardiment vers le nord et atteindre le Wadaï et le Darfour sous l'impulsion irrésistible des lieutenants G. Lemarinel et Hanolet. Van Kerckhoven en 1890, avec une forte expédition parfaitement organisée, remonte l'Itimbiri, rejoint Milz à Djabbir et parvient, aidé du sultan Semio, à atteindre Nyangara en 1892. Malheureusement, ce chef si expérimenté tombe, le 17 août 1892, frappé d'une balle partie accidentellement du fusil de rechange que portait un de ses serviteurs. Le lieutenant Milz prend aussitôt la direction de l'expédition et se porte jusqu'en vue du Nil. Plus tard, Chaltin atteint les rives mêmes du grand fleuve et, par sa glorieuse victoire de Redjaf, porte le premier coup à la puissance des derviches.

Vers le sud, Dhanis, en 1891, longe le Kwango et atteint avec une rapidité extraordinaire Capenda, Camulemba, puis passe au Lualaba-Kasaï où il arrive juste à point pour livrer les premiers assauts aux positions arabes. Ce sont enfin les expéditions du Katanga dont le succès décourage les tentatives qui menaçaient notre frontière dans l'extrême Sud. Telle fut l'œuvre à la préparation de laquelle, dès 1888, tendaient tous nos efforts.

Fin de séjour. — Mon séjour en Afrique approchait de son terme. J'avais été informé que l'ingénieur Van den Bogaerde, des chemins de fer de l'Etat belge, était appelé à me succéder, et il fut convenu que je resterais avec lui le temps nécessaire pour l'initier complètement à ses nouvelles fonctions. Je fus heureux de souhaiter la bienvenue, à la fin de janvier 1889, à cet ingénieur de mérite, dont la valeur n'avait d'égale que la grande modestie. Dès le lendemain de son arrivée, nous eûmes de longues conférences.

Cultures vivrières. — Les temps de famine étaient loin de

nous. Les indigènes fournissaient Léopoldville de vivres en abondance, mais, instruit par les expériences passées et stimulé par les besoins grandissants, j'avais fait établir de vastes cultures. Depuis plus de six mois déjà le champ de manioc produisait largement la subsistance du personnel. Les femmes Bangala employaient toutes les matinées à préparer et à cuire les pains de chicwangué. Toute une installation de fourneaux avait été préparée. Le manioc était transporté par les travailleurs des champs aux puits à fermentation. Pendant plusieurs mois, mon successeur continua à tirer de ces mêmes cultures la subsistance de la station, mais il n'eut pas le temps de les continuer et, après lui, personne ne le fit davantage. Pourquoi, je l'ignore. Pour ma part, j'ai toujours été convaincu de la nécessité et de la possibilité d'établir de vastes cultures vivrières autour des stations. Si quelqu'un voulait tenter l'expérience, l'on serait surpris de ce que peuvent produire, ne fussent que cinquante hommes, mais travaillant constamment le sol, sans jamais être distraits de cette occupation. Mais c'est la méthode et la persévérance qui ont fait défaut. On reviendra un jour plus généralement qu'aujourd'hui à cette pratique, quand le prix des vivres indigènes aura encore quelque peu haussé. Ce que la famine a pu produire, l'état du marché indigène le produira de nouveau. La généralisation des cultures vivrières introduira dans le marché des denrées de première nécessité l'élément régulateur qui fait défaut à présent. C'est par ce moyen que l'on arrivera à inculquer au noir une compréhension plus exacte de la valeur relative des choses. L'indigène a, sous ce rapport, des notions bien vagues et il arrive rapidement à exiger pour tout ce qui est désiré par l'Européen, un prix relativement considérable, hors de proportion avec la valeur réelle de ce qu'il consent à céder. Une des raisons, évidemment, de cet état de choses, c'est que l'indigène possède peu et ne

se décide pas facilement, de sa propre initiative, à fournir la somme de travail, bien minimée cependant, qui lui permettrait de tirer de ses cultures plus qu'il n'est strictement nécessaire à ses propres besoins. Il semble dire : « Je n'en ai que pour moi, je vais me priver, et j'exige une large compensation pour ce renoncement. »

L'équilibre dans les transactions avec l'indigène n'a pu encore être réalisé au Congo, ni dans aucune des autres colonies de l'Afrique équatoriale. Ce fait constitue une grande entrave à leur développement économique. Tel le problème s'est posé, dès notre arrivée au Congo, et tel il est resté. Il est de ceux auxquels on doit songer toujours, car le sort de la colonie dépend de sa bonne solution.

La flottille du haut Congo s'augmente en 1899 de deux unités nouvelles. — L'attention de mon successeur se porta naturellement en premier lieu sur les travaux qui se poursuivaient au port de Léopoldville. Les premières pièces de deux nouveaux vapeurs, malheureusement de faible tonnage, la *Ville de Gand* et la *Ville de Liège*, venaient d'atteindre le Pool. Le montage commença aussitôt. Mais ces bâtiments étaient très instables, et ils durent être profondément modifiés avant de pouvoir être mis en service. On joua également de malheur dans l'envoi des diverses pièces qui devaient entrer dans la construction d'un *slip* et qui ne parvinrent jamais à Léopoldville. L'intention était bonne, car on a pu voir avec quelles difficultés j'avais été aux prises pour mettre à sec, avec des moyens tout à fait insuffisants, des vapeurs du tonnage du *Stanley* et de la *Ville de Bruxelles*, mais cette intention fut réalisée sans tenir compte de l'état de la route des caravanes.

Le montage des vapeurs n'offrait aucune difficulté en lui-même. On disposait à Léopoldville, d'ouvriers dévoués, intelligents, et ayant la pratique de leur métier. Ils sor-

taient à peu près tous, des usines Cockerill, de Seraing, et des chantiers d'Hoboken. Les marins, capitaines et mécaniciens, la plupart scandinaves, connaissaient bien le fleuve; ils avaient été formés à l'école de Shagerstrom, qui, pendant longtemps, put être cité en exemple au personnel de la marine. Il mourut à la tâche, et ce fut pour le service des vapeurs du haut Congo une perte irréparable.

Particularités de la navigation. — Le régime fluvial du Congo et de ses affluents présente des particularités dont il convient de tenir compte dans la construction des embarcations destinées à les desservir. La caractéristique du Congo est de s'étendre généralement en larges nappes, séparées par des étranglements plus ou moins accentués. Là, les eaux sont calmes, à faible courant, d'une profondeur peu considérable, le fond est généralement sablonneux; tandis qu'ici, le courant est parfois impétueux, les eaux profondes et le lit parsemé de roches dangereuses. Dans les expansions du fleuve, les îles sont nombreuses, les hauts fonds également et, parfois, surtout aux eaux basses, le thalweg est mal défini, difficile — si pas impossible — à trouver. Le vapeur, évidemment, doit répondre aux conditions multiples d'une semblable navigation : caler peu pour traverser les parties larges, et avoir de la vitesse pour rencontrer les chenaux étroits et éviter les pointes rocheuses contre lesquelles l'eau se précipite et d'où elle est renvoyée en tourbillons immenses. Calant peu, les embarcations susceptibles de transporter de lourds chargements devront conséquemment recevoir de grandes dimensions en largeur et en longueur. Elles s'affaiblissent en raison de ces proportions; comme il convient pourtant de les munir de fortes machines qui risquent d'en ébranler la masse, il faut recourir à des artifices de construction, de manière à donner de la rigidité à l'ensemble. La Société Cockerill est passée

maitresse en cet art spécial, et elle a réalisé un type de vapeur portant en lourd 500 tonnes, que les meilleurs constructeurs anglais nous avaient déconseillé d'entreprendre, et en fait, avaient renoncé à construire. La navigation du Congo se présente dans des conditions relativement faciles. Une embarcation y évoluera facilement en tout temps, pourvu qu'elle ne dépasse pas une calaison de 4 pieds, et qu'elle puisse atteindre une vitesse de 7 nœuds. Encore faut-il, à l'époque des basses eaux, un capitaine expérimenté pour découvrir partout cette profondeur de 4 pieds; quelle que soit son expérience, il lui arrivera, à l'étiage, tout en marchant prudemment, d'échouer son vapeur sur les bancs de sable. Ceux-ci se déplacent sans cesse, et il est plus difficile de les éviter que les bancs rocheux dont la position immuable est à présent assez exactement fixée. Heureusement qu'il en est ainsi, car l'échouement sur un banc de sable n'est pas dangereux en lui-même; il ne peut apporter à sa suite que des retards, tandis que la rencontre des bancs rocheux peut entraîner de véritables sinistres.

La navigation des affluents est plus complexe que celle du grand fleuve. Les principaux, l'Ubangi et le Lualaba-Kasaï, présentent aux eaux hautes les mêmes caractères que le Congo, et toutes les embarcations peuvent s'y risquer alors. Il en est tout autrement aux eaux moyennes et spécialement aux eaux basses, où seules les embarcations relativement petites, du type de 30 tonnes actuellement en usage, peuvent y avoir accès et non sans réel danger. Quant aux autres affluents, ils sont, aux eaux hautes, accessibles vers l'embouchure à toute embarcation, mais dans les parties plus ou moins éloignées de cette embouchure, ils ne permettent l'emploi que d'embarcations de très faibles dimensions, tantôt à cause du peu de profondeur des eaux, tantôt à cause de leur cours très sinueux. Les *snags*, c'est-à-dire

les arbres morts, dont le tronc repose à terre, et dont la tête flotte entre deux eaux, y sont plus nombreux que dans le Congo même; ils constituent un obstacle dangereux à la navigation, d'autant plus que rien ne les signale à l'attention du navigateur.

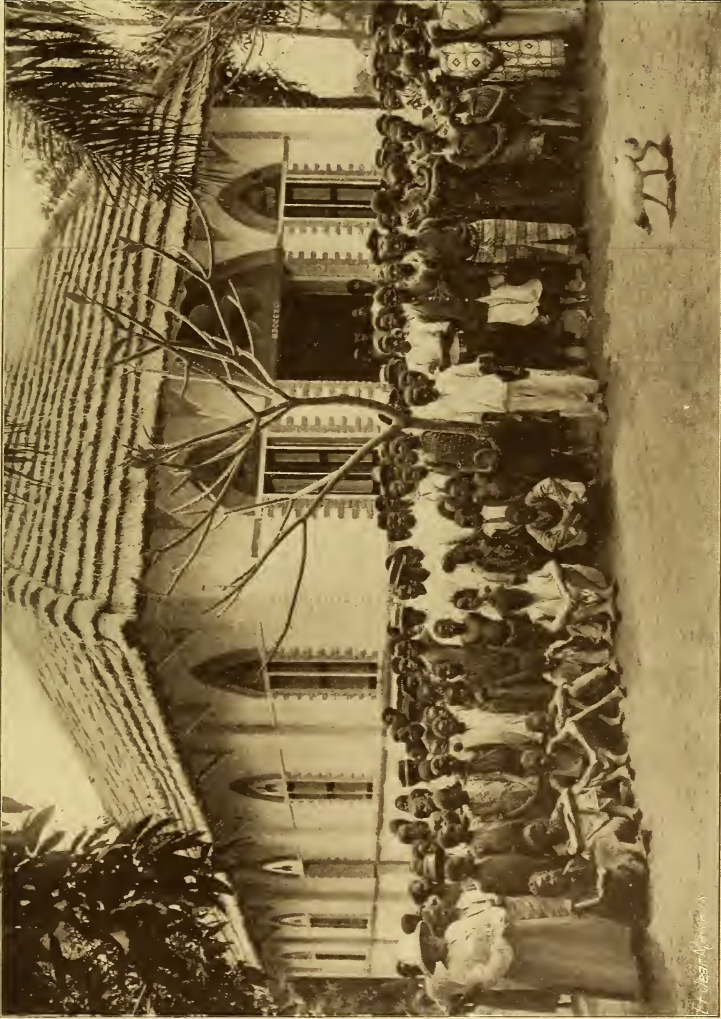
De tout ceci, il appert que le problème de la navigation du bassin du Congo est complexe, et qu'il n'a pu être résolu pratiquement qu'après une étude minutieuse et à la suite de nombreuses observations. Il ne pouvait être abordé qu'après l'achèvement du chemin de fer, car primitivement, il fallait, avant tout, tenir compte de la difficulté des transports sur la route des caravanes; ce fut déjà extraordinaire d'être parvenu à lancer sur le haut Congo, avant l'aboutissement du rail à Léopoldville, deux vapeurs tels que le *Stanley* et la *Ville de Bruxelles*. Ces vapeurs ont d'ailleurs rendu des services considérables, et leur type trouve encore sa place indiquée logiquement dans la flottille du haut Congo.

Comment composer la flottille du haut Congo de manière à lui faire atteindre son maximum de rendement avec un minimum de frais? Le problème, on s'en aperçoit tout de suite aux détails qui précèdent, se dédouble : navigation sur le Congo même, navigation sur les affluents. Sur le Congo, il faut évidemment recourir aux plus grandes embarcations possible, de manière à réduire les frais généraux et le personnel. Dans cet ordre d'idées, on s'arrêta d'abord aux unités de 150 tonnes du type *Brabant*. L'annonce de l'arrivée d'un tel vapeur à Léopoldville y fit événement et, contrairement à toute attente, avant même qu'on en eût examiné les plans, le personnel maritime protesta et tenta de démontrer l'impossibilité absolue de le faire naviguer. L'hostilité alla grandissante pendant les travaux d'assemblage, et elle ne se calma pas, bien au contraire, aux premiers essais, qui, d'ailleurs, furent

désastreux. Le rapport adressé en la circonstance au Gouvernement, dit entre autres choses : « Tout le monde était pâle, on sentait le danger imminent..... » C'était tragique. Et cependant l'administration centrale avait pris soin de prévenir que le steamer avait été mis à flot à Hoboken et qu'il s'était admirablement comporté sur l'Escaut. Le sang-froid s'était perdu à tel point que des parties essentielles des machines avaient été mal assemblées. On cherchait aussi à expliquer comment le vapeur avait touché un roc à son premier voyage en arguant qu'ensuite de certaines circonstances, il plongeait soudainement de deux pieds et touchait des rochers dont la présence était insoupçonnée jusqu'alors ! Enfin, tout cet émoi se calma, et brusquement, tout le monde chanta les louanges de ce type de vapeur. Deux autres steamers, des mêmes dimensions, furent expédiés au Congo et mis à l'eau sans qu'une note discordante se fit entendre.

Le souvenir de tout cet effroi était cependant resté dans les esprits, car à deux reprises, à l'occasion de la perte de l'*En Avant* et d'une autre chaloupe d'aussi minime importance, on fit ressortir qu'on devait s'attendre à des sinistres, maintenant qu'on mettait en service des vapeurs d'un tonnage excessif ! Chose étrange, ce sont les plus petits bâtiments qui ont continué à se perdre, sans qu'il fût jamais, jusqu'ici, arrivé rien de fatal aux grandes unités. Et c'est ainsi que toute idée nouvelle est souvent accueillie en Afrique. Les dirigeants auront toujours à tenir compte de cet esprit pour apprécier les événements qui leur sont rapportés comme pour diriger une évolution. Encouragé par ce succès, le Gouvernement envoya des allèges de 350 tonnes avec remorqueurs et finalement des vapeurs de 500 tonnes.

Pour le service des affluents principaux, on emploie des steamers de 35 et de 20 tonnes, types *Ville de Bruges* et *Délivrance*. Et enfin, pour les petites rivières sinueuses,



ÉGLISE DE LA MISSION PROTESTANTE A LÉOPOLDVILLE.

des chaloupes, remorquant des baleinières en acier. Les grands vapeurs déposent leur chargement aux dépôts judicieusement établis le long des rives du Congo, où les petites embarcations viennent prendre les ravitaillements destinés à l'intérieur, et apportent les produits des régions éloignées des rives du grand fleuve. Ce système fonctionne à la satisfaction générale, et comme les rivières courent parallèlement les unes aux autres, à des distances relativement peu éloignées, le portage imposé aux populations est réduit à bien peu de chose.

J'initiai encore mon successeur à la connaissance des mœurs indigènes, je lui présentai les chefs des environs que je convoquai à la station et nous visitâmes ensemble les villages. Nous décidâmes aussi de nous rendre à bord de l'*En Avant* dans le Kasaï, pour visiter le district dans ses parties les plus éloignées et aussi pour inspecter les marchés que j'y avais organisés naguère afin de nous procurer le petit bétail nécessaire à l'alimentation du personnel de Léopoldville. Dans les débuts, c'était surtout la chasse à l'hippopotame qui alimentait la table de Léopoldville, mais la chair de ce pachyderme est assez indigeste et il n'est pas bon d'en faire son ordinaire. C'est pourquoi, pour varier la nourriture, mes efforts s'étaient tournés vers le Kasaï, où je m'étais rendu pour organiser moi-même les marchés. Les vapeurs y passaient chaque mois et revenaient avec un nombre très suffisant de chèvres et de volailles.

Ce voyage fut encore mis à profit pour visiter les maisons de commerce et les missionnaires établis le long des rives.

Les maisons de commerce en 1889. — Les maisons de commerce installées dans le haut Congo au début de 1889 se bornaient à la maison hollandaise et à la *Sandford Exploring Expedition Co*, encore en étaient-elles à leurs

débuts. Elles n'avaient pas encore fondé de comptoirs en amont du Stanley-Pool.

Il était intéressant de présenter M. Greshoff à mon successeur. L'entrevue fut d'ailleurs des plus courtoise et étonna fort l'ingénieur Van den Bogaerde, car elle présentait un singulier contraste avec l'impression laissée par la lecture des lettres officielles échangées avec ce commerçant. Rien n'est plus malaisé que de maintenir une ligne de conduite vis-à-vis d'une personne qui, dans ses relations officielles, obéit à un ressentiment personnel et cherche à prendre l'autorité en défaut. La lutte reprit de plus belle après mon départ, à telle enseigne, que son auteur dut être frappé, à un moment donné, d'un arrêté d'expulsion. Mais, je l'ai dit, le revirement fut complet et sincère par la suite.

Les principaux missionnaires étaient les Rév. Grenfell, Combes et Bentley, de la Mission baptiste anglaise, et les Rév. Bellington et Sims, de la Mission baptiste américaine. Ces premiers missionnaires protestants étaient généralement bien supérieurs par l'éducation et l'instruction à ceux qui les suivirent au Congo.

Les missionnaires anglais étaient installés à Kinshassa, tandis que les Américains étaient établis à Léopoldville même, Sims à la rive, et Bellington à droite de l'aboutissement de la route des caravanes. Ils songeaient à créer les bases de leurs entreprises en amont et ils réalisèrent peu après leurs projets, Grenfell, en s'installant à Bolobo, Bellington à Tshumbiri. Grenfell était absorbé par ses voyages de découverte, bien qu'il mit à la disposition de sa mission les renseignements précieux de tout genre qu'il recueillait en vue de l'extension de l'entreprise dont il était le chef incontesté. Mais dans nos entrevues, il s'entretint tout spécialement de ses voyages, et on sentait que les découvertes auxquelles il avait attaché son nom le passion-

naient. Sims était médecin, en même temps que missionnaire, et il connaissait admirablement le traitement des fièvres et des affections tropicales. Il était au surplus fort dévoué, très serviable et il prêta une assistance précieuse à plus d'un Européen. Les missions étaient bien organisées au point de vue du confort intérieur; elles disposaient des vastes ressources mises à leur disposition par les associations religieuses en Angleterre, et recevaient aussi des dons importants. Le *Henry Reed*, de la mission Bellington, rappelle le nom du généreux donateur de ce vapeur. Des secours de moindre importance affluaient sans cesse à ces missions protestantes.

Elles ne comptaient alors que le personnel indigène indispensable pour assurer les travaux : charpentiers, forgerons, boys. Préoccupés du souci non dissimulé de se créer un home confortable, les missionnaires ne se livraient guère au prosélytisme dans le haut Congo. Tout au plus avaient-ils à la mission quelques jeunes noirs qui vivaient plus directement dans l'intimité des missionnaires, et dont ceux-ci se servaient pour noter les différents dialectes indigènes. Feu le Rév. Bentley s'était spécialement consacré à l'étude des langues indigènes, et les travaux linguistiques qu'il a publiés sont réellement remarquables. Il a été puissamment secondé dans ses études par M^{me} Bentley qui continue, à l'heure actuelle, la publication des travaux de son mari.

L'entreprise fondée au Congo par l'évêque américain Taylor, sous la dénomination de *Bishop Taylor's Self Supporting Mission*, mérite une mention spéciale. Comme le nom l'indique, il s'agissait de missionnaires qui ne pouvaient compter que sur eux-mêmes pour développer leur institution et assurer leur entretien. L'évêque Taylor annonça ses projets à grand fracas; il devait réaliser des prodiges par les méthodes qu'il avait conçues. L'arrivée de



BANFUMU, INDICÉNS LE LA RIVE GAUCHE DU STANLEY-POOL.